

Le Samedi^{10¢}

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS



CHESTER MORRIS

Nos feuilletons:

LE MORT QUI TUE

Par ELY MONTCLERC

◆ ◆ ◆

SUR LES SOMMETS

Par R. DESSAIGNES

◆ ◆ ◆

Chronique documentaire:

SUR LE MONT ATHOS

Par LOUIS ROLAND



Pontiac

est le PLUS GROS auto

dans le domaine des plus bas prix!

LE plus gros auto dans le domaine des plus bas prix! Voici une déclaration de fait que vous pouvez vérifier par les simples épreuves de la comparaison.

Vous avez un montant d'argent limité à placer dans un nouvel auto. Ce doit être le meilleur auto, naturellement, qui soit à la portée de votre bourse. Très bien, voyez-les tous, vous servant du Pontiac comme terme de comparaison. En présence de chacun d'eux, pesez les caractéristiques du Pontiac, ses qualités de belle voiture, sa réputation, sa valeur. Il vous sera alors assez facile de comprendre pourquoi nous disons que le Pontiac est le plus gros auto dans le groupe des voitures les moins chères!

D'abord, il est physiquement plus gros. Il a cette apparence solide et substantielle que vous admirez dans des autos de prix beaucoup plus élevé. Et si vous jetez un coup d'oeil à l'intérieur, vous retrouverez cette même impression dans le capitonnage, l'aménagement et le fini en général.

Pour peu que vous soyez versé en mécanique, levez le capot et examinez la source de la puissance, de l'ardeur et de l'énergie du Pontiac. Voilà, un gros moteur solide, de dimension régulière, développant 65 chevaux et se riant de l'usure et de l'usage; et puis, il coûte si peu d'opération que— bien, demandez à n'importe quel propriétaire de Pontiac!

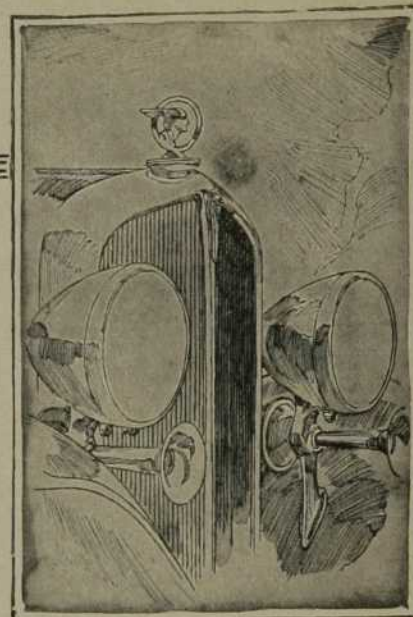
Pontiac vous donne de plus le Roulement Libre, le Contrôle de Souplesse, le Changement de Vitesses Syncro-Mesh Amélioré — chaque nouvelle caractéristique importante que vous ne vous attendriez de découvrir que dans des autos beaucoup plus dispendieux. Et comment ces perfectionnements élèvent la performance du Pontiac au-dessus de celle des autos à bas prix ordinaires! Le Pontiac est plus souple, plus rapide, plus confortable et plus adaptable. Il est plus gros dans tous les sens du mot... le plus gros auto dans le domaine des plus bas prix.

Il vous suffira de conduire un tout petit bout en ville pour voir combien Pontiac a augmenté le pouvoir d'achat des dollars que vous placez en automobile. Prenez le volant vous-même... à l'invitation cordiale que vous fait votre dépositaire Pontiac local!

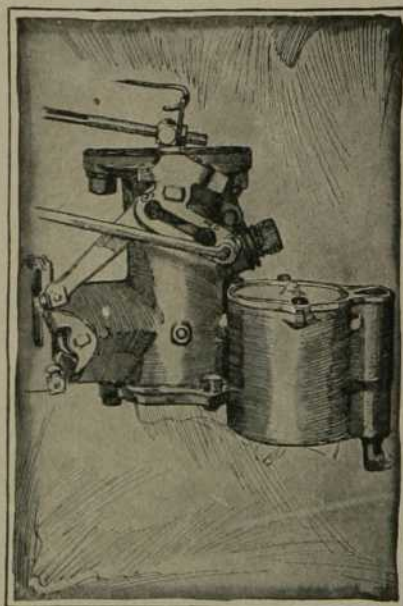
PONTIAC SIX



PRODUIT AU CANADA



(1) La vue attrayante de cet assemblage moderne de l'avant est un exemple de la grâce et de la beauté qui se trouvent dans chaque ligne et chaque contour des nouveaux Pontiac.



(2) Le carburateur tout à fait nouveau du Pontiac, type selectif à trois jets... une autre raison pour laquelle le Pontiac est un des autos les plus économiques dans le domaine des plus bas prix.



(3) Le Contrôle de Souplesse du Pontiac vous permet d'ajuster la résistance des amortisseurs hydrauliques en un instant suivant les conditions variables de route et de charge.

44e année
No 18

Tél.: LANCASTER 5819-6002

Montréal,
1er octobre 1932**Le Samedi**

(Fondé en 1889)

Le magazine national des canadiens

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE, PROP.

975, rue de Bullion

MONTREAL CANADA

Entered at the Post Office of S. Albans, Vt.,
as second class matter under
Act of March 1879

AVIS AUX ABONNÉS

Les abonnés changeant
de localité sont priés
de nous donner un avis
de huit jours, l'empa-
quetage de nos sacs de
malle commençant cinq
jours avant de les livrer.Tarif d'annonces fourni
sur demande.ABONNEMENT
Canada
Un an ----- \$3.50
Six mois ----- 2.00
Trois mois ----- 1.00
Etats-Unis et Europe
Un an ----- \$5.00
Six mois ----- 2.50
Trois mois ----- 1.25HEURES DE BUREAU
9 h. a.m. à 5 h. p.m.
Le samedi, 9 h. à midi

Carnet Editorial

Colinette parle d'Art



LIENS!" s'exclama la gentille espiègle, "c'est une bonne chance que celle de vous rencontrer aujourd'hui! j'ai justement un tas de choses à vous dire!"

— Cela doit être sérieux, car tu as l'air tout pensif.

— Très sérieux, en effet; j'ai lu votre petite machine de l'autre jour sur l'art — ou le lard — et ça n'a pas été drôle comme conséquences!

— Pas possible! raconte-moi ça.

— Eh bien, figurez-vous que je me suis mise à faire de la peinture...

— Il ne manquait plus que ça!...

— Vous n'êtes pas gentil, dites donc! on croirait que je ne peux pas barbouiller un morceau de toile tout comme une autre...

— Continue, Colinette; je suis certain que tu as fait une merveille.

— Exactement. L'oncle de la belle-soeur de la cousine à ma tante m'a demandé de faire son portrait; il croyait peut-être que je n'en serais pas capable, mais je lui ai bien prouvé le contraire.

— Tu as réussi la ressemblance, Colinette?

— Euh!... pas complètement... c'était justement après avoir lu votre petite machine sur l'art en lard, et ça me trottait dans la tête... le portrait s'en est ressenti...

— Enfin, quel a été le résultat de ton travail au pinceau?

— Eh bien... tenez, regardez plutôt la gravure que je vous ai apportée; ça me représente à côté de mon tableau, et puis vous voyez l'oncle de la belle-soeur de la cousine à ma tante en train de se regarder. De regarder ce que j'ai fait, si vous aimez mieux...

— Pas mal du tout, Colinette. Les oreilles et le nez sont peut-être un peu longs, mais la bedaine est assez ressemblante. J'imagine cependant que ton oncle approximatif n'a pas été content?

— Il a été furieux et m'a dit que j'étais une petite sottie. C'est vexant, des paroles comme ça!... vous, au moins, vous admettez une petite ressemblance.

— Je n'ai pas dit tout à fait cela, mais il y a mieux encore: dans ton modèle, ce que tu as voulu faire et ce que tu as fait, il y a une grande leçon de choses; il y a la règle autant dire générale qui conduit l'espèce humaine et, sans t'en douter probablement, tu as fait de la philosophie peinte, comme on peut dire une manière de petit chef-d'oeuvre.

— Ah bien, vous êtes gentil de me dire ça, vous! Il ne vous reste plus maintenant qu'à me l'expliquer...

— C'est facile, Colinette. Tu étais influencée par une lecture précédente, m'as-tu dit? De plus, l'oncle de la belle-soeur de la cousine et cætera a une bedaine rondouillarde; voilà donc déjà deux choses qui ont inconsciemment dominé dans ta pensée et guidé ton pinceau.

— Oui, et de plus le bonhomme fait toujours, quand il parle, gniou... gniou!... comme un vrai...

— Oui, je connais l'animal; pas le bonhomme, l'autre... Eh bien, Colinette, sache que toutes ces choses réunies d'autres peut-être encore auxquelles tu ne penses pas ont suffi pour créer en toi une impression vague, mal définie et même inexplicable si tu veux, mais puissante tout de même, parce que le travail qu'elle a fait dans ton esprit s'est accompli sans ta volonté réfléchie. Il en est résulté ce qu'on appelle un "état d'âme" qui, à son tour, a donné naissance à ton inspiration...

... C'est le privilège des grands génies, cela, Colinette. C'est ainsi, qu'en voyant une simple fleur ou bien un sourire de femme, ce qui est souvent la même chose, Victor Hugo écrivait ensuite un de ses prodigieux poèmes. C'est pour la même raison que le murmure de la brise ou le simple écho d'une voix mystérieuse venue des lointains invisibles se transformait en chants d'amour éperdu, de tendresse infinie ou d'ardente passion sous les doigts de Chopin, de Mozart ou de Gounod...

... C'est pour la même raison toujours, petite Colinette, que l'impression, quand elle fausse, déforme ou simplement exagère le jugement, peut conduire à des extravagances de goût comme celle dont tu t'es rendue coupable.

— Allons, bon! moi que me croyais déjà du génie, d'après ce que vous disiez en commençant, voilà que je ne suis plus qu'une petite barbouilleuse de rien du tout, faisant des extravagances!...

— Ne t'en chagrine pas outre mesure, Colinette, et sèche bien vite cette petite larme de dépit que je vois poindre au coin de ton oeil; tu es une bonne petite fille, intelligente et bien douée; ce n'est pas parce que tu as représenté l'oncle Machin par un gniou-gniou de basse-cour que tu es sans talent. Cela prouve, au contraire, que tu es impressionnable et que tu ne manques pas d'imagination; ce sont là deux qualités de base avec lesquelles on fait les poètes, les peintres et tous les grands artistes en général; mais il y a la mesure, Colinette, et tu l'as dépassée. Comme bien d'autres, d'ailleurs, Colinette; tu as fait du modernisme comme M. Jourdain faisait de la prose, sans le savoir.

— Alors les autres le font aussi sans le savoir?

— Tu touches au vif de la question, Colinette; ils le savent, et c'est pourquoi on ne peut pas leur pardonner. Ils savent trop bien ce qu'ils font, ceux-là! Leur inspiration, volontairement faussée au point de départ, leur fait voir le monde et les gens tels qu'ils ne sont pas; ils peignent des femmes qui ont l'air de citrouilles à pattes ou sculptent des bonshommes qu'on croirait sortis d'un bouillon de culture à microbes. La musique et la poésie ont suivi le mouvement, la bonne vieille chan-



son d'autrefois a fait place à du genre Maurice Rostand musiqué à la nègre. Et la littérature! il en est une sorte qu'il serait impossible d'expurger; il faudrait la transformer en simple rature d'un bout à l'autre.

— De quoi donc dépend ce triste état de choses?

— De tout et de rien, Colinette. D'un petit vent de folie qui a soufflé sur quelques hommes en forme de girouettes; il y a eu des badauds pour admirer cela, et cette chose idiote qu'on appelle le snobisme s'en est mêlée. Il a été de bon ton de renier les belles et grandes choses du passé, de traiter Raphaël de barbouilleur, Bizet de croque-notes et d'appeler grand homme le premier matou venu qui gratte un banjo en miaulant. Ce qui est lamentablement comique, si ces deux mots peuvent s'assembler, c'est d'appeler cela de l'art; ça n'y ressemble pas plus que ton goret à l'oncle Chose...

— Oui; je comprends, c'est du genre gniou-gniou...

— En plein cela, Colinette. Quand je t'ai dit qu'il y avait toute une leçon de choses dans ton fameux tableau...

J. de Verneuil



Nouvelle Canadienne

par Simone Colin

AVEUGLE

SUR une route, aux bords enchanteurs de l'incomparable fleuve Saint-Laurent, une file d'autos serpentait à travers la campagne. Ce sont d'innombrables beautés qui se déroulent devant les yeux de tous ces gens, la plupart de Montréal qui profitent du dimanche pour goûter à toutes ces joies de la nature.

Parmi ces voitures, une a ralenti, devant une villa enfouie sous la verdure. Ce sont deux fiancés, sans doute, enviant ce petit nid charmant, car la jeune fille pousse un soupir et murmure :

— Comme ils doivent être heureux, là, n'est-ce pas, chéri? fit-elle en se tournant vers son compagnon.

— Oh, oui! répondit celui-ci. Nous en aurons une comme celle-ci, si tu le désires. Je vais travailler dur cette année pour pouvoir, nous aussi, avoir notre "home".

Et puis, l'auto repartit, poursuivant sa promenade sur les rubans toujours captivants de nos routes canadiennes.

Hélas! s'ils avaient su, ces amoureux, quelles souffrances tortureraient les êtres qui occupaient ce qui aurait dû être un paradis plein de bonheur. Ils ne se doutaient

pas du drame qui allait s'y jouer. Ils n'avaient pas vu non plus, les larmes qui coulaient des yeux d'une charmante jeune fille qui avait entendu leur conversation. Comme elle jalousait leur amour! leurs projets! Elle aussi, elle aimait d'un amour insoupçonné.

Ses vingt ans avaient déjà connu les grands battements de coeur; mais, comme la rose en éclosion, elle gardait encore, dans les replis de son âme, le parfum grisant de ses illusions, mais, lentement, elle devra s'ouvrir aux rayons d'un radieux soleil d'amour; semblable aussi à l'oiseau qui sort du nid pour la première fois, timide, elle n'osait avouer ce si beau sentiment.

Jeanne Morin était cette jeune fille tremblante entre les bras de Cupidon. Etant la secrétaire d'un poète aveugle, celui-ci voulait qu'elle le suivit partout. Voilà pourquoi nous la rencontrons dans cette coquette maison que son patron avait achetée pour y vivre et s'y reposer.

Mais à quoi servaient toutes ces beautés? Pourquoi cet amour de Jeanne, (car c'est qu'elle aimait), puisqu'il ne pourrait jamais lire celui-ci dans les grands yeux bleus de sa secrétaire.

L'intérieur de cette maison concordait avec le dehors. Tout y était disposé avec un goût féminin. Des fleurs ornaient le bureau de l'écrivain comme s'il devait les voir.

Un homme était accoudé sur les bras d'un fauteuil et semblait rêver. C'était Léon Bernard. Pourtant il avait la fortune et il n'était pas heureux et ne pourrait jamais l'être, car rien ne pénétrait ses yeux voilés.

Aveugle, quelle terrible destinée! Il était condamné par les médecins à ne plus jamais voir les rayons du soleil, les décors somptueux que la nature resplendissante se plaît à dévoiler. Il ne pourrait plus assister à l'éclosion des feuilles, à leur chute; les saisons pouvaient passer, ils ne les voyaient plus. Il était privé

de toutes ces choses qui auraient fait vibrer son âme, lui qui était si artiste. Il le les imaginait bien encore, et, dans ses poésies, l'on sentait ses regrets. Certains soirs Jeanne lui décrivait les clairs de lune, les teintes des arbres, et, tous deux, ils composaient les plus beaux vers.

Il faudrait trop de mots pour parler de la reconnaissance qu'il éprouvait pour Mademoiselle Morin. Il était habitué à elle comme aux douceurs. Il ne pouvait plus s'en passer.

Un frôlement dans la pièce lui fit instinctivement tourner la tête.

— Est-ce vous, Mademoiselle Jeanne? fit-il.

Elle ne répondit pas tout de suite, le regardant sans crainte d'être observée. Il était beau malgré son regard sans vie. La tête altière démontrait une volonté tenace. Cependant l'on voyait qu'il était malheureux sans ce miroir de l'âme que sont les yeux, car un pli amer crispait ses lèvres.

— Que voulez-vous, cher ami? demanda enfin Jeanne.

— Approchez, lui dit-il.

Etonnée, elle s'avança de quelques pas.

(Suite à la page 41)

Le Coeur de Lorraine et de Serge

L Y AVAIT une grande réception ce soir-là à la résidence du comte d'Autray. On fêtait les vingt ans de sa chère Lorraine, l'enfant adulée et adorée.

Tout resplendissait dans le parc. Des lanternes jetaient des lueurs craintives; dans les salons, la lumière éclairait les bijoux des dames invitées, et les décorations du chalet, situé près du lac Grenier dans les Laurentides.

Le comte et la comtesse pouvaient se montrer fiers de leur fille car c'était une adorable enfant.

Une robe velours chiffon moulait sa taille de diane, et de ce bijou d'élégance sortait un cou neigeux. Elle avait des yeux noirs sous lesquels de longs cils bruns palpaient; une merveilleuse chevelure chatain; enfin, elle était d'une beauté indiscutable.

La danse commençait et Lorraine vit s'avancer vers elle un jeune homme à l'air quelque peu hautain qui lui demandât l'honneur de danser avec elle. Sans discuter elle lui prit le bras et se sentit presque soulever de terre.

"C'est un merveilleux danseur, se disait-elle. Ce qu'il est élégant et beau!... mais je n'aime pas ses yeux, ils sont trop froids." A cet instant elle leva les yeux, et eut un éblouissement, car les yeux qui la regardait n'avaient plus de froideur mais montraient une flamme amoureuse, ce qui changeait toute la physionomie du jeune homme.

Après la valse elle lui demanda: — Voulez-vous, nous allons nous promener un peu? Il fait très chaud ici et j'ai un peu mal à la tête.

Oui, c'est vrai; elle ne se sentait plus la même Lorraine: elle voyait qu'elle aimait ce jeune étranger qui lui était inconnu à peine une demi-heure avant.

— Certainement, dit-il, mais je vais me présenter: Serge Montfort.

— Et moi: Lorraine d'Autray.

Ensemble ils prirent l'allée du jardin d'où s'exhalait le parfum des roses et des oeillets mourants. Lui se disait: "Je vais perdre la tête certain, car il y a longtemps que je l'admire cette merveille de beauté."

Enfin elle dit:

— Vous m'êtes inconnu, Monsieur; pourriez-vous me dire s'il y a longtemps que vous connaissez mes parents?

— Non, il n'y a pas très longtemps. Je viens quelquefois passer mes vacances chez ma grand'mère qui demeure dans ce chalet.

Nouvelle Canadienne par Petite Princesse

Tout à coup un chat, peut-être effrayé par l'outil d'un jardinier, sauta sur elle. Elle se blottit dans les bras de Serge qui la pressa sur lui. Elle eut tellement peur, qu'elle

vit plus qu'un profil qui tremblait et un visage bouleversé.

— Oh! excusez-moi je ne voulais pas vous faire de la peine.

Mais elle le regarda et lui mit

tres parents au Canada, et sa grand'mère étant assez malade, il la demandait à sa place.

M. d'Autray savait qu'un jeune homme n'ayant jamais rien fait, ni travaillé, ne pouvait faire le bonheur de sa fille. Alors il dit:

— Je ne refuse pas, car je vous estime, mais je veux pour ma fille un homme qui aura quelque mé-



La danse commençait et Lorraine vit s'avancer vers elle un jeune homme à l'air quelque peu hautain.

le n'en prit pas attention. Seulement ils se regardèrent et détournèrent leurs yeux.

— Lorraine, donnez-moi la permission de vous donner ce nom — je vous aime beaucoup et mon plus grand bonheur serait que vous deveniez ma femme. Voulez-vous me dire oui?

Elle s'arrêta de marcher et il ne

une de ses mains sur sa bouche, et lui dit:

— Non, ne parlez plus; moi aussi je vous aime et si mes parents le veulent, je serai, avec joie, votre femme.

Alors il la prit dans ses bras et leurs lèvres s'unirent dans un long baiser.

Le lendemain, Serge vint faire sa demande, car il n'avait pas d'au-

rite. Allez, faites quelque chose qui vous donnera de la gloire et je vous donnerai ma fille.

— Très bien, monsieur.

Et il partit.

Lorraine supplia son père; rien n'y fit.

La guerre s'était déclarée et Serge s'était enrôlé dans l'armée pour défendre sa patrie. Il y avait eu

(Suite à la page 40)

LELLE était blonde, d'un blond doré de paille, elle avait deux grands yeux candides qui regardaient toujours en face, deux joues toutes roses et une mince bouche qui ne cessait pas de sourire. Et son petit nom était Maud.

Son père, Bill Renold, était coutelier. C'était un homme grave et pas méchant, car il ne buvait que des pintes d'ale et négligeait le gin. Sa mère aussi était très respectable. Elle avait beaucoup de dévotion et collectionnait les images pieuses. Le pasteur venait souvent la voir.

Maud était très intelligente. A sept ans elle savait déjà lire, écrire, calculer et piquer à la machine. On l'embaucha dans une grande maison de confection. Elle était diligente et gagnait presque deux shillings par semaine. Or une petite fille qui gagne à Manchester ses quatre pence par jour est une petite fille sage qui travaille beaucoup.

Un jour, Mr. Greene, qui était un gentleman fort riche et qui organisait de grandes exhibitions dans le monde entier, rencontra la fillette. Elle avait ce jour-là une jupe très courte et parce qu'elle était un peu en retard, elle trottait bien vite.

Mr. Greene l'arrêta:

— Où cours-tu, petite?

— Chez mes parents.

— Que fait ton père?

— Mon père est Bill Renold. Il est coutelier et il habite 542, Dawson Street.

— Je t'accompagne chez ton père.

— Vous pouvez, répondit Maud.

Ils furent bientôt arrivés et aussitôt Mr. Greene dit à Bill Renold:

— Je suis Mr. Greene. J'organise des exhibitions et des attractions et je gagne beaucoup d'argent. Tout à l'heure j'ai vu votre fille qui courait. Elle a des jambes tout à fait plaisantes. Voulez-vous me la confier? Je lui ferai apprendre la danse. Miss Sanderson, qui est une sainte femme, la prendra sous sa garde. Elle sera bien nourrie, bien traitée et je lui achèterai des boucles d'oreilles en or. A vous, je vous enverrai quinze shillings par mois. Est-ce affaire conclue?

Bill Renold ne s'étonna point d'une pareille proposition. Il était calme et réfléchi et savait que tout arrive, ici-bas, à l'heure marquée par la Providence.

Il appela sa femme afin de la consulter. Celle-ci, qui était en train de faire des confitures de fraises, leva les bras au ciel et s'écria:

— Il faut que j'aille parler au pasteur.

Et elle partit sans même ôter son

PETITE GIRL

par Maurice Prax

tablier rouge, ce qui n'était pas très respectable.

Elle revint un quart d'heure après, tout essoufflée.

— Voilà, dit-elle. J'ai vu le pasteur. Il m'a dit qu'il pensait comme Mr. Greene, mais il m'a dit

haut, répondit Renold. Donc, ce sera dix-huit shillings par mois et vous soignerez bien Maud.

Le lendemain, Maud Renold quitta ses parents et partit pour Londres sous l'égide d'une grosse femme rouge comme un rosbeef,



aussi qu'il fallait demander dix-huit shillings parce que Maud avait, vraiment, de très jolies jambes.

— Alors, que décidez-vous? demanda M. Greene.

— Je ne suis pas assez insensé pour ne pas écouter le pasteur qui est savant et qui reçoit lumière d'en

qui était Miss Sanderson. Maud venait d'avoir quinze ans.

Dans le *family-house* de Londres où elle fut emmenée, Maud trouva onze petites compagnes de son âge qui l'embrassèrent tout de suite en lui disant:

— Nous t'aimons bien. Comment t'appelles-tu?

— Je m'appelle Maud Renold. Mon père est Bill Renold, de Manchester.

— Moi aussi, dit une petite blonde toute menue, je suis de Manchester. Mon père est Jim Allen. Veux-tu qu'on soit amies?

— Oui, fit Maud, j'aurai plaisir à me mettre amie avec toi, parce que nous parlerons de Manchester ensemble. J'aime beaucoup Manchester.

Tels furent les débuts de Maud Renold au *family-house*, où Miss Sanderson initiait les petites *girls* à la danse.

Ce n'était point une méchante personne que Miss Sanderson. Elle ne maltraitait point les fillettes confiées à sa garde. Elle leur donnait du thé, des gâteaux et même quelquefois, quand elles avaient été très sages, elle leur faisait goûter un petit verre de *claret*. Du vin! Maud n'avait jamais goûté à ce breuvage exquis. Elle en fut toute étourdie, la première fois.

Il y avait aussi les jeux, des jeux très amusants, le *prisoners' base*, surtout.

Enfin, il y avait l'étude, le *dancing*. C'était fatigant, mais joli et excitant!

Maud apprit vite. Son petit corps était flexible comme un jonc et ses mollets roidis et fermes étaient trépidants, vertigineux, aériens. Elle s'enlevait de terre, comme soulevée par une force invisible et sa taille se pliait en deux comme des ailes de papillon.

Tous les mois Maud écrivait à ses parents, sous la dictée de Miss Sanderson. Elle leur disait qu'elle était bien sage, qu'elle savait déjà beaucoup de danses et qu'elle les embrassait très fort. Et son père, Bill Renold, lui répondait qu'elle avait raison d'être bien sage et qu'il fallait qu'elle fût très obéissante.

Un jour Mr. Greene vint inspecter ses élèves. Il les fit danser pendant deux heures, aux sons d'un piano épuisé. Il fut très content.

— C'est bien, dit-il à Miss Sanderson. C'est très bien. Les petites partiront demain pour Paris. Elles ont un engagement au Grand Casino.

Et Mr. Greene ajouta en désignant Maud:

— J'ai déniché là un fameux petit numéro!

La lumière claire et tendre de France éblouit les douze petites danseuses de Miss Sanderson. Comme le ciel était coquet en France! C'était comme de la mousseline bleue. Et Paris, que c'est beau! Par exemple, il n'y avait

(Suite à la page 40)

Nouvelle Canadienne

Le philtre du Professeur Gladstone

À mon père

par Jeannôt Marli

LESAGE n'est pas un endroit de villégiature à la mode. C'est un humble petit village composé d'une quinzaine de maisons, en comptant l'église, le presbytère et la maison d'école. Son principal avantage est d'être accroché de chaque côté de la route nationale qui monte vers le chemin de Senneterre, Abitibi, en passant par Mont-Laurier et Ferme-Neuve.

Les distractions sont rares à Lesage. L'été, ne cherchez pas de pyjamas aux tendres couleurs et de longs pantalons blancs quand vous passez en trombe sur le ruban de route qui le coupe de moitié. Il n'y a qu'un hôtel — ou plutôt il n'y avait qu'un hôtel au temps où mon récit fut vécu.

Ce ne fut pas les pensionnaires de fin de semaine qui purent enrichir le vieil hôtelier borgne mais les consommateurs de bière.

La distraction du dimanche des Lesagiens est, quand ils ne dorment pas, de regarder le long défilé des voitures-automobiles qui se suivent de très près. De toute la journée, on n'aperçoit qu'à de courts intervalles, le ruban gris de la route.

Les Lesagiens ne seraient pas canadiens s'ils n'affectionnaient les discussions passionnées de politique. Croyez-moi, ils en usent... et en abusent. Et que dire des discussions aux assemblées de la fabrique? Si elle avait des oreilles, la petite église de Lesage rougirait de sa toilette moderne en entendant discuter avec tant d'âpreté le coût de sa robe de pierre.

Quand je nomme les Lesagiens, je ne désigne pas seulement les habitants des quinze maisons du village. L'appellation s'adresse aussi aux francs-tenanciers de la paroisse dont les fermes sont semées ça et là, dans les rangs, au bord des routes de terre et des montées entretenues par le gouvernement provincial.

Tel quel, avec ses habitants au caractère envieux; son climat propice aux personnes faibles des poumons; la senteur de gazoline que répandent continuellement les automobiles de passage en fin de semaine; l'air pur qui descend des premiers pics des Laurentides et qu'on respire avec délices en levant le nez... avait su contenter les désirs de Marcelle Huneault, en repos depuis le mois de mai, sur une ferme, au bord de la route nationale.

— Mlle Huneault, v'nez-vous faire un tour au trécaré? C'est le darnier voyage. On a fini de rentrer le foin, après ça.

A la margelle du puits, un gros homme à cheveux blancs, l'air d'un Saint-Joseph du moyen-âge boit goulument de l'eau qu'il vient de tirer du puits dans un gobelet de fer-blanc.

— Apportez vot' manteau. Y va faire frais quand on va r'venir. L'serin va être tombé.

— A quelle heure revenez-vous? Il me faudrait être de retour pour entendre le professeur Gladstone à la radio.

— Ah! ben, Seigneur! Vous croyez ça, vous? Y manq' pu y'enq' ça. On s'ra de r'tour pour l'entendre. J'vous le promets. D'ailleurs, en r'venant, le Pit et la Grise vont sentir l'écurie et vont descendre la grand' côte au galop.

— J'y vais.



En trois bonds, Marcelle Huneault, malgré sa pâleur, s'est levée de sa chaise longue, a bousculé cette dernière et a enjambé d'un seul coup les trois marches du perron. Les poules qui picorait des grains problématiques autour de la galerie en sont tellement effrayées qu'elles courent se réfugier entre les jambes des grands chevaux qui broutent les derniers chicots d'herbe, autour de la laiterie.

Monsieur Clavel, l'homme à la tête de Saint-Joseph, revient prendre les guides et se hisse péniblement à cause des rhumatismes et du ventre proéminent, sur le devant de la charrette à foin. À l'arrière, le petit homme engagé qu'on est allé chercher à l'orphelinat de Montfort s'amuse à faire faire des cabrioles à un petit roquet noir à poil ras, dodu comme un cochon de lait.

Cinq minutes d'attente sous le soleil encore brûlant vers cinq heures, en juillet. Les mouches font des zon zon assourdissants aussi élevés que ceux qu'elles lancèrent au début de la journée, dans la même cour. Le chien halète mais n'en continue pas moins ses cabrioles.

Marcelle Huneault paraît dans l'encadrement de la porte de la cuisine d'été. Habillée en amazone, elle tient sous le bras un *pull-over* de laine rouge qu'elle a l'intention de mettre par-dessus une petite blouse de mousseline blanche à pois verts, sans manches, quand le soleil glissera derrière la montagne, en face de la "terre".

— Je suis prête. Je suis plus libre de mes mouvements comme cela. Je veux fouler le foin encore une fois.

— Ne vous foulez pas le pied in aut' fois.

— Je sais comment m'y prendre, je te regarderai, René.

Un claquement de langue. La charrette à brancards s'ébranle. Le grand Pit, en vrai mâle, s'est endormi sur l'épaule de sa compagne. La Grise se libère à l'appel du maître et donne le premier coup de collier.

Assise à l'arrière, les jambes pendantes, Marcelle Huneault s'amuse des soubresauts communiqués à la charrette par le galop des lourds chevaux qui grimpent la première côte en petite vitesse.

Se tenant des deux mains aux brancards d'arrière, elle se penche pour regarder fuir le terrain sous la charrette. L'herbe jaunée donne l'effet de mètres de films déroulés à l'infini...

Marcelle Huneault est doucement gaie. Elle sait que bientôt, sous la chaude influence du soleil, ce n'est pas le film de l'herbe jau-

ne qui se déroulera sous la charrette mais le film des quatre dernières années de sa vie qui tourne... tourne... dans sa pauvre tête malade, depuis son arrivée à Lesage.

Le premier tableau qui se présente à son esprit est le grand atelier de couture, rue Saint-Luc, dont elle et sa soeur aînée Madeleine sont propriétaires.

Trois mois après la mort de leur mère, veuve de guerre, Madeleine et Marcelle Huneault, couturières à l'emploi de *La Maison de Couture Française*, achetèrent avec l'héritage que venait de leur remettre le notaire de la famille, l'atelier et la liste de clientes d'une maison rivale. La propriétaire venait de prendre mari. Encore une fois, "qui prend mari prend pays" trouvait réalisation dans la vie courante, et les féministes montréalaises couchèrent sur leurs registres avec grande joie le nom de cette femme dont le cas pouvait être cité sans préjudice à la cause féministe.

Cependant, les demoiselles Huneault, respectivement âgées de vingt-deux et vingt-sept ans ne semblaient pas vouloir suivre bientôt l'exemple de la propriétaire précédente.

Bonnes travailleuses, actives à la besogne, difficiles sur le chapitre de la perfection du travail, réservées dans leurs factures, exactes sur le jour et l'heure de rendre les vêtements, point trop dépensières, elles promettaient de devenir petit à petit propriétaires d'une fortune assez rondelette.

D'ailleurs, leur cercle d'amis ne leur connaissait pas de prétendants. La plus âgée, Madeleine, était très laide, mais la cadette avait râflé en naissant, avec la sienne, la part de beauté de l'aînée.

Un véritable type de beauté espagnole. Yeux noirs de forme amande classique; cheveux bleus tant ils étaient noirs, peignés en chignon bas, sur un cou aussi petit que celui d'Anne Boleyn, la femme d'Henri VIII; bouche sensuelle, cils courbés naturellement, sourcils bien arqués et sur ces dons réunis de vedette de cinéma, une peau blanche, trop blanche chez un type de brune.

Cependant, à l'exemple de sa soeur, Marcelle Huneault n'avait toujours que des paroles de mépris à l'égard des hommes. À l'atelier, quand les petites ouvrières racontaient l'histoire de leurs amours, il passait une ombre de pitié sur ses traits.

Quand on lui disait: "Que vous êtes cachottière, Marcelle. Ne nous direz-vous jamais le nom de votre ami?", alors vigilante, comme une poule qui éloigne les importuns du fruit de sa couvée, Mlle Huneault

l'aînée rentrait très vite en l'atelier, les bras lourds de vêtements à rectifier. À sa grande satisfaction, elle endiguait le bruit des paroles se mêlant aux tic-tac de la machine au point d'ourlet.

Mais il paraît que la femme n'a pas été créée à l'intention de devenir propriétaire. Elle fut mise au monde — s'il faut conclure sur la foi d'une habitude séculaire — pour prendre mari et enfanter.

Un après-midi de juin, Marcelle Huneault n'était pas accompagnée de sa soeur. Elle rencontra au club de tennis celui qui devait être pour elle ce que les romancières appellent ingénument un Prince Charmant.

Robert Samson n'était qu'un simple employé de banque. Mais, comme les femmes qui aiment pour la première fois, dès qu'on lui donna ce détail, Marcelle convint en elle-même que ce garçon serait un mari idéal pour la co-propriétaire de la Maison de Couture Huneault.

Les transactions devenaient de plus en plus nombreuses et élevées. Il serait bon que le chef de famille (1) connût les secrets de la haute finance et se chargea de la comptabilité de la maison.

Petites filles amoureuses, ne vendez jamais la peau du mari et ne cherchez pas sa valeur réelle au début de la chasse. Est-ce parce qu'elle adopta une autre ligne de conduite que Marcelle Huneault endura quatre ans les affres d'un amour malheureux?

À mesure que les journées marquaient de nouveaux points au cadran du temps et que les parties de tennis s'ajoutaient aux autres parties, les liens invisibles qui unissaient les joueurs s'effermirent.

En septembre, il y eut des parties de théâtre à l'occasion de l'ouverture du *Stella* et quelques parties de bridge organisées au club de tennis.

En janvier, Robert Samson n'avait jamais vu Mlle Huneault l'aînée, mais les deux amis — ils n'étaient que copains — se rencontraient trois fois la semaine, sur le Mont-Royal, aux excursions de ski organisées par le même club de tennis.

Mais la neige a des traîtrises... Elle est aussi propice à l'éclosion des sentiments amoureux que les premiers bourgeons, au printemps.

Dans un replis de la montagne, un dimanche après-midi, en exécutant un saut plus haut que les précédents, Marcelle tomba sur une souche et le choc l'étourdit à tel point qu'elle perdit connaissance.

C'est à ce seul moment que Robert mesura combien elle lui était devenue chère. Au risque de tomber lui-même sur cette souche, il se précipita à son secours, mais déjà elle ouvrait les yeux.

— Marcelle, que vous m'avez fait peur!...

Elle rougit délicieusement en voyant son visage tout près du sien, une lueur d'inquiétude au fond des yeux. Cette rougeur, mieux que des paroles plus précises donnèrent au jeune homme la confirmation d'un amour partagé. Par je ne sais quel réflexe, il se pencha rapidement sur elle.

Ce fut leur premier baiser... probablement le mieux goûté.

Il y avait, dans ce baiser, l'attente d'une année entière. L'amour avait mûri doucement. Le temps de cueillir le fruit était venu. Excellente leçon offerte aux couples qui, malgré l'indifférence qu'ils éprouvent l'un l'autre, s'embrassent éperduement à la première entrevue. Il sera toujours vrai que les désirs ou les contrariétés qui s'accumulent autour d'une chose rendent cette chose plus appréciable quand enfin, elle se trouve en notre possession.

Du côté opposé de la butte de neige, des bruits de voix parvinrent aux amoureux. Leurs amis impatientes venaient à leur rencontre. C'était déjà la nuit. Il fallait rentrer prendre le souper.

D'un commun accord, ils s'étaient levés. Ils avaient encore la pudeur qui empêche d'étaler en public un nouvel amour.

Au retour, il avait placé son bras sous le sien. De temps à autres, il pressait sa main. Leurs regards se rencontraient, lourds d'aveux... L'idée que leurs amis ne se doutaient de rien mettait entre eux une muette complicité.

La bande de film, soudain, ne tourne plus. Le choc de l'arrêt et la voix goguenarde de Monsieur Clavel tirent la jeune fille de la rêverie qui lui est chère.

— Vous étiez loin, hein! là?

En guise de réponse, Marcelle Huneault sourit tristement. Elle a le front brûlant, les pommettes des joues très rouges.

— Est-ce que vous foulez le foin? demande l'orphelin de Montfort.

— Non, René. Monsieur Clavel, je suis le sentier du bois jusqu'à la propriété du voisin Zénon. Je ne sais si c'est le soleil. J'ai la fièvre.

— C'est bon. Mettez vot' veste. Il n'y a pas de soleil dans le bois.

Marcelle n'a pas le courage de s'avouer qu'elle perdra le fil de ses souvenirs en foulant le foin tandis qu'il sera tellement agréable de continuer l'évocation du film au mi-

(Suite à la page 22)



Un des principaux couvents du mont Athos au cours des siècles derniers; le mont lui-même se voit à l'arrière plan.

SUR LE MONT ATHOS

Chronique documentaire
par LOUIS ROLAND

LA terre est devenue bien petite avec les moyens modernes de locomotion, mais elle offre toujours, néanmoins, une série de curiosités presque inépuisable au voyageur. Le mont Athos, dans la presqu'île de Salonique, est une de celles-là.

Il a environ six mille cinq cents pieds d'élévation; il est presque séparé de la terre ferme et ne s'y rattache que par une étroite bande de terre d'un mille et quart de longueur; sur cette bande de terre on voit encore les traces d'un canal creusé par ordre de Xerxès, il y a vingt-quatre siècles; c'est donc un endroit riche de souvenirs historiques, et son aspect pittoresque lui donne un charme de plus.

Le mont Athos, que l'on appelle encore Montagne-Sainte, a tiré ce dernier nom d'une vingtaine de monastères qui sont érigés sur ses versants. Les premiers établissements conventuels de l'Athos n'ont en réalité guère plus de quatre cent cinquante ans, ce n'est donc pas surtout au titre de l'ancienneté qu'ils peuvent attirer l'attention,

bien que ce soit pourtant un âge respectable, surtout comparé à celui qu'atteignent difficilement les constructions d'aujourd'hui; ce qui les rend surtout intéressants, c'est leur règle intérieure, le genre de vie qu'y menaient les moines et les services qu'ils ont rendu au cours des siècles.

Sous le règne de Basile le Macédonien, qui ne dura d'ailleurs que deux ans, de 867 à 869, Jean Colobos parvint à se faire attribuer le privilège de bâtir un couvent au nord de l'Athos, près de la ville de Hiérisso. Bien qu'à proximité de la ville, le couvent était en pleine solitude, et la charte de ce premier établissement portait expressément que ces solitudes montagneuses étaient exclusivement affectées aux pieux exercices des moines.

D'autres ermitages isolés suivirent cet exemple et ils devinrent rapidement si nombreux qu'on en compta bien vite jusqu'à cinquante

huit. Trois fois par an, les moines de tous ces couvents se réunissaient pour régler leur affaires temporelles, et tout prospérait pour le mieux, quand une véritable dictature imposée par Athanase de Constantinople vint gâter les choses. Cet abbé assujettit les couvents à une règle sévère qui reproduisait dans toute sa vigueur et même accentuait la rudesse de la charte de saint Basile alors en vigueur dans les monastères orientaux.

Cette dictature qui n'était pas d'accord avec les traditions monastiques parut intolérable et elle fut vivement critiquée par les moines de l'Athos habitués jusqu'alors à servir librement Dieu dans le désert et sans être gênés par une loi extérieure. Mais une tactique politique poussait alors les empereurs de Byzance à ces procédés absolutistes et ils appuyèrent énergiquement les réformes d'Athanase.

Au quinzième siècle, la chute de Salonique et de Stamboul fit tomber tous ces couvents sous la domination turque. Le pire était alors à prévoir, mais les turcs affirmèrent qu'ils avaient l'intention de rester neutres en matière théologique et qu'ils ne molestraient aucunement les moines de l'Athos. Ils se contentèrent de nommer un *aga* ou gouverneur dont les principales fonctions furent de faire payer aux moines un tribut annuel de soixante-dix mille piastres.

C'était un impôt passablement dur, surtout pour des gens qui ne possédaient pas grand chose, mais il fallut en passer par là. Plus tard, en l'an 1534, ce fut autre chose encore; Soliman dit le Grand résolut d'expulser tous les chrétiens de ses Etats, mais ce projet n'eut heureusement pas de suite, l'orage passa et les moines demeurèrent dans leurs couvents.

Depuis saint Athanase, la règle des couvents fut toujours à peu près la même; les postulants n'entraient au couvent qu'après avoir prononcé des vœux, et ce n'est en-

(Suite à la page 34)

L'Actualité à Travers le Monde

CANADA

Montréal est la première ville du Dominion à atteindre le million.

Selon le bureau fédéral de la statistique, la ville de Montréal est le premier centre urbain dans le Dominion à atteindre une population d'un million.

La ville de Montréal, y compris les banlieues, compte actuellement une population de 1,000,157 habitants, distribués comme suit par localités:

Lachine	18,630
Montréal	818,577

Montréal-Sud	1,164
Saint-Michel	1,528
Saint-Léonard	453
Montréal-Nord	4,519
Pointe-aux-Trembles	2,970
Dorval	2,050

Il y a 490 habitants à Côte St-Luc et 4,578 à Saint-Jean de Dieu.

■ ■ ■

OTTAWA

La Conférence d'Ottawa vue par la presse française

La Conférence d'Ottawa a bien déçu les conservateurs anglais, qui espéraient trouver, dans un resserrement des liens économiques entre

du monde à défendre le sien contre l'invasion des produits canadiens, australiens et néo-zélandais.

M. MacDonald, qui ne porte pas précisément M. Baldwin dans son cœur, dissimule mal sa joie de l'échec essuyé par son ancien rival politique. Chaque fois que le chef du Parti conservateur téléphonait d'Ottawa à Lossiemouth, pour demander un conseil au Premier britannique, M. MacDonald lui répondait de se débrouiller comme il pourrait, au mieux des intérêts supérieurs de l'Empire.

"Je n'entends rien, lui dit-il, aux questions de régime préférentiel, inventées par vos amis. Dans vos arrangements avec le Canada, qui me paraît exigeant en diable, tâchez de ne pas trop mécontenter l'Amérique et de ne pas nous brouiller tout à fait avec la Russie soviétique."

Le Dumping soviétique est le cauchemar de l'infortuné M. Baldwin, assourdi par les clameurs des fermiers canadiens qu'exaspère la concurrence déloyale de Moscou.

Le Canada insiste pour que le gouvernement britannique mette fin au scandale de la vente à vil prix, en Angleterre, des blés et des bois réquisitionnés par les Soviétiques chez les pauvres moujiks,

PHOTOS HUG BLOCK
AVEC APPAREIL LEICA

Les joueurs et le public au cours du championnat à l'hôtel Claridge.



Alekhine penché sur une des soixante tables d'échecs juge d'un coup d'oeil la position des échecs et joue sans hésitation.



Outremont	28,641
Verdun	60,745
Westmount	24,235
Longueuil	5,407
Saint-Lambert	6,075

Ce qui donne un total de 962,310 pour les cités. Les villages ont une population totale de 32,779:

Hampstead	594
LaSalle	2,362
Montréal-Est	2,242
Montréal-Ouest	3,190
Mont-Royal	2,174
Saint-Laurent	5,348
Saint-Pierre	4,185

la Grande-Bretagne et ses Dominions, une solution pratique à la crise du chômage.

"Nous avons fait amitié, dit en soupirant M. Baldwin, mais nous n'avons pas fait affaire."

Le Canada, l'Australie et l'Afrique du Sud, tout en multipliant les protestations d'attachement avec la Métropole, ont farouchement défendu les intérêts de leurs jeunes industries, qui concurrencent déjà très effectivement celles de la vieille Angleterre.

Venue à Ottawa pour trouver de nouveaux marchés, la délégation britannique a eu toutes les peines

Hélas! il existe des conventions commerciales anglo-russes, passées, jadis, par le gouvernement travailliste de M. MacDonald, et que l'actuel gouvernement national anglais n'ose pas dénoncer, parce que la majeure partie des crédits gelés en Allemagne sont passés en Russie!

(Je Suis Partout)

■ ■ ■

LE JAPON

La Société des Nations accuse le Japon

Le rapport préliminaire de Lord Lytton, président de la commission d'enquête de la S. D. N. constitue

un violent réquisitoire contre le Japon, et accuse les autorités militaires japonaises d'avoir délibérément précipité la guerre de Mandchourie.

Le rapport accuse le Japon non seulement de s'être livré contre la Chine à une agression militaire, mais encore d'avoir cherché querelle à la Russie soviétique.

Si le rapport définitif est conforme à ce rapport préliminaire, les conclusions de la commission d'enquête constitueront l'acte d'accusation la plus grave que l'on ait jamais porté contre une puissance depuis que le conseil de la S. D. N. a dénoncé l'esclavage au Libéria.

Le rapport conclut à la culpabilité du Japon sur quinze points. Voici les principaux chefs d'accusation relevés:

— Les autorités militaires japonaises ont délibérément projeté et provoqué l'incident Mandchourien du 19 septembre 1931.

— Un officier supérieur de l'état-major japonais en Mandchourie s'est rendu à Tokio au début de septembre et a conféré avec le grand quartier général au sujet de la Mandchourie.

— Les plans militaires japonais étaient prêts d'avance, et les troupes avaient été averties que l'heure H pour le début des opérations aurait lieu dans la nuit du 18 au 19 septembre.

— L'accusation du Japon selon laquelle les troupes chinoises auraient essayé de dynamiter le pont du chemin de fer à côté de Moukden a été montée de toutes pièces. La commission d'enquête n'a pas pu déterminer si l'explosion avait effectivement eu lieu. Et c'est cet incident supposé qui a précipité la guerre sanglante de Mandchourie.

— Le Japon a semblé envisager sans répugnance une rupture avec les Soviétiques, et a même recherché cette rupture jusqu'au jour où l'incident de Shanghai a détourné l'attention.

— L'incident de Shanghai ne semble avoir été qu'un accident.

— Manchukuo, le gouvernement mandchou indépendant, n'est qu'une marionnette imposée par le Japon à la Mandchourie, contre sa volonté.

— Les troupes Manchukuo n'ont aucune loyauté envers le gouvernement Manchukuo.

— Le Japon a rempli le gouvernement Manchukuo de sujets japonais et de Chinois de Mandchourie favorables au Japon, dont un grand nombre sont manifestement incompétents. (Daily Express, Londres)

Feuilleton du "Samedi"

Le Mort qui Tue

Par ELY MONTCLERC

No 7 (Suite)

RESUME DES CHAPITRES
PRECEDENTS

Un bandit déguisé en collecteur, Honoré, assassine, pour la voler, une femme qu'il s'aperçoit ensuite être son épouse qu'il a quittée depuis plusieurs années. Il a aussi à moitié étranglé sa petite fille malade.

Trompée par les apparences, la police est convaincue que le coupable est Yves Pradier, collecteur du Comptoir Industriel, disparu depuis le crime.

Aidé par son complice, Constant Soulières, Honoré fait disparaître soigneusement le cadavre d'Yves Pradier, assassiné par Julia d'Amboise pour dépister la police.

Honoré de St-Gildas est rongé par les remords. Sa petite fille, Jocelyne, est devenue le souffre-douleur de Julia d'Amboise.

Yves Pradier, faussement accusé, est condamné par contumace. Sa mère et sa fille sont maintenant dans la plus grande misère.

Françoise Pradier et sa petite-fille Simone, rencontrent par hasard un homme compatissant qui se charge de leur entretien.

XII

— Tu ne sais pas, fit tout à coup la blondinette, c'est aujourd'hui jeudi, je ne vais pas à l'école; alors nous jouerons toutes les deux, pendant que grand-mère sera à son kiosque.

Oh! je suis très sage; je ne touche pas aux allumettes, je sais faire les provisions et le soir, quand Pépé sort de son bureau, il vient jouer avec moi.

Celui dont on parlait entre justement.

— A la bonne heure, dit-il, je vois que vous êtes en train de bien faire.

Et, s'approchant de Jocelyne, il poursuiivit, en effleurant d'une caresse ses boucles brunes:

— Et toi, ma petite, as-tu bien dormi?

— Oh! oui, monsieur, tout le temps.

Il y a longtemps que cela ne m'est pas arrivé, soupira la pauvre à voix basse.

— Si tu veux, nous allons causer tous trois avec Mme Fran-

çoise, reprit Prosper Placide. Voyons, n'aie pas peur, nous ne voulons te faire aucun mal. Ne prends pas cette pauvre figure consternée, surtout..

Approche-toi, ma chérie, et tâche de répondre à nos questions sans te troubler. C'est dans ton intérêt.

— Voulez-vous donc me renvoyer? bégaya Jocelyne.

A cette pensée désolante, son chagrin fut si fort qu'elle fondit en larmes.

— Cher petit cœur! soupira la grand-mère. Moi, je voudrais bien te garder toujours, tu comprends, quoique je ne sois pas riche.

On se serrerait volontiers pour te faire place... On s'arrangerait, quoi!

Nous avons, Dieu merci, connu des temps plus durs. Seulement, tu as des parents qui te cherchent sans doute, qui auront de la peine parce que tu as disparu, et notre devoir est de te rendre à eux, ma pauvrete.

— Oui, pour être encore battue comme avant-hier! sanglota Jocelyne... Elle a dit qu'elle voulait me tuer...

— Qui ça, elle, mon chou? intervint Pépé de sa plus douce voix; ne crains rien, je te le répète, parle franchement, tu es avec des amis.

— Je le sais... je le sens, c'est pour ça que je voudrais rester...

— Si c'est possible, je ne demande pas mieux, déclara Françoise, touchée.

— Oh! oui, grand-mère, j'aurai une petite sœur! souffla ardemment la blondinette.

— Hélas! mes pauvres enfants, tous nos désirs sur cette terre ne peuvent se réaliser...

Vous verrez plus tard qu'il ne suffit pas de dire: je veux.

Et, attirant contre elle l'orpheline, la grand-mère l'assit sur ses genoux.

— Là, ma chérie, là, ne pleure plus, lui dit-elle, aie confiance surtout.

M. Placide et moi nous te protégerons, nous empêcherons qu'on te frappe.

— Qui est cette elle, dont tu parles avec tant de terreur?

— C'est la femme de mon papa... ma belle-mère.

Elle est méchante pour moi parce qu'elle me déteste... je ne sais pourquoi... et alors elle cherche toujours une raison pour me battre.

— Y a-t-il des gens qui mériteraient d'être au bain et qu'on laisse bien tranquilles, grommela Françoise révoltée...

Regardez cette petiotte, monsieur Prosper, est-il possible qu'on haisse un amour comme ça?... C'est joli, c'est doux comme un angelot...

Mais continue à raconter, ma poulette. Alors elle te faisait beaucoup de mal, ta marâtre?

— Oui, tous les jours quand mon papa était sorti j'avais des coups... et puis elle m'a mis en pension.

J'étais bien contente de m'en aller de chez nous... Je pensais que les autres petites filles m'aimeraient bien... et voilà que Louise, la fille de la maîtresse, s'est mise aussi à me battre...

Alors, j'ai été très malheureuse... et avant-hier mon papa est venu me voir; il m'a trouvé mauvaise mine, et il m'a ramenée à la maison...

Mais ma... belle-mère s'est fâchée, parce qu'elle ne voulait plus me voir... elle est montée dans la chambre d'Edouard, où j'étais, et elle m'a battue si longtemps, si fort, que je me suis trouvée mal...

Edouard voulait l'empêcher... Elle l'a poussé dans un coin... et voilà...

— Quel monstre que cette femme! s'écria Pépé, rouge d'indignation.

Et l'on s'étonne ensuite que des enfants se révoltent! qu'ils fuient ceux qui les font souffrir si cruellement! Je comprends ce qui s'est passé ensuite, ma ché-

rie... Tu t'es dit qu'on était à la fin trop méchant pour toi, et tu t'es sauvée.

— Oui, monsieur, hier matin de bonne heure, avant que les domestiques soient levés...

C'est Edouard qui m'a ouvert la porte et m'a donné un porte-monnaie avec l'argent de sa tirelire...

J'ai couru d'abord, j'avais peur qu'on s'aperçoive de mon départ avant que je sois loin. Ensuite j'ai traversé la Seine, et je ne sais plus où je suis allée...

Quand Simone m'a vue, je pleurais, parce que j'avais faim, qu'il faisait nuit, et que j'avais perdu mon porte-monnaie...

— C'est miracle que la pauvrete n'ait point été victime d'un accident, observa Françoise; le bon Dieu heureusement veillait sur elle...

Alors, tu as un petit frère, ma douce?

— Non, madame, maman m'a toujours dit: "Tu es mon unique enfant, mon seul amour, ma Jocelyne..." Elle est morte, maman...

— Qui donc est Edouard, en ce cas?

— C'est le petit garçon de... la méchante femme... Il m'aime bien, il a eu beaucoup de chagrin quand je suis partie, mais il le fallait...

"Va-t-en, qu'il faisait, elle te déteste... Elle te tuera si tu restes ici..."

— Oh! la gueuse! Et ton père, pendant ce temps, qu'est-ce qu'il faisait?

— Papa, il est gentil, lui, il me caresse, il me donne tout ce que je veux... seulement je ne le voyais presque pas... Il est toujours sorti...

— Peut-être qu'il travaille! déclara sentencieusement Simone.

— Non, répliqua l'orpheline; il est riche, mon papa, il se promène tout le temps.

— Ah! et comment s'appelle-t-il, ma mignonne? Nous avons besoin de le savoir? interrogea Prosper Placide.

Hier, tu as refusé de parler, mais, aujourd'hui, il est indispensable que tu nous renseignes.

Tu as confiance en nous, n'est-ce pas?

Sois tranquille, nous nous arrangerons pour que ton existence cesse d'être un enfer...

— Je veux bien vous le dire... murmura Jocelyne, seulement vous me garderez... Je serai très sage... je ne désobéirai jamais... Je vous aimerai bien... Si je retourne à l'hôtel, on me fera encore du mal...

Jusqu'à présent, j'ai toujours été malheureuse; c'est quand maman est morte que ça a commencé...

Il voulait m'étrangler, le vilain homme, et j'ai failli mourir... J'entendais la sœur quand elle expliquait à papa... C'est M. de Saint-Gildas qu'il s'appelle...

Un cri étouffé, une exclamation de stupeur, et la grand-mère, soudain blême, desserrant la tendre étreinte dont elle enveloppait l'enfant, la laissa glisser à terre.

— Saint-Gildas! balbutia-t-elle.

— Saint-Gildas? murmura Pépé en levant les bras.

— Vous le connaissez? interrogea timidement Jocelyne.

— Oui... non... c'est-à-dire... répondit machinalement Françoise. Tu ne te trompes pas, ma chérie, c'est bien le nom de ton père?

— Pardi! avant, quand nous restions rien que nous deux maman, je ne le savais pas, parce qu'on appelait maman: Mme Thibault; mais depuis...

— Est-ce qu'elle n'a pas été assassinée, ta mère, rue Nollet?

— Si, par un méchant monsieur qui voulait lui prendre ses sous...

— Grand Dieu! soupira l'aïeule.

Et ses mains tremblantes repoussèrent la pauvre qui cherchait à reprendre sa place.

— Va, fit-elle d'une voix entrecoupée, va, mon enfant, dans l'autre chambre, jouer avec Simone...

Fermez la porte et ne faites pas de bruit, j'ai à causer...

— Oui, s'empressa d'ajouter Prosper Placide, nous vous appellerons tout à l'heure.

Les deux fillettes parties, ils restèrent un moment sans parler, se regardant avec stupeur, ne trouvant pas de mots pour manifester les sentiments qui agitaient leur âme...

— Eh bien! ma pauvre amie, finit par soupirer le brave Pépé, pour une aventure c'est une aventure.

Vrai, le hasard est un fameux dramaturge...

— Puisqu'il a envoyé ici l'orpheline, j'obéirai, déclara la grand-mère d'un ton ferme.

Oui, monsieur Prosper, je garderai l'enfant...

On accuse mon fils d'avoir poignardé sa mère... et moi, moi, qui le sait innocent, qui en jurerai jusqu'à ma dernière minute, moi, par une revanche du sort, je sauverai la fillette de cette malheureuse victime... je l'arracherai à la mauvaise créature qui la martyrise...

Voilà comment je me vengerai. Qu'en pensez-vous?

— J'en pense, ma bonne Françoise, que vous êtes une digne créature, et je n'ai point attendu jusqu'à ce jour pour m'en rendre compte, allez.

Vous avez raison, ce serait une belle œuvre à tenter, mais sera-ce possible? Elle a un père, la mignonne Jocelyne.

— Un père comme ça, merci! qui laisse brutaliser son enfant à longues journées et ne souffle mot. C'est grand dommage, vraiment...

Voulez-vous que je vous dise toute ma pensée? Eh bien! ce doit être pour cet homme et son épouse un rude débarras, que la petite ait filé...

Ils ne la chercheront guère, allez...

— Possible! Jusqu'à nouvel ordre toutefois, j'admets qu'ils la cherchent, qu'ils trouvent sa trace et parviennent jusqu'ici.

Fort de son droit, M. de Saint-Gildas réclamera Jocelyne; vous serez bien obligée, en ce cas, de la lui rendre...

— On verra si les choses se passent de cette manière... En attendant je garde la petite.

Ici, du moins, elle ne pâtira ni ne sera maltraitée. Et vous, monsieur Prosper, vous qui êtes le meilleur des êtres, vous vous informerez sans en avoir l'air au sujet de ces gens-là

Il sera facile de connaître l'effet que leur produit la disparition de l'enfant.

— Je crains qu'il ne surgisse des difficultés, objecta encore le brave homme; votre projet est généreux, mais inconsidéré, ma pauvre amie...

Vous vous créez, j'en ai peur, bien des embarras avec cette adoption.

— Préférez-vous que la pauvre retourne chez sa marâtre afin d'y être rouée de coups?

Pour un homme de cœur, vous raisonnez drôlement. Avez-vous fait tant d'embarras lorsqu'il s'est agi de nous tirer de la misère?

— Ça n'était pas la même chose...

— Eh bien! je vais vous écouter: je vais prendre Jocelyne par la main et lui dire que je la ramène à M. de Saint-Gildas...

Tenez, entendez-la rire avec ma Simone... Elle est heureuse maintenant; tout à l'heure vous la verrez pleurer.

— Vous avez des raisonnements, ma pauvre amie, tout ce qu'il y a de plus particuliers.

— Et vous, vous essayez de tromper votre bon cœur, de dissimuler votre attendrissement, tandis qu'au fond vous seriez aussi satisfait que moi-même si nous gardions la petite.

— Ça, je l'avoue... elle est délicieuse dans son genre autant que Simone. Elle m'a tout de suite captivé... Seulement, il y a des difficultés... Force m'est donc de m'incliner...

— Comprenez donc que vous les forgez à plaisir, les difficultés!

Moi, je me rappelle comme si c'était d'hier le procès de mon pauvre enfant dans tous ses détails...

Eh bien! M. de Saint-Gildas était séparé de sa femme depuis longtemps; le divorce avait rompu leur union, parce que c'était un viveur et qu'il rendait son épouse trop malheureuse...

Il a fallu le crime de la rue Nollet pour que ce monsieur s'occupât de sa fille... Il ne l'avait tant seulement pas vue depuis sa naissance, et aurait bien pu passer cent fois devant elle sans la reconnaître... Donc!...

Les juges lui ont confié l'enfant, parce que, après tout, c'est son père, et qu'il ne lui reste aucune famille... Vous voyez comme il a pris soin de la pauvre, M. de Saint-Gildas!

Il n'est jamais chez lui, il voit sa fille tous les trente-six du

mois et, pendant ce temps, sa nouvelle femme tape sur Jocelyne à tour de bras.

Comment appelez-vous cette conduite-là, monsieur Prosper.

— Je la trouve indigne. N'empêche que tant qu'on n'aura pas déchu de ses droits paternels ce triste sire, la pauvre petite restera sous sa coupe...

— A moins que sa fuite d'hier ne les ait débarrassés tous deux, le mari et la femme, et qu'ils ne s'inquiètent plus de l'enfant.

C'est décidé, je la garde jusqu'à ce qu'on vienne me la réclamer... si on me la réclame. C'est ma manière à moi de me venger des gens qui ont condamné mon fils. Oui, j'élèverai la fille de Marcelle Thibault, j'en ferai une brave et honnête créature. Vous verrez ça, monsieur Prosper, et même je crois qu'avant peu vous aimeriez mieux Jocelyne que moi.

Je vous connais, allez!

— Bien sûr, acquiesça Pépé, j'ai un faible pour les enfants. La chose est connue. N'empêche, madame Françoise, que je vous laisse l'entière responsabilité de votre acte.

Tout ce que je puis, c'est de prendre votre défense, de témoigner de vos bons sentiments, si jamais on vous attaque au sujet de votre protégée. Expliquez-moi maintenant ce que vous répondrez aux curieux qui vous demanderont d'où sort cette petite, en admettant qu'elle vous reste?

— Oh! c'est simple comme tout! Je dirai que c'est la fille d'une de mes nièces et que je suis comme qui dirait sa grand-tante.

Elle arrive de Bretagne, elle est orpheline. Et puis, je n'ai pas à m'embarrasser des questionneurs, vu que je ne cause à personne.

On fera la leçon à Jocelyne. Elle paraît intelligente, elle comprendra qu'il faut dire comme nous, et le tour sera joué. Tenez, monsieur Prosper, voulez-vous entendre une prédiction?

— Allez toujours, mais faites vite, car il est l'heure de partir pour mon bureau.

— Je suis sûre, sûre et certaine que la venue de l'enfant ici nous portera bonheur à tous. Vous verrez ça.

— Je ne demande qu'à le voir, madame Françoise. En attendant, je file. A ce soir! Un baiser aux gamines et en route!

Un instant plus tard, Pépé dégringolait hâtivement l'escalier;

LE BAUME PERSAN est l'auxiliaire par excellence pour la santé et la beauté du teint de tous les membres de la famille. Ajoute au charme de la mère. Protège la peau tendre de l'enfant. Fait la joie du père comme fixatif pour les cheveux ou lotion pour la barbe. De quelque manière qu'on l'emploie, il est toujours bon pour la peau. Toutes les femmes devraient s'en servir.

la demie de huit heures avait sonné depuis longtemps, et il craignait d'arriver en retard à l'Hôtel-de-Ville.

Donc Jocelyne habita dorénavant le logis de la rue du Cardinal-Lemoine... Elle n'appela plus la vieille Françoise Pradier que "ma tante"; la si gentille blondinette devint, aux yeux du monde, sa cousine, mais elle l'aimait comme une sœur... et donnait l'autre moitié de son cœur à la grand'mère, ainsi qu'à Pépé, par qui elle fut outrageusement gâtée.

Ensemble, les deux gamines allèrent à l'école, tandis que Françoise vendait ses journaux.

Une existence adorable commença pour l'orpheline et elle en jouit doublement, après les douleurs cruelles que sa jeune âme avait déjà subies...

Du côté de son père, aucune nouvelle; la trace de la fillette sans doute fut bien perdue, car jamais personne n'inquiéta les braves gens qui l'accueillirent.

Si bien qu'à la fin les inquiétudes de Prosper Placide se calmèrent totalement et qu'il s'abandonna sans contrainte à la joie de voir ainsi s'augmenter sa famille adoptive...

Puis, comme un bonheur ne vient jamais seul, la prédiction de Françoise se réalisa, quelque temps plus tard, sous la forme d'un petit héritage qui échut à Pépé, au moment où il s'y attendait le moins.

Une vieille cousine, dont il n'avait pas entendu parler depuis bien longtemps, venait de mourir, lui léguant sa modeste fortune: trente mille francs environ.

Cela, joint au peu que possédait l'excellent homme, lui constitua un capital convenable.

Bientôt, il aurait sa retraite de la préfecture, et ma foi! il vivrait de ses rentes, en bon bourgeois.

— Mais en attendant, déclarait-il, je veux profiter de l'argent qui m'échoit pour perfectionner autant que possible l'éducation de Simone et de Jocelyne.

Il est nécessaire qu'elles aient en mains plus tard, une profession lucrative; en attendant mon héritage, qui, du reste, viendra le plus tard possible...

Laissez-moi faire, madame Françoise, et vous verrez que j'arrangerai parfaitement les choses

DEUXIEME PARTIE

I

Près de douze ans se sont écoulés.

Par une douce et tiède soirée de mai 1900 le boulevard des Italiens offrait son spectacle habituel de promeneurs, en contemplation devant les vitrines étincelantes et tentatrices des luxueux magasins.

Aux terrasses des cafés, une foule compacte était assise, tandis que l'archet d'une troupe de tziganes donnait, dans chaque établissement, un concert varié.

Aux marronniers, s'épanouissaient des grappes rosées: c'était le printemps, le renouveau, l'époque à laquelle Paris est la plus séduisante, la plus belle des villes du monde.

A l'angle du boulevard des Italiens et de la rue Taitbout était installée une maison importante de machines à écrire américaines l'"Hamilton", la plus parfaite, le type le plus élégant et le plus solide à la fois, "la plus vite" aussi, disaient les prospectus pompeux que chaque passant pouvait prendre à la porte des mains d'un petit groom.

Et, pour attirer davantage les acheteurs, les badauds également, derrière les larges baies de glaces transparentes, une troupe de jolies jeunes filles s'évertuaient au fonctionnement de l'"Hamilton", "pianotant" en cadence de leurs doigts agiles et souples sur les touches rondes.

Plus d'une avait arrêté le regard admiratif des passants et riait sous cape avec ses amies de l'aspect béat de son "amoureux transi", mais il était incontestable que la palme du succès devait être décernée à une adorable personne de dix-huit à vingt ans, assez grande, brune, admirablement fine et distinguée, dont le ravissant visage pâle était d'une saisissante beauté.

De grands yeux sombres, longs, veloutés, magnifiques, éclairaient ses traits purs, divinement modelés.

Tout autour de son front blanc voltigeaient des boucles naturelles de cheveux d'ébène, tandis que le sommet de sa petite tête était casqué, telle une guerrière antique, d'une opulente torsade noire comme la nuit.

Cette belle personne était simplement vêtue d'une robe de drap foncé, dont la coupe sa-

vante faisait tout le prix, car elle épousait strictement les formes délicieusement rondes de la jeune fille.

Et ce qui lui donnait plus de charme encore, c'était son air de candeur, son regard paisible, ses allures modestes. Elle s'ignorait sans doute, et pourtant sur son passage, elle soulevait d'unanimes admirations.

Ce soir-là, particulièrement, deux hommes s'attardèrent aux abords de la vitrine derrière laquelle notre charmante héroïne faisait aller sa machine à écrire, sérieuse, attentive à la "copie" qu'elle préparait, ne levant pour ainsi dire pas les yeux de dessus son travail.

L'un de ces hommes pouvait avoir de trente-cinq à quarante ans.

Il était grand, fort, sans embonpoint, l'âge ayant respecté la sveltesse sans mièvrerie de sa taille. Il avait un fier visage, hâlé par les espaces la mer, les pays lointains, un visage coupé par une longue moustache poivre et sel, plutôt sel que poivre, et ses beaux yeux gris pailletés, si doux, si tendres, presque féminins.

Ses cheveux courts s'argentaient largement aux tempes; il avait de longues mains fines et nerveuses... Sa démarche aisée, son port de tête altier disaient l'homme énergique, décidé, habitué à regarder en face la vie et ses amertumes, cependant qu'une expression de mélancolie lointaine, comme voilée par le temps, embrumait sa physionomie, et que la trace de grands chagrins se lisait au coin de ses paupières striées d'imperceptibles rides, aux angles de sa bouche qui se baissaient parfois douloureusement.

Depuis plusieurs semaines, cet homme passait et repassait vers le soir devant le magasin de l'"Hamilton", attiré par l'invincible charme de la jolie fille brune, laquelle ne paraissait guère se douter de l'admiration dont elle était l'objet, bien que, de temps à autre, elle coulât vers l'inconnu un regard furtif plein de sympathie naissante.

Durant ces allées et venues, ce soir-là, le personnage qui nous occupe avait remarqué un être étrange qui, lui aussi, s'oubliait à contempler la brune dactylographe.

Celui-là était un jeune homme âgé de vingt ans tout au plus, mais si chétif, presque bossu, lamentable avec sa figure bla-

farde, ses lèvres blêmes, qu'il n'inspirait que de la pitié.

Cependant, deux prunelles d'azur magnifiques illuminaient son pauvre visage souffreteux, et, si les mèches de cheveux d'un blond fade qui lui cachaient le haut de la figure se soulevaient, agitées par le vent, on apercevait son front large, dénotant une intelligence rare, alors que ses yeux disaient la bonté, la souffrance aussi, car souvent ils étaient d'une navrante tristesse.

Au moment où sept heures sonnèrent l'infirmier vint se placer contre la porte du magasin, tandis que, de loin, l'autre admirateur de la jeune fille l'observait.

— Si ce malheureux rachitique est un amoureux, se disait-il, je crois impossible qu'on le paie de retour...

Nul ne peut ressentir pour lui que de la compassion... Mais... on ferme la boutique... elles mettent toutes leur chapeau, elles vont sortir...

Allons, pauvre cœur qui te croyais éteint, et qui brûles cependant d'une passion profonde, allons, tu vas voir l'adorée.

...De même que chaque soir, je la suivrai jusqu'à la porte de sa demeure, heureux uniquement de marcher dans son sillage, n'osant risquer un geste, un mot, qui pût blesser cette charmante et honnête fille.

— Que dirais-tu? que deviendrais-tu si elle s'offensait de cette assiduité compromettante, et te priait de disparaître? Où irais-tu cacher ta douleur?

Parce qu'enfin il est stupide, il est ridicule qu'un homme, qui a presque le double de l'âge de cette exquise créature, ose lui demander, puisqu'il l'adore, d'être payé de retour...

Elle n'est point de celles que l'appât de la richesse tente... c'est une fleur délicate et pure, c'est l'honnêteté absolue... et devenir ma compagne... elle refusera peut-être.

Il faut que je me contente de peu... la voir... sans me montrer trop pour ne pas trop l'effaroucher... la suivre... contempler durant des heures trop courtes la lumière de sa lampe, par la fenêtre...

N'importe, je n'en demande pas davantage, pour l'instant, je suis heureux ainsi... et Paris que j'ai fui si longtemps me semble à nouveau le Paradis...

En essaim joyeux, les gentilles Parisiennes s'égaillèrent sur le large trottoir. Les unes s'en

allaient deux à deux, ayant leur domicile dans le même quartier, d'autres couraient afin d'attraper l'omnibus, d'autres enfin préféraient marcher, et prendre l'air après une journée passée entre les quatre murs du magasin.

La brune dactylographe était du nombre des dernières: d'un pas alerte elle tourna vers le boulevard Montmartre et suivit le trottoir de droite.

Vivement l'infirmière avait traversé la chaussée, après quoi, rebroussant chemin, il marcha dans le sens opposé à celui de la jeune fille, afin de pouvoir la croiser.

Cela eut lieu quelques secondes plus tard. Faisant comme s'il venait seulement de l'apercevoir, il s'arrêta devant elle et, se découvrant:

— Je ne me trompe pas, dit-il, d'une voix altérée par l'émotion. Oh! c'est vous, c'est bien vous, Jocelyne!

A défaut de mes yeux, mon cœur fidèle au souvenir, vous eût de suite reconnue...

La personne ainsi interpellée, laissa échapper d'abord un léger cri de surprise.

Puis elle leva les yeux sur cet homme qui se permettait de l'appeler familièrement par son nom, qui lui parlait de la sorte, et alors son visage adorable s'éclaira du plus affectueux des sourires.

— Edouard, fit-elle... moi aussi, je vous reconnais bien.

— Comme vous êtes devenue belle. Tout ce que promettait votre délicieuse enfance, vous l'avez tenu, Jocelyne. Oh! croyez-le! c'est pour moi un inexprimable bonheur de vous revoir.

— Je suis bien heureuse également mon ami. Se retrouver ainsi, c'est infiniment doux... car chaque jour depuis que nous nous sommes quittés j'ai eu pour mon compagnon d'enfance une pensée attendrie.

— Vous ne pouvez m'avoir gardé un souvenir plus grand que celui que j'ai gardé de vous, Jocelyne.

Si vous saviez de quels regrets mon âme fut déchirée après votre fuite... Alors qu'on vous

cherchait, sans trop de zèle, je l'avoue, je frémissais du désir de vous voir reparaitre, ce qui eût été la joie de mes yeux, et en même temps j'espérais du fond de l'âme que vous ne seriez point retrouvée, puisque cela eût été pour vous la source de cruelles souffrances.

Et, souvent, le soir, quand il faisait froid ou que la neige tombait, je frissonnais d'épouvante, en songeant que, peut-être, vous étiez égarée dans les rues, que vous aviez faim... que vous enduriez les morsures de la bise glacée, et que vous n'aviez pas un toit où reposer votre tête puisque vous aviez fui le toit paternel...

— Oh! Edouard! la Providence, au contraire veillait sur moi.

J'ai été bien malheureuse, il est vrai, le jour de mon départ. Le soir je me trouvais sans argent (car j'avais égaré ma bourse, votre présent), sans argent, oui, ayant faim et sommeil, écrasée de fatigue par une marche de plusieurs heures.

Je me disais tristement que la belle dame des contes de fée ne passerait pas pour moi, et qu'il me faudrait mourir sous l'auvent de la porte où je m'étais réfugiée.

Mais un ange blond me prit par la main, et je trouvais en son affection une sœur... Sa grand-mère, la plus douce, la plus exquise des vieilles femmes, devint aussi la mienne; elle me recueillit, écouta ma lamentable histoire, et résolut de m'arracher à mes misères...

Elle réussit... Ainsi voyez comme j'ai eu du bonheur, Edouard.

— Alors vous êtes complètement heureuse?

— Complètement, oui, puisque j'ai trouvé une famille tendre et affectueuse qui m'aime et que j'aime de tout mon cœur...

Grâce à un parent de Mme Duplessis, ma grand-mère (je dis ma grand-mère comme Simone, sa vraie petite-fille), grâce à ce parent, un vieux brave homme, bon, si vous saviez, il est impossible d'être meilleur... j'ai reçu une instruction convenable et appris un métier qui me permettrait de gagner ma vie si jamais je me retrouvais seule au monde.

A l'heure actuelle, mes gains sont destinés à ma toilette; le surplus, je le place, car Mme Duplessis et oncle Pépé ont de quoi vivre tranquilles, modestement, bien entendu; ils nous

nourrissent, ma sœur et moi, pardessus le marché.

— Je vois qu'en effet vous êtes de la chance, Jocelyne... Mais ne regrettez-vous pas le luxe dans lequel, somme toute, vous êtes née?

— Le luxe? se récria la jeune fille dans un beau rire clair, ah! mon cher Edouard, je m'en soucie bien!

Nous avons un intérieur décent, confortable même, et le travail pour moi est une nécessité... Je m'ennuierais beaucoup si j'étais riche.

— Vous l'êtes... Il suffit que vous reparaissez devant votre père et que vous réclamiez des comptes; il sera forcé de vous restituer l'héritage de votre mère...

— Qu'il le garde! répliqua dédaigneusement Jocelyne, je n'ai que faire d'argent. Je possède ce qui vaut mieux mille fois que la fortune, c'est-à-dire un foyer, des êtres chers... un bon sourire de mes vieux quand Simone et moi nous rentrons le soir, et je vous assure que ces biens-là sont pour moi les plus enviables.

J'ai oublié ce père trop faible qui ne sut pas me protéger et me laissa livrée aux brutalités d'une... Oh! pardon, Edouard! j'allais mal parler de Mme la comtesse de Saint-Gildas, votre mère...

Une fugitive rougeur colora les joues pâles de l'infirmière, et d'un accent assourdi, il prononça:

— Faites, Jocelyne, expliquez-vous franchement... A moi vous pouvez bien dire que maman fut pour vous une cruelle marâtre, puisque c'est la vérité.

— Elle vous adore, vous, mon ami... moi seule n'avait point trouvé grâce à ses yeux...

— Oh! son amour! parfois il me fait honte! Je la sens si méchante, si haineuse, d'autre part...

Jocelyne, quoi qu'il soit bien triste de juger ainsi sa mère, j'éprouve quelquefois une satisfaction particulièrement étrange à me dire que je ne suis pas dupe... que je sais... que je vois... que je comprends aujourd'hui beaucoup de choses... trop, hélas!

Un soupir profond, des yeux qui se détournèrent avec gêne, telle fut à ce moment l'attitude du fils de Julia.

Il se fit un silence que la sœur adoptive de Simone n'osait troubler.

Les deux jeunes gens firent quelques pas, puis soudain Edouard s'arrêta, et, dans un rire grêle:

— Au fait, reprit-il, je dois vous apprendre une nouvelle, ma chère: c'est que, légalement, nous sommes frères et sœur, puisque M. de Saint-Gildas, sur les instances de son épouse, ma mère, m'a reconnu pour son fils, lors de son second mariage.

Pensez donc! jusqu'à l'âge de huit ans, je ne portai que le nom de Barnabé... le nom de maman... ce n'était guère aristocratique et elle mit bon ordre à la chose... Voilà.

— Je ne sais si je dois vous féliciter, mon bon Edouard... La particule n'est pas suffisante pour ennoblir réellement.

— Et il est des gens qui, malgré leurs titres, ne seront jamais que des... des goujats...

Jocelyne hocha tristement la tête: elle comprenait l'allusion et, quoique depuis longtemps elle se fût détachée de son père, ce père survenu dans sa vie uniquement pour la faire indirectement souffrir, elle ne pouvait se défendre d'être peinée en apprenant son abjection morale.

— Alors, dit-elle, c'est toujours la même chose?

Vous souvenez-vous, Edouard, des conversations des domestiques, que nous entendimes souvent, et où l'on parlait de M. de Saint-Gildas en termes peu respectueux?

J'étais bien jeune, mais cela me faisait mal néanmoins d'entendre dire que papa s'enivrait chaque soir... qu'il menait une existence indigne...

— Il est ivre à présent dès le matin, ma chère, et le pis, c'est que sa femme ne fait rien pour le corriger...

Je crois qu'au contraire, Dieu me pardonne, cela l'amuse...

Aussi, voyons-nous fort peu M. de Saint-Gildas...

— Vous habitez toujours rue de la Faisanderie?...

— Non! grâce à d'heureuses spéculations faites de concert avec un... ami de ma famille, M. de Saint-Gildas a gagné énormément d'argent... et nous avons un hôtel plaine Monceau... rue Fortuny...

— Vous demeurez toujours, naturellement avec votre mère?

— Ma foi, vous l'avouerez, Jocelyne! le moins possible...

Quelques temps après votre départ, je venais d'avoir douze ans... lorsque je... j'appris et vis des choses peu faites pour me

LE MAL FUT DEVANT ELLE. — Il y a des quantités de gens qui ont été affligés de maux et les ont chassés avec l'Huile Électrique du Dr Thomas. Tous ceux qui ont les mêmes troubles ne devraient pas perdre de temps à appliquer ce splendide remède car il n'y a rien de semblable que l'on puisse avoir. Il est bon marché mais son efficacité ne peut pas être exprimée par son bas prix.

rendre agréable le séjour de la maison maternelle.

Je sollicitai comme une faveur d'être mis en pension... Tout d'abord, ma mère se récria et refusa net, mais je tins bon et l'on me céda enfin.

J'ai donc passé six ans au collège, ne voyant les miens qu'aux vacances. Ensuite, je suis allé faire un voyage à Londres pour me perfectionner dans la langue anglaise, et, comme le grand air me fortifie, j'en profite pour errer le plus possible loin de Paris, car, heureusement, Mme de Saint-Gildas me fait une pension suffisante.

Jocelyne, aux derniers mots de son compagnon, l'enveloppa d'un si éloquent regard qu'il rougit de nouveau.

— Oui, balbutia-t-il, ce n'est guère votre avis que les voyages me sont salutaires. Vous me trouvez mauvaise mine. Bah ! qu'importe ! Plus tôt je serai mort, mieux cela vaudra.

— Edouard ! fit-elle d'un ton de reproche.

Mais l'infirme, amer, de répliquer :

— Je ne serai heureux que dans la tombe, Jocelyne !

En vérité, je vous le dis. Je suis peut-être un monstre moral, mais c'est plus fort que moi. Je ne puis aimer ma mère depuis que... je la méprise. Et alors cela me ronge.

C'est un secret trop lourd pour moi, si faible. Je voudrais mourir, oui. Du reste, ma vie ne sera pas longue. Les êtres de mon espèce ne durent guère.

— Edouard ! quelle tristesse vous me causez de vous retrouver ainsi ! Pourquoi ce désenchantement de toutes choses, à votre âge... à l'aurore de l'existence, quand vous êtes riche, que tous vos désirs seraient satisfaits sur un signe ?

Oh ! c'est mal !

— Vous me plaindriez, au contraire, si vous saviez tout, Jocelyne. Je ne puis parler... à vous moins qu'à tout autre. Non, je ne puis encore...

Mais, je vous en prie, laissons ce sujet... Je vous ai retrouvée, c'est du bonheur pour moi... C'est un répit que le destin me donne, et pour cela je le bénis... car je vous aime tant, ma très chère... Je vous ai toujours aimée...

Se méprit-elle à l'accent passionné du jeune homme ? Toujours est-il que la jolie dactylographe fit un mouvement et détourna la tête.

Lui saisissant le bras avec force, Edouard l'obligea à le regarder...

— Oh ! Jocelyne, soupira-t-il, pardonnez si je me fais mal comprendre, et ne prenez pas en mal mes paroles...

L'affection que j'ai pour vous est pure et sans espoir... Je vous sais inaccessible. Pourquoi donc aspirer vers ce qu'on ne peut atteindre ?...

Et puis, voyons, en conscience, pensez-vous que, fait comme je le suis, il me vienne jamais la pensée d'aimer d'amour une femme ?...

Ce serait de la folie, oui, une folie, ajouta le pauvre garçon dans un éclat de rire déchirant, et j'ai la prétention d'être un homme raisonnable...

— Je vous en prie, mon bon Edouard, calmez-vous, implora doucement la jeune fille ; vous vous énervez, vous allez imaginer des choses... absurdes...

Pour ma part, je vous aime également de tout cœur, et...

— Cependant, interrompit l'infirme, une rougeur ardente et de mauvais augure lui colorant les pommettes, cependant, j'en suis sûr, vous ne voudriez pas de moi pour mari...

— Puisque la chose est impossible ! se récria-t-elle, un peu trop vivement peut-être.

— Ne m'avez-vous pas dit tout à l'heure que...

— Parfaitement, je suis, sur les registres de l'état civil tout au moins, un Saint-Gildas comme vous.

Donc, c'est une raison de plus pour m'interdire d'avoir sur vous des prétentions matrimoniales.

On a fait de moi votre frère, c'est en frère que je vous chéris, ma chère Jocelyne, en frère tendre et dévoué.

Durant ces longues années où vous fûtes perdue pour moi, où l'espoir de vous retrouver quelque jour s'effaçait peu à peu, ma tendresse, malgré tout, subsistait aussi vive.

Lorsque nous allions en promenade, je regardais à chaque coin de rue, m'attendant à rencontrer votre délicieux visage.

Vain espoir ; vous ne reparûtes pas, et en mon cœur je portai votre deuil.

— N'empêche, reprit avec empressement la jeune fille, que c'est juste au moment où vous ne comptiez plus me revoir que je repars, par hasard, à votre horizon. Bénissez-donc le ha-

sard, mon ami, de nous avoir donné cette grande joie.

Ils passaient à cet instant devant une horrible pneumatique.

Voyant qu'il était près de sept heures et demie, Jocelyne dit à Edouard qu'ils devaient se séparer.

— Chaque jour, expliqua-t-elle, je prends ma sœur Simone rue du Sentier, où elle est employée en qualité de secrétaire dactylographe chez un riche fabricant de rubans, M. Thorigny.

Nous revenons ensemble au logis ; de la sorte, le chemin nous paraît plus court.

Que doit-elle penser, ce soir, en ne me voyant point apparaître ?

— Est-elle aussi jolie que vous votre sœur d'adoption ?

Oh ! mille fois plus jolie !

C'est une madone de Raphaël. Jamais je n'ai vu plus angélique visage, plus magnifiques cheveux blonds, plus beaux yeux d'azur.

Et, avec cela, mince, nerveuse, menue, gracieuse. C'est une fée, je vous dis. Elle est adorable.

— Ne me ferez-vous point connaître les braves gens qui ont pris soin de ma chère petite compagne d'autrefois ?

— Si, Edouard, du moment que vous le désirez.

— Je les remercierai de toute mon âme, Jocelyne, d'avoir favorisé l'éclosion de la créature exquise que vous êtes aujourd'hui.

— Et puis, ajouta vivement la jeune fille, cela vous fera du bien de vivre un peu parmi nous, parmi des êtres simples et bons... et honnêtes... ignorant le mal.

Ils vous redonneront le goût de la vie. Et moi, je veux vous ôter ces idées noires dans lesquelles vous vous complaisez et qui ruinent votre santé, en même temps qu'elles dépriment votre esprit. Vous verrez.

Seulement, jurez-moi que vous ne direz rien de cela à M. de Saint-Gildas, pas plus qu'à votre mère.

Que notre rencontre providentielle reste ignorée d'eux. Faites-m'en la promesse solennelle. Je suis tranquille, heureuse. Je ne veux plus rien avoir de commun avec celui qui est mon père par la nature et auquel cependant je refuse ce titre.

Ah ! s'écria tout à coup Jocelyne, avec un accent de profonde tristesse, combien nous sommes peu privilégiés sous le rap-

port de nos parents, Edouard ! Que c'est navrant de ne pouvoir les aimer !

— Je ne le sais que trop, ma très chère ; mais vous, du moins, vous avez pour remplacer ce qui vous manque, l'affection solide et sûre de ceux qui vous ont élevée.

Tandis que moi, seul toujours avec mon cœur blessé...

— A présent, ami, il ne faut plus dire ces choses-là ; je vous le défends, puisque vous avez retrouvé une sœur.

— C'est vrai, je suis ingrat, murmura tendrement l'infirme ; pardonnez-moi, sœur bien-aimée.

Que d'amour ardent et contenu dans ces quelques mots ! Comme la voix du pauvre garçon était altérée et tremblante, comme ses yeux se fixaient avec une passion désespérée sur la troublante fée brune aux côtés de laquelle il marchait.

Oh ! il l'aimait mille fois mieux que le plus tendre des frères, il l'aimait avec son cœur, avec sa chair, comme un amant éperdument épris. Et jamais pourtant cette créature adorée ne serait sienne.

Malgré sa folie, il raisonnait froidement sur lui-même, le fils de Julia d'Amboise ; il se savait inapte aux joies du mariage, de l'amour partagé ; cela parce qu'il n'était qu'un pauvre être presque difforme, et puis aussi pour des considérations d'ordre moral.

Il n'était que trop renseigné sur sa mère... il connaissait l'indignité de son existence passée, bien d'autres choses encore... que le malheureux ensevelissait farouchement au fond de lui-même.

Mais, depuis que l'odieux secret lui avait été révélé, ce secret auquel il ne pouvait songer sans frémir de honte, depuis ce moment la vie d'Edouard fut à tout jamais attristée... un ver rongeur empoisonnait ses jours, endeulait son avenir, détruisait ses plus légitimes espérances...

Un seul souvenir restait pur et fleuri en son âme troublé : Jocelyne... la créature de grâce et de charme, trop tôt enfuie... et à laquelle, du premier instant où il la vit, l'infirme avait donné tout son cœur.

Enfant, il la chérissait comme une idole, puis, la fillette disparue, il porta en lui-même son deuil, et continua de l'adorer, sentant avec effroi croître avec le temps

cet amour maladif, bizarre et sans espoir...

Puis, un miracle avait eu lieu. Jocelyne soudain réapparaissait à son horizon, instantanément ensoleillé... ses rêves insensés se réalisaient...

Car, si elle ne devait jamais payer de retour l'ardente tendresse du pauvre être, la fille de Saint-Gildas, du moins redeviendrait sa compagne souriante... Il la verrait, s'enivrant en silence du spectacle de sa miraculeuse beauté, et, résigné, heureux même, l'infirme n'en demandait pas davantage...

On atteignait la rue du Sentier, voie étroite qu'encombrent, le jour durant, une multitude de camions, mais qui, dès sept heures du soir, retombe à son calme provincial.

A l'angle de la rue de Mulhouse, une maison très grande portait à tous ses balcons, en grosses lettres d'or, ces mots : Thorigny et fils, velours en gros, rubans, soieries...

— C'est là, dit Jocelyne, qu'est employée ma sœur Simone.

M. Thorigny est un homme tout rond, fils de ses œuvres, arrivé à la fortune par son travail acharné, et qui n'a pas pris en s'enrichissant les idées étroites autant qu'absurdes des parvenus. Il estime beaucoup Simone, il la paie bien, et la traite comme son égale...

— Est-il vieux, ce monsieur Thorigny ?

— Cinquante ans à peu près, et sa femme a environ le même âge. Ils n'ont qu'un fils unique, Lucien Thorigny, qui sera possesseur d'une grosse, très grosse fortune.

Charmant garçon, jeune, ardent, enthousiaste... il a laissé son père le mettre en nom sur ses bordereaux et factures, mais le jeune homme, paraît-il, ne mord pas du tout au commerce.

— Vous le connaissez, ma chère ?

— Oui, je l'ai aperçu quelquefois sortant de la maison au moment où je vais chercher ma sœur.

Il la salue comme si c'était une princesse. Il est grand, joli gar-

çon, blond comme Simone, avec une jolie petite moustache rousse qui doit lui valoir bien des conquêtes.

Ah ! voilà ma sœur !

Une jeune fille aussi jolie et blonde que la triomphante Jocelyne se tenait sous le porche de la maison Thorigny, regardant avec impatience dans la direction du boulevard.

— Elle se demande ce qui a pu m'arriver, dit la fille de Saint-Gildas, mais elle nous aperçoit.

Voyez donc, Edouard, cette charmante figure étonnée.

D'un élan, Jocelyne se jeta dans les bras de Simone, à la grande stupéfaction des rares passants.

— Ne me gronde pas, ma chérie, implora-t-elle gentiment, sois indulgente à mon retard ; j'ai pour excuse l'aventure qui m'est arrivée.

— Quelle aventure ? répondit Simone en saluant Edouard d'une inclination de tête.

— Mon compagnon d'enfance, dont si souvent je t'ai parlé, eh bien ! voici ! Nous nous sommes retrouvés par hasard, et, ma foi, nous n'avons pu résister au désir de faire une causerie assez longue.

Tant de souvenirs nous lient !

— Ah ! vous êtes monsieur Edouard, prononça la fille d'Yves Pradier en enveloppant l'infirme d'un doux et pitoyable regard ; il faut alors que je vous remercie pour toute la tendresse que vous eûtes à l'égard de Jocelyne.

Mais, ajouta la jeune fille en s'adressant à sa sœur adoptive, monsieur est donc seul à Paris ?

— Du tout, s'empressa de répondre Edouard, mes parents sont ici. Jocelyne n'a néanmoins rien à craindre ; outre que je ne trahirai pas le secret de sa résidence, puisqu'elle le désire, en admettant même que son père la rencontre, je doute qu'il la reconnaisse.

— Vous l'avez bien reconnue, vous, monsieur ?

— Ah ! moi, dit l'infirme en rougissant, moi, c'est autre chose.

J'ai gardé dans mon cœur une image si fidèle de ma petite amie d'autrefois qu'un regard m'a suffi pour retrouver en la délicieuse jeune fille d'aujourd'hui l'enfant de naguère.

Et puis, voilà plusieurs jours que je l'examine sans qu'elle s'en doute ; ce soir seulement

j'eus le courage de l'aborder, sûr de ne pas me méprendre.

Et je suis heureux, si vous caviez, mademoiselle Simone ! C'est un rayon de soleil vivifiant soudain mon existence si terne, si morose.

En outre, Jocelyne m'a fait espérer que madame votre grand'mère consentirait à me recevoir. Ce sera pour moi comme si, en retrouvant une sœur, j'avais également retrouvé une famille.

Emue par l'accent du jeune homme, la fille d'Yves Pradier lui tendit cordialement la main.

Les trois amis s'éloignèrent ensemble dans la direction de la Seine, Edouard ayant obtenu la permission d'accompagner les deux sœurs adoptives jusqu'à la porte de leur logis, rue du Cardinal-Lemoine.

Car, de même que Prosper Placide, Françoise Pradier demeurerait fidèle à son quartier Saint-Germain. C'est là que la mère du garçon de recettes avait trouvé le port, le salut et, pour elle, ce modeste logement où elle vivait depuis plus de onze années était le havre de grâce.

Dans ces chambres petites mais ensoleillées retentissait matin et soir le rire clair de Simone et de Jocelyne ; ici, elles avaient grandi, étaient devenues belles à miracle, sous l'œil charmé de la vieille femme et de son fidèle protecteur Pépé.

Après avoir travaillé dix ans à son kiosque, où elle avait su se faire une excellente clientèle, car chacun aimait en ce quartier maman Duplessis, comme on l'appelait (le nom de Pradier ayant été soigneusement caché à tous), Françoise, atteinte de rhumatismes, courbée par l'âge (elle avait soixante-quatorze ans aujourd'hui), s'était vue contrainte de céder son commerce de marchande de journaux.

Du reste, vivant avec la plus stricte économie, l'excellente créature avait réussi à se constituer une petite rente viagère, grâce à Pépé, en retraite, lui aussi, et possédant une modeste aisance.

Elle ne s'occupait plus désormais que de faire le ménage et la cuisine, ou bien, mettant ses lunettes, Françoise tricotait des bas pour Pépé, tandis que celui-ci lui lisait son journal.

C'était une existence paisible et douce, ouatée d'affection, de tendresse... Ses deux filles, comme aimait dire l'aïeule, chéris-

saient leur bonne grand'mère à qui mieux mieux.

— Croyez-vous, ma chère, que je suis un vieil égoïste ? faisait souvent Pépé, lorsque les deux vieillards s'en allaient, par les après-midi de beau temps, faire un petit tour le long de la Seine.

— Comment ça ? répliquait Françoise, les coins de ses yeux plissés par un rire malicieux.

Elle savait si bien ce que Prosper allait répondre !

— Eh ! oui, disait Pépé ; j'ai trouvé le moyen, moi qui m'ennuiais jadis de ma solitude, de me faire dorloter et chérir par les deux plus belles créatures que je connaisse, d'avoir en vous la meilleure des amies, enfin d'être comme un coq en pâte sur mes vieux jours.

— Avec ça que vous ne le mériteriez pas !...

Et sur ce thème toujours semblable, d'affectueuses querelles se produisaient : l'un renchérisant sur son égoïsme, tandis que l'autre exaltait au contraire la bonté de Prosper Placide.

En chemin, Jocelyne raconta tout au long à Edouard son existence depuis qu'elle était entrée dans la maison de Françoise, tandis que Simone exprimait sa joie de posséder une sœur aussi tendre, aussi dévouée.

Bien entendu, Jocelyne ainsi que tout le monde ne connaissait l'aïeule que sous son nom de Duplessis.

Elle ignorait que Françoise fût la mère du malheureux garçon de recettes, accusé d'avoir assassiné sa mère... elle l'ignorait toujours, Pépé s'en flattait.

Pour Simone il en était de même. Il y avait si longtemps qu'on l'appelait Simone Duplessis qu'elle ne se souvenait plus que le nom de Pradier fût le sien... la mémoire des enfants est si fugitive, et puis à quoi bon troubler la jeune fille en lui révélant que son père était flétri par la justice des hommes !

L'espoir si longtemps nourri par Françoise que Simone un jour vengerait l'honneur d'Yves Pradier, cet espoir, sur les instances énergiques de Prosper Placide, s'était éteint.

A quoi bon empoisonner l'existence de la jeune fille en lui révélant l'affreuse vérité ?

Il serait bien assez temps pour elle de tout connaître si jamais, comme il fallait le craindre, hélas ! l'amour parlait en elle et qu'elle voulût se marier...

IL REND LA RESPIRATION FACILE. — La contraction des passages de l'air et la lutte pour respirer, évidence trop familière du mal de l'asthme n'effraient pas le Remède pour l'Asthme du Dr J. D. Kellogg. C'est le fameux remède connu de tous côtés pour sa complète efficacité même dans les pires conditions. Ce n'est pas une préparation en essai et pour des expériences mais un remède avec des années de bons services derrière lui. Achetez-le chez votre plus proche marchand.

— Qu'arrivera-t-il alors ? se demandait souvent la grand-mère avec un frisson... si ma chérie aime son cœur sera brisé.

— A moins, insistait Pépé, que l'homme qu'elle choisisse soit un brave cœur, un esprit affranchi des sots préjugés, qui rendent responsable des fautes paternelles, un enfant innocent.

Et d'abord, ma vieille amie, je crois comme vous qu'Yves Pradier fut une malheureuse victime. Votre conviction est passée en moi ; mais admettons que votre fils ait été un voleur et un assassin justement condamné.

Est-ce une raison pour faire supporter le poids de cette flétrissure à une enfant adorable, pétrie de vertus sincères, dont l'âme est un pur cristal ?

— Je sais bien, monsieur Prosper, malheureusement tout un chacun est loin de raisonner comme vous... Il y en a qui croient à l'hérédité... d'autres à qui ça ferait grand'honte d'épouser une créature affligée d'un nom infâme.

— Sacrebleu ! est-ce que Simone, mariée, portera le nom de son père ou celui de son mari ?

Qui saura la chose alors, je vous le demande ?

— Bien sûr, monsieur Prosper, et c'est grand dommage que vous ne soyez pas le fiancé de ma chérie ; de cette manière, je serais tranquille. Après ça, peut-être que Simone voudra rester fille...

Je le souhaite, quoique ce ne soit point une existence pour elle...

— Allons, Françoise, calmez-vous, tout s'arrange ou finit par s'arranger, j'en suis sûr, et, du reste, je suis là, moi, espérant bien, lorsqu'il le faudra, vous servir à quelque chose...

Jusqu'alors les craintes de Françoise avaient été vaines... le cœur de Simone restait fermé ; mais aussi elle était si jeune : elle n'avait que dix-neuf ans ! Sentimentale, passionnée, très réfléchie avec cela, lorsque l'enfant aimerait, on pouvait prévoir que ce serait pour la vie. Elle ne donnerait son amour qu'à bon escient, et c'était là le secret espoir de l'aïeule, espoir auquel elle se raccrochait éperdument...

Oui, l'homme choisi par sa petite-fille serait un noble cœur, et, malgré la honte imméritée qui pesait sur la pauvre, il l'épouserait, il la chérirait davantage...

Arrivées devant la porte de leur demeure, Simone et Jocelyne

ne prirent congé de leur jeune ami.

Sur leurs instances affectueuses, il promit de venir le dimanche suivant faire une visite à Françoise Duplessis ; ce qui ne l'empêcherait pas, pensait-il à part lui, de passer chaque jour, à l'heure où l'on fermait le magasin, saluer sa chère Jocelyne.

Edouard jura encore solennellement de garder le secret le plus absolu sur la retraite choisie par la fille de Saint-Gildas, car la sœur adoptive de Simone entendait n'avoir désormais aucun rapport avec son père... Grande et forte, très énergique aussi, elle ne redoutait plus, certes, les brutalités de Julia, mais elle ne voulait à aucun prix quitter sa famille d'élection, même pour le luxe de la maison paternelle.

Lorsque les deux sœurs eurent disparu dans l'allée, l'infirme demeura un moment encore sur le trottoir, hésitant entre l'alternative de rester devant le seuil de la maison qu'habitait son inaccessible bien-aimée et la crainte de se rendre ridicule aux yeux des passants.

Enfin, il se décida, avec un profond soupir, à quitter la place.

Aussi bien Mme de Saint-Gildas s'inquiétait du retard de son fils, resté pour elle son adoration et son tourment.

Il lui fallait rentrer à l'hôtel de la rue Fortuny. Il allait être huit heures, Edouard n'avait que le temps bien juste d'arriver pour la fin du dîner.

Apercevant un fiacre passant à vide, il le hêla et donna l'adresse de ses parents.

Le jeune homme ne se doutait guère qu'il avait été suivi jusqu'à ce moment. En effet, le personnage que nous avons vu au début de ce chapitre, en extase devant Jocelyne, le timide et fier amoureux de la charmante fille n'avait pu se décider à se priver ce soir-là, de marcher, comme à l'ordinaire, dans le sillage de son idole.

Une fois encore, il l'accompagna discrètement jusqu'à son logis ; il assista, de loin, aux adieux qu'échangèrent les jeunes gens et, malgré ses résolutions de n'être pas jaloux, l'inconnu ne pouvait se défendre d'un sentiment qui ressemblait fort à la jalousie en voyant la brune fille se montrer si tendre pour l'infirme.

Quel était cet homme, apparaissant soudain dans l'existen-

ce de Jocelyne ? Quels liens les unissaient ?

Jusqu'à la nuit, le singulier personnage se promena de long en large dans la rue du Cardinal-Lemoine, passant et repassant devant les fenêtres de celle qu'il aimait, ayant parfois la joie d'apercevoir sa douce figure à travers les plantes et les fleurs qui garnissaient les croisées de sa chambre.

Et celle vers qui s'envolaient ces ardentes pensées se doutait-elle qu'un être l'adorait dans l'ombre, en silence, n'osant pas même risquer l'aveu de son amour, dans sa crainte qu'il fût repoussé, préférant à tout cette attente indéfinie, cet espoir vague en un dénouement heureux qui étaient dorénavant la seule raison d'exister de cet homme ?

Enfin, quoique avide encore de demeurer près de l'aimée le plus possible, l'inconnu comprit néanmoins qu'il lui fallait quitter la place.

Il allait être neuf heures, il devait songer au dîner qui l'attendait.

Après un long regard vers les fenêtres closes, derrière lesquelles vivait l'objet de son ardente passion, notre personnage à son tour héla un fiacre, y prit place et se fit conduire hôtel Meurice. Comme il traversait le large vestibule encombré de plantes vertes, pour se rendre dans son appartement, où il comptait dîner seul ce soir, il s'entendit appeler par un des employés de l'hôtel.

— Il y a plusieurs lettres pour lord Mortimer. Faut-il les monter, ou bien monsieur veut-il les prendre ?...

— Donnez ! répondit celui dont le nom nous est à présent connu.

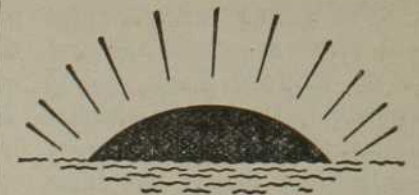
Et il entra dans la cage de l'ascenseur qui bientôt l'eut déposé sur le palier du second étage. Son valet de chambre particulier l'attendait.

Brièvement, Mortimer commanda à dîner, et, tandis que le domestique dressait la table dans le salon voisin, il parcourut sa correspondance.

Ce n'étaient pour la plupart que des lettres d'affaires sur lesquelles il jeta un rapide et dédaigneux coup d'œil.

La dernière le retint davantage. Elle était signée : "John Burn, de milord, le respectueux serviteur".

Elle rappelait au jeune lord que sa présence était nécessaire à son domaine de Plomley, où



On réussit aisément de belles teintures avec le SUNSET

Il n'est pas besoin d'être un expert — ou même d'avoir quelque expérience antérieure — pour réussir très bien à teindre à la maison si vous employez Sunset. Les fabricants de la

TEINTURE Savon SUNSET POUR TEINTURE INDELEBILE

ont mis le "secret" dans le morceau de Sunset. Chaque morceau donne toujours les mêmes résultats uniformes et certains. Sans aucune expérience, vous pouvez teindre presque aussi bien que les experts-teinturiers si vous employez chez vous le Sunset.

Les meilleures teintures que l'on puisse se procurer entrent dans la fabrication du Sunset. Il faut du savon dans une teinture domestique. C'est le seul moyen d'amollir et d'écarter les fibres de façon à permettre une pénétration profonde et une distribution uniforme de la couleur, ce qui est impossible sans le savon.

Sunset est propre et facile à employer — ne tache pas les mains ni les ustensiles. Teint la laine, la soie, le coton, la toile et les étoffes mixtes de la même couleur dans le même bain de teinture.

ECONOMISEZ
— employez les

Teintures

SAVON

SUNSET

Rose	Bleu clair
Vieux rose	Bleu vif
Ecaille	Vieux bleu
Cardinal	Bleu marine
Noir	Noir
Sable	Gris
Kaki	Taupe
Jaune	Héliotrope
Orange	Pourpre
Brun clair	Vert pâle
Brun foncé	Vert foncé

Demandez à votre marchand de vous montrer la Carte de couleurs Sunset. S'il ne vend pas Sunset, écrivez-nous pour obtenir les couleurs désirées. 15c le morceau.

Fabriqué au Canada,
NORTH AMERICAN DYE CORPORATION,
LIMITED
Dépt. 10, Toronto, Ontario.
Concessionnaires:
HAROLD F. RITCHIE & CO., LTD.,
Toronto, Ontario.



Le Samedi

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (Etats-Unis: \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE,
875, rue de Bullion
MONTREAL CANADA

des réparations urgentes devaient être exécutées. Les travaux de Clifford Park étaient achevés, il y avait lieu d'en être satisfait, etc.

— Bah! fit Edgar Mortimer, ce bon John Burn m'attendra... à moins qu'il ne préfère s'occuper de tout cela sans moi...

Je ne me sens pas d'humeur, en ce moment, à franchir le détroit... Il faut que je reste ici encore... Il le faut absolument. jusqu'à ce que mon avenir soit décidé. Je joue, à l'heure actuelle, le bonheur de toute mon existence...

Si elle ne veut pas de moi, de mon amour patient et respectueux, que m'importent mes domaines!

Ce sont pour moi des lieux presque inconnus, échus en héritage au moment où je m'y attendais le moins.

Je sais bien que Clifford Park est une demeure seigneuriale; mais qu'y ferais-je seul?...

Il faut à ce manoir superbe, aux allées majestueuses de mon parc, une jeune et jolie châtelaine... la plus belle lady de notre Angleterre...

— Milord est servi! vint dire le valet de chambre.

Sans le moindre appétit, le jeune lord se mit à table.

Il mangea machinalement, n'apportant pas d'attention aux mets que le domestique déposait sur son assiette.

La pensée de Jocelyne et des moyens à employer pour se faire aimer d'elle l'absorbait complètement.

Il attendait le lendemain avec fièvre, le lendemain qui lui permettrait de la revoir, celle à qui son cœur était enchaîné pour toujours, le lendemain qui lui donnerait aussi peut-être l'audace de l'aborder.

Jusqu'à présent, une invincible timidité l'avait retenu au moment de se risquer... la timidité et aussi le respect, la crainte de déplaire à Jocelyne et de se l'aliéner définitivement.

Edgar Mortimer était au courant de tout ce qui concernait la jeune fille et son entourage.

Il possédait là-dessus des renseignements précis, mais, com-

me tout le monde supposait que Mlle Jocelyne était une nièce de cette excellente Mme Duplessis, il croyait cela et n'était point rebuté, au contraire, par l'humble extraction de celle qu'il adorait.

Il l'admirait, si belle, de préférer le travail à la vie facile qui bien des fois s'était offerte à elle; il demeurait confondu de sa grâce, de sa distinction native. Ne serait-elle point admirablement à sa place dans les magnifiques salons de son château? Quelle grande dame ne lui eût point envié son élégance, ses manières charmantes, son adorable port de tête?...

— Oh! oui, oui, elle sera ma compagne chérie, ou alors je mourrai! s'exclama à demi-voix lord Mortimer.

La présence du domestique lui fit comprendre qu'il fallait se maîtriser.

Cet homme, d'apparence froide et gourmée, comme ceux de sa race, avait une âme enthousiaste et ardente qu'il savait cacher sous des dehors indifférents.

Le malheur, du reste, l'avait, pendant de longues années, rudement frappé. Fils cadet d'une ancienne et illustre famille anglaise, lord Mortimer, détesté on ne sait pourquoi par ses parents, dut très jeune partir à l'étranger, afin de s'y faire une position.

Il s'établit au cap de Bonne-Espérance et se fit *digger*, ou chercheur de diamants.

Mais la victoire fut longue à venir; après des luttes sans nombre, des heures de misère succédant à une richesse momentanée, le jeune lord finit par mettre la main sur un filon important.

Il jouissait à peine du fruit de son travail lorsque la nouvelle du décès foudroyant de ses père et mère, suivi de la mort tragique de son aîné, tué en duel après une nuit de débauche, lui parvint au Cap.

A l'heure où, ayant totalement abandonné ses prétentions à la vie fashionable, il se décidait à rester mineur toute sa vie, des richesses immenses, un titre de baron pair d'Angleterre lui tombaient du ciel.

Il accepta ces dons de la fortune avec une grande impassibilité; sa rude existence l'avait cuirassé contre les coups du sort, bons ou mauvais.

Ayant laissé son "claim" à un de ses meilleurs employés, lord

Mortimer regagna la vieille Albion. Ce fut avec un sentiment d'émotion bizarre qu'il revit les domaines de sa famille, dont depuis longtemps il s'était détaché; qu'il visita les tombeaux de ses parents, lesquels, refusant de comprendre l'âme chevaleresque et affectueuse de leur fils, l'avaient repoussé constamment.

Si bien qu'à l'heure de la prospérité le cœur d'Edgar était devenu sec et froid... Il le croyait du moins... D'un scepticisme absolu, il se faisait gloire. Rien désormais ne pouvait l'émouvoir.

Pendant les cinq premières années qui suivirent la mort des siens, lord Mortimer voyagea sans cesse, curieux uniquement de sites nouveaux et de nouveaux pays.

De temps à autre, il s'arrêtait quelques semaines à Paris, afin d'y entendre les nouveautés théâtrales susceptibles de l'intéresser, et surtout de la bonne musique, dont il était fanatique.

C'est au printemps de l'année 1909 que, venu dans notre capitale pour y faire son court séjour habituel, Edgar rencontra Jocelyne de Saint-Gildas et l'aima tout aussitôt follement.

Jusqu'à ce jour, on l'a vu, l'ancien mineur, trop respectueux, trop pusillanime, craintif comme on l'est lorsque, pour la première fois, le cœur s'éveille, que l'on ait vingt ans ou le double, jusqu'alors Mortimer n'avait point osé dire un mot à la charmante dactylographe, sentant qu'un refus de sa part serait pour lui le coup mortel.

Il se jugeait trop vieux pour pouvoir inspirer un sentiment affectueux à cette fleur à peine éclosée; puis, d'autres fois, il espérait follement... Il se disait que Jocelyne serait bonne et qu'elle accepterait d'unir sa radieuse aurore à la fin de son été.

Qu'advient-il de tout cela? L'avenir seul déciderait.

Le dîner était servi déjà, lorsque le fils de Julia d'Amboise pénétra dans la salle à manger du bel hôtel, naguère acheté par Honoré et qui s'élevait au commencement de la rue Fortuny. Grâce à d'heureuses spéculations financières, ainsi que de lucratives opérations sur des terrains, faites par le grand banquier Constant Loubières, spéculations et opérations dont les bénéfices étaient partagés par moitié entre le ménage

Saint-Gildas et lui, l'ex-Julia d'Amboise était aujourd'hui fort riche, et s'en réjouissait surtout à cause de son fils, car à présent, âgée de plus de cinquante ans, elle avait le bon goût de ne plus escompter des succès de jolie femme.

Son temps était passé, elle le savait. Elle n'était plus aujourd'hui que la mère d'Edouard, une mère follement aimante, ne vivant que pour cet enfant adoré.

Saint-Gildas, son époux, n'encombra guère l'existence de Julia, adonné qu'il était plus que jamais aux cartes et à l'absinthe, vices abjects et dégradants s'il en fût.

Tout d'abord, Loubières sentant l'abîme vers lequel courait son complice, avait tenté de lui prêcher raison!...

Peine perdue: Honoré s'enlaidissait à froid...

Son abjection? Il la voulait. Ses vices démoralisants? Il s'y complaisait... ne trouvant un semblant de repos moral que dans la plus crapuleuse ivresse.

Le père de Jocelyne n'était point suffisamment cynique pour commettre impunément les actes monstrueux dont on l'avait fait l'instrument.

Son existence entière fut transformée du jour où le mari de Marcelle Thibault se réveilla, les mains couvertes de sang de son double crime.

Et, comme il était trop lâche pour se tuer, comme il avait en outre d'immenses appétits de luxe et des jouissances que comporte la fortune, Honoré s'était abandonné sans frein à ses deux passions dominantes: le jeu et l'alcool.

S'il eût été donné à Jocelyne de voir son père en cette année 1900, elle n'eût certes pas reconnu, et cet homme au masque blafard, bouffi par l'absinthe, au regard hébété, à la lèvre pendante, à la démarche affairée, l'élégant gentleman entré un matin de janvier, douze ans plus tôt, dans le cabinet de M. X..., juge d'instruction, afin d'y réclamer sa fille.

Quelle transformation, quelle déchéance!

Sa femme, du moins, était restée droite et belle encore, malgré les cheveux blancs qu'elle ne craignait plus de montrer, et les fines rides égratignant l'angle de ses yeux d'acier, toujours brillants, toujours implacables, lesquels ne s'adoucissaient qu'à la vue de son cher fils Edouard.

Les vers qui infestent les enfants depuis leur naissance sont de deux sortes: ceux qui se logent dans l'estomac et ceux que l'on trouve dans les intestins. Les derniers sont les plus destructifs car ils se fixent aux parois des intestins et si on les néglige ils font un travail désastreux. Miller's Worm Powders déloge les deux sortes et tout en les expulsant du système, sert à réparer le dommage qu'ils ont causé.

Ce soir-là, Julia inquiète, avait refusé de toucher même au potage, et le maître d'hôtel dut enlever intacte son assiette de fine porcelaine.

— Qu'est-il donc arrivé? se demandait-elle à tout bout de champ; pourquoi Edouard ne rentre-t-il pas? Méchant enfant, comme il prend plaisir à me tourmenter. Est-ce qu'il ne devrait pas se préoccuper de l'heure! il le sait cependant que je me fais un sang d'encre lorsqu'il s'attarde...

En face d'elle, de l'autre côté de la large table, Saint-Gildas à moitié gris déjà dinait tranquillement.

C'était une rareté de l'avoir le soir: il préférerait généralement dîner à son cercle, pour ne pas perdre de temps, et commencer plus tôt la partie.

— Dis donc, Honoré! fit tout à coup la comtesse, cela ne te semble pas étrange qu'Edouard ne soit point encore rentré?

Saint-Gildas ne répondit que par un grognement inintelligible.

— Oui, je sais, ces choses-là ne te tourmentent guère, pour suivit la femme avec aigreur.

Pourvu que tu puisses aller t'abrutir devant un verre d'absinthe, ou bien t'asseoir à la table d'un tripot, le reste t'importe peu...

Que je m'alarme, que je craigne pour mon fils... peuh! tu t'en fiches!

— Ce que tu es raseuse, ma pauvre amie... fit Honoré gouguenard.

Comme si Edouard n'était pas assez grand pour se conduire tout seul.

Il te semble encore qu'il sort de ses langes...

Laisse-le donc un peu tranquille, ce garçon... à son âge, que diable! on s'amuse!

— On s'amuse! répéta, songeuse, la comtesse; d'autres oui, riches et jeunes comme lui demandent à la vie des joies sans cesse renouvelées et du plaisir.

Mais Edouard n'est pas ainsi, il a vingt ans, et son cœur est sombre... c'est un souterrain... où jamais le soleil ne pénètre.

Il est triste... toujours triste... amer souvent et sarcastique, et dur, oui très dur pour moi qui l'adore, hélas!

— Tu ne voudrais pas cependant qu'il fût sans cesse suspendu à ton cou, comme un bébé à la mamelle?

— Sans doute... Toutefois, il pourrait néanmoins me manifes-

ter quelque tendresse... Je le gête, je le choie sans cesse, je fais tout ce qu'il veut...

De l'argent, je lui en donne assez pour satisfaire même de coûteux caprices... Mais des caprices, par malheur, il n'en a pas.

Il ne dépense rien, et la pension que je lui sers s'accumulerait inutile s'il ne distribuait tout ou presque tout en aumônes.

— Et tu te plains! ricana stupidement Saint-Gildas.

Comment! tu as un fils qui s'est constitué le petit manteau bleu de tous les pauvres, qui continue à sa manière les traditions de Saint-Vincent-de-Paul, et tu oses gémir sur ton sort!

Il est parfait, Edouard. on le canonisera...

— Trop parfait, trop pur, trop scrupuleux, soupira la mère soudain assombrie; si scrupuleux même que je me prends à trembler parfois pour nos secrets...

Je suis folle, évidemment, de m'imaginer que cet enfant si jeune encore s'érige en juge... et nous méprise—s'il ne fait pas plus—toi et moi...

— Nous mépriser? et pourquoi donc, ma chère? Ne sommes-nous pas un ménage régulier?

Je vis en noceur, possible, mais cela n'est pas déshonorant, j'espère?

Et toi, tu es la plus honnête des femmes... ajouta le misérable père de Jocelyne dans un éclat de rire sarcastique.

— Tu as raison... je perds la tête, soupira Julia avec une sorte d'étrange frénésie, j'invente à plaisir des sujets d'inquiétude.

Edouard nous respecte et nous aime; il ne sait rien de notre sanglant passé... et s'il se montre toujours mélancolique, c'est que sa nature est ainsi faite... voilà tout.

Saint-Gildas, aux derniers mots de sa femme, avait posé son verre sur la nappe d'un geste si fébrile que le pied se brisa...

— Le passé... murmura-t-il, le front assombri par de sinistres pensées... le passé... il est loin...

N'importe... j'en souffre quand même à certains moments, lorsque je ne suis pas ivre...

— Ah! fit Julia, en se penchant vers son mari, et parlant d'une voix sourde, ah! Honoré, je riaais de toi, jadis, et de tes remords que je trouvais ridicules...

J'avais tort, grand tort, car aujourd'hui si je ne regrette

rien de ce que nous avons fait, parce que c'était nécessaire, je nourris du moins la crainte affreuse que mon fils connaisse notre crime...

Et cela, cette abominable pensée empoisonne mes jours et mes nuits, vois-tu...

— Pourquoi redoutes-tu? répondit-il du même ton angoissé.

Avons-nous jamais trop parlé devant lui?... je ne m'en souviens pas... ou alors ce fut quand il était trop petit pour comprendre, et encore!

Quelques mots à peine, une allusion incompréhensible auront-ils échappé à l'un de nous?

D'autre part... le sujet n'étant guère folâtre, nous avons cessé depuis longtemps de nous en occuper.

— Je sais... oui, et je me répète constamment toutes ces choses pour me calmer un peu.

N'empêche qu'Edouard me regarde parfois d'une manière si étrange, si profonde, que cela me glace le cœur...

On dirait qu'il veut, rien qu'en fixant sur mon visage ses yeux interrogateurs, m'arracher un aveu... me forcer à une confession...

Il exerce sur moi, par son regard, une telle influence magnétique que je suis tentée, à certains moments, de lui obéir, de tout crier...

Ensuite, je me ressaisis, j'essaie de me raisonner, je lutte contre la suggestion troublante...

Mais, c'est fini pour moi d'être tranquille... fini, à jamais fini.

Le père de Jocelyne posa ses prunelles vitreuses sur la comtesse et la contempla longuement.

Elle disait vrai... Sans doute une peine secrète lui rongait le cœur, car ses traits étaient, quoique beaux encore, fatigués, flétris, imprégnés d'une mélancolie invincible.

La bouche, si altière autrefois, gardait maintenant aux commissures un pli de souffrance...

— C'est bien fait, dit-il d'un accent de joie sauvage; tu m'as assez longtemps souffleté de ton insolent bonheur, de ta parfaite sérénité d'âme...

Ce serait trop beau, si chacun n'avait son châtiment ici-bas...

Toi, tu le trouves en toi-même. La chose est juste et raisonnable... Courbe le front sous la fatalité, ma chère, tu n'as que ce que tu mérites.

La Mélasse "BEMA" est Economique!

Que vous en serviez sur la table; que vous l'employiez pour faire des bonbons ou pour préparer des aliments, cette Véritable Mélasse de Barbade est la plus économique de même que la sucrerie la plus hygiénique. Elle ne contient pas de glucose; n'est pas falsifiée. N'oubliez pas de toujours exiger que ce soit la marque "BEMA". Votre foyer mérite la meilleure!

Votre Epicier l'a en Vente!



Une Revue de belles photos et de jolis romans

Voilà ce que contient

LE FILM

depuis qu'il donne, chaque mois, à sa clientèle, un roman complet, en plus de ses nouvelles et photos sur le monde du cinéma. :: ::

EN VENTE PARTOUT : 10 cents

COUPON D'ABONNEMENT

LE FILM

Ci-inclus le montant d'un abonnement au magazine LE FILM :
50 cts pour 6 mois
\$1.00 pour 1 an

Nom _____

Adresse _____

Ville _____

Province ou Etat _____

POIRIER, BESSETTE & CIE
LIMITÉE
975, RUE DE BULLION
MONTREAL, CAN.

Et puis, à la fin, si cela t'ennuie trop de souffrir, fais comme moi, cherche l'oubli dans l'ivresse... l'ivresse a du bon; elle est aisée, à la portée de tous.

— Oh! non! non! pas cela! se récria avec dégoût la misérable femme; pas cela, c'est trop abject.

Le maître d'hôtel entrant à cette minute interrompit l'entretien.

— Faut-il enlever le couvert de M. Edouard, demanda-t-il.

— Non! il va rentrer sans doute...

Attendez! vous servirez l'entremets tout à l'heure.

— C'est que moi je n'ai pas le temps d'attendre, observa Saint-Gildas.

J'ai rendez-vous à neuf heures... pressez, au contraire, Joseph...

Julia fit un geste d'acquiescement, et le maître d'hôtel sortit pour revenir peu après portant un plat de riz impératrice, le triomphe du chef.

Au même instant, par la porte restée entr'ouverte, pénétra Edouard.

— Ah! te voici enfin! s'exclama la comtesse, dans un soupir de soulagement indicible.

— Pourquoi arrives-tu si tard, méchant enfant?

— Je vous prie de m'excuser, mère, mais j'ai rencontré un ami qui m'a retenu... répondit l'infirme d'un ton froid.

Il se mettait à table après avoir salué d'un vague signe de tête son beau-père, mais Julia, vivement:

— Ne peux-tu venir au moins m'embrasser? s'écria-t-elle d'un accent où la douleur se mêlait au reproche.

Le jeune homme obéit.

Il déposa sur la joue pâle de sa mère un baiser distrait, qu'elle lui rendit chaleureusement.

Mais il subissait ces effusions avec une telle gêne pénible que, malgré son aveuglement maternel, la comtesse s'en aperçut.

Elle dénoua alors son étreinte et, affectant l'indifférence, reprit son repas interrompu.

Edouard s'assit à sa place, et, chose extraordinaire, il se mit à manger avec appétit, ce qui ne lui était point arrivé depuis bien longtemps.

Il ne venait jamais à table qu'avec un estomac déjà lassé, que les mets les plus fins écoeureraient.

Mme de Saint-Gildas, du coin de l'œil, observait son fils, et lui

trouvait l'air moins sombre que de coutume.

Parfois même un vague sourire entr'ouvrait ses lèvres, il semblait absorbé délicieusement par une pensée charmante.

Ayant expédié le dessert, Honoré prit la porte; la mère et le fils restèrent seuls.

Le domestique venait de placer le café sur la table et se retirait définitivement, madame n'aimant pas qu'on la dérangeât à ce moment.

Elle servait le café elle-même; on le prenait généralement dans la salle à manger, suivant son ancienne habitude de fille aimant à siroter en grillant une cigarette, les coudes sur la table, dans une posture débraillée.

Les grands salons de la magnifique demeure ne servaient guère, du reste.

Julia, n'ayant pu réussir à se composer des relations "propres", ainsi qu'elle s'en plaignait souvent, préférait vivre pour ainsi dire seule, car, à part Constant Loubières, toujours gai et boute-en-train, rendu plus que jamais florissant par le succès, et de vagues amis du tripot d'Honoré, elle ne recevait personne.

— Tiens, fit-elle en approchant de son fils une tasse de moka au délicieux arôme, voilà du café très fort, comme tu l'aimes, la boîte de cigarettes russes, si tu n'as pas mal à l'estomac, ce soir.

— Ma mère, je suis très bien, je puis fumer.

— En effet, je ne t'ai jamais vu aussi en train que ce soir.

Il doit t'être arrivé quelque chose d'heureux.

— Certes, cela m'a fait grand plaisir de retrouver mon ami, un camarade de collège. Nous nous aimions beaucoup, étant enfants.

Et je vois, poursuivit la mère, non sans amertume, que tu lui as gardé ton affection aussi vive qu'autrefois.

Je t'observais tout à l'heure en sourdine; tu paraissais transporté.

— Le mot est peut-être excessif, mère.

Dites que je suis content et vous serez davantage dans le vrai.

Elle fit un geste d'humeur et maugréa, fâchée:

— Es-tu bête, mon pauvre enfant, avec tes airs cérémonieux!

"Vous", "mère"! Comme si j'étais la reine de France!

C'était bon autrefois de dire "vous" à sa maman, mais au-

jourd'hui on la tutoie... c'est plus intime... plus tendre...

Du reste, tu ne me parlais pas ainsi dans ton enfance.

— Oh! alors! soupira l'infirme, tandis qu'une rougeur fugitive lui montait au visage, rougeur de honte... d'indignation, peut-être aussi de regret.

— Alors quoi! veux-tu me donner à entendre que tu m'aimais mieux qu'à présent, dans ce temps-là?

— Non, répondit-il gêné, non ce n'est pas cela, mère...

Je voulais dire plutôt... ma fois, je ne sais plus ce que je voulais dire...

Il ajouta au bout d'un instant, dans un petit rire aigrelet:

— Ne vous fâchez point si je suis ainsi cérémonieux avec vous... J'ai pris ce genre en Angleterre où le tutoiement n'existe pas, vous le savez.

C'est un caprice de snob, l'envie d'être fashionable, et vous devriez n'y pas attacher d'importance...

Julia ne répliqua rien.

Ajouta-t-elle foi aux paroles de l'infirme? Il se peut, après tout...

En tout cas, elle fit comme si elle y croyait, et l'incident fut clos.

La comtesse sentait d'instinct, que sur ce terrain brûlant, la conversation était dangereuse; aussi jugea-t-elle préférable de se taire.

En silence, la mère et le fils vidèrent leurs tasses; en silence aussi, Mme de Saint-Gildas les remplit à nouveau.

— A propos, demanda-t-elle soudain, comment s'appelle-t-il, ce fameux camarade dont la rencontre t'a si fort attardé?...

Edouard hésita l'espace d'une seconde.

C'en fut assez pour convaincre Julia qu'il la trompait.

— C'est... fit-il néanmoins, oh! vous ne l'avez pas connu, ma mère...

Il ne venait jamais au parloir le jeudi... Il n'avait plus de parents...

— Je te demande son nom... est-il donc si difficile à prononcer?...

— Nullement: Louis Gros, fils d'un agent de change... très riche...

— Ah! fit la comtesse, un peu démontée par la riposte d'Edouard.

— Et que fait-il aujourd'hui, ce jeune homme?

— Rien, puisqu'il est riche. Il voyage pour son plaisir...

— Ah! tant mieux pour lui!

De nouveau le silence tomba, troublé uniquement par le cliquetis des cuillères d'argent contre les tasses, ou bien, de temps à autre, par une toux sèche qui déchirait la gorge du jeune homme et marbrait ses pommettes de fugaces plaques rouges...

— Je n'aime pas t'entendre tousser de cette manière, reprit Julia, voyant que cela continuait.

Il y a déjà quelque temps que tu es ainsi, je finirai par être inquiète.

— Il n'y a pas de quoi, allez! ce n'est rien; peut-être un léger rhume...

La chose est plus gênante que dangereuse. Cela ne m'ennuie uniquement que parce que je ne dors guère la nuit...

Je suis oppressé parfois et j'ai de grosses transpirations très fatigantes, mais basta! ça partira comme c'est venu!...

— Tu le crois... tu as tort, mon enfant; il ne faut pas jouer avec sa santé, d'autant plus que la tienne n'est déjà point si florissante...

Tu es, tu as toujours été de constitution faible, c'est un terrain tout préparé pour la maladie, et il ne faut pas que cela continue...

Dès demain, j'enverrai quérir le docteur; je veux qu'il t'ausculte sérieusement.

— Le docteur! se récria Edouard, feignant une terreur comique; non, non! je vous en prie, pas de médecin!

Il me rendrait pour de bon malade, tandis qu'autrement je guérirai vite...

Si toutefois cela est bien nécessaire, ajouta-t-il la voix changée.

L'ambiguïté de cette dernière phrase laissa Julia très perplexe, mais cependant elle n'eut garde de solliciter des éclaircissements.

A part elle, néanmoins, la femme d'Honoré résolut de faire venir le docteur Castellan par surprise, de le mettre en présence d'Edouard au moment opportun, et ainsi l'infirme ne pourrait plus se refuser à un examen que Julia jugeait indispensable.

Il se faisait tard; le jeune homme déclara qu'il était fatigué et manifesta le désir de gagner sa chambre.

La comtesse lui fit cortège jusqu'à la porte.

— Allons, bonsoir, mère! dit alors Edouard.

— Bonsoir, fils ingrat! Tâche de dormir cette nuit, répondit la mère en attirant passionnément contre son sein la tête souffreteuse de son enfant.

Il se dégagea vite, presque irrité de cette étreinte, et tournait le dos pour entrer chez lui, lorsque Julia, désespérée de cette froideur vraiment trop marquante, lui cria violemment:

— Eh bien! c'est ainsi que tu protestes lorsque je t'appelle fils ingrat?

— Qu'ai-je à répondre?

Je ne puis vous empêcher de penser ainsi.

— Tu oseras affirmer peut-être que tu me rends la tendresse éperdue que je suis assez faible pour te porter?

Edouard baissa tristement la tête.

— Non, je n'affirme pas cela, déclara-t-il d'une voix sourde.

— A la bonne heure! Au moins, je préfère ta franchise à d'hypocrites protestations.

Avoue-le, va, que tu me détestes.

J'aurai ainsi trouvé la récompense de vingt ans d'amour exclusif, de vingt ans de sacrifices.

— Oh! ma mère! bégaya le pauvre infirme, cinglé par ces paroles comme par un coup de fouet, oh! je ne vous en demandais pas tant!

Et, d'un mouvement brusque qu'elle ne put prévenir, d'un mouvement d'effroi, de répulsion, de recul, il dégagea sa main, que serrait la comtesse puis, tournant le dos, il s'enferma dans sa chambre, où pendant longtemps Julia, inquiète, effarée, mordue au cœur par un soupçon affreux, Julia, qui venait écouter à sa porte en tremblant, l'entendit marcher et tousser souvent, de sa petite toux sèche et déchirante. Vers minuit, enfin, le silence se fit.

Edouard s'était couché non pour dormir peut-être, mais afin de pouvoir étendre ses membres las...

Un peu rassurée alors, la mère criminelle, à son tour, gagna sa chambre et se mit au lit.

Mais le soupçon maintenant se changeait en certitude, et une telle fureur la glaça lorsqu'elle dut faire cette constatation que, de toute la nuit, cette misérable femme ne put fermer l'œil.

Pour elle, le châtement commençait, et, quoique tardif, il n'en serait pas moins cruel.

Qu'allait être l'existence de Julia, maintenant? Combien affreux serait son supplice de pen-

ser qu'elle était haïe et méprisée par son fils, par cet enfant vers lequel était allé tout l'amour qu'elle fût capable de donner...

Cet enfant si cher qu'aujourd'hui encore elle eût commis un nouveau crime s'il l'eût fallu pour retrouver son affection...

— Quoi! les jours heureux de jadis étaient donc à jamais enfuis?... Qu'elle était loin, cette époque bénie pendant laquelle l'infirme, doucement, mettait ses petits bras maigres autour du cou de sa maman chérie et l'embrassait de toute son âme!...

Etait-ce donc fini... fini? vraiment fini?...

N'existait-il aucun moyen de ranimer sa tendresse morte... de galvaniser ce cœur éteint?...

— Hélas! non, se disait avec un découragement absolu la comtesse, non, le cœur de mon fils est bien fermé pour moi...

Je le sens, j'en suis sûre, il me déteste autant qu'autrefois je détestais la fille d'Honoré, et sa haine, à présent, se double de mépris...

Quel espoir pourrais-je garder après les paroles qu'il m'a fait entendre?

Il y a longtemps déjà que je le vois changer, mon ingrat Edouard... et c'est vainement que j'aurai fait le mal pour l'enrichir...

L'argent que je lui donne brûle tellement ses mains qu'il ne peut le garder... il le répand sur les malheureux... si malheureux lui-même.

Car il sait; ah! maintenant j'en ai la désolante certitude, il sait, et depuis des années, je le vois, oui, je ne le vois que trop.

Ce Loubières grossier et gouaillieur, qui n'a pas pu taire sa langue.

Parbleu! je m'explique les choses. Quand il est ivre, l'imbécile, il faut qu'il jacasse... qu'il raconte ses exploits, et avec force détails encore...

Malheureusement, cela lui est arrivé bien des fois. Il nous faisait rire, Honoré et moi, avec sa faconde de commis-voyageur, si bien que nous ne prenions pas garde qu'une oreille étrangère pouvait nous entendre.

Les domestiques couchés, nous nous croyions en sécurité parfaite... nous étions trop bêtes, en vérité, car mon fils, mis en éveil par des allusions plus ou moins transparentes, nous a écoutés certainement! et aujourd'hui, il en sait aussi long

que moi-même. Notre secret est entre ses mains.

Je le connais; avec sa nature franche et droite, dont je me suis si souvent réjouie, il serait allé dire la vérité à qui de droit depuis bien longtemps déjà si je n'étais sa mère, et si, en accusant les autres, il ne me perdait par la même occasion.

J'y vois clair aujourd'hui. Je m'explique bien des choses auxquelles, à l'époque, je ne fis pas assez d'attention.

Le dégoût soudain d'Edouard pour la maison, son désir brusque d'entrer au collège comme interne, puis l'amour du voyage qui le prit ensuite, sous prétexte d'apprendre mieux les langues étrangères.

C'est qu'il voulait s'éloigner de moi, de nous, près desquels il se sentait mal à l'aise.

Aujourd'hui, plus que jamais, il vit seul, à sa guise, ne passant à Paris que fort peu de temps.

Il cherche tous les moyens possibles pour se rendre indépendant. Ne l'ai-je point entendu souvent se plaindre de sa faiblesse, de son infirmité, qui le rendent incapable de travail?

Il voudrait avoir un métier; il exalte les humbles, les ouvriers; il regrette de ne pouvoir prendre place parmi eux.

Et, à ces périodes d'exaltation, c'est une période de découragement absolu qui succède. Edouard se réjouit de sa santé précaire, trouve que la mort est lente à venir pour lui, bien qu'il soit marqué du sceau fatal, qu'il ne doive pas vivre longtemps.

Ce soir encore ne m'a-t-il pas empêchée de mander le médecin?

Il sait que sa toux m'inquiète; ne nourrit-il point l'effroyable espoir de devenir phtisique?

Julia, à ces mots terribles, se dressa pâle et frissonnante sur sa couche d'insomnie...

Ses yeux hagards parcouraient la chambre somptueuse où tremblotait la lueur falote d'une veilleuse voilée de rose pâle.

Elle l'avait aujourd'hui cette opulence tant souhaitée naguère, elle vivait au sein du luxe le plus raffiné: bijoux, toilettes, équipages, rien ne manquait à son ambition démesurée, et voilà que, pourtant, la misérable, rongée au cœur par un mal sans espoir, se jugeait la plus infortunée des femmes...

(A suivre)



Le charme de la Brunette

Même les cheveux du brun le plus mat ont des reflets superbes s'ils sont lavés au Shampoo "Ordinary" Evan Williams. Six shampoos distincts pour chaque teinte de cheveux. Chez votre pharmacien.

Importé d'Angleterre
EN VENTE PARTOUT
Soleils concessionnaires canadiens,
PALMER LIMITED, MONTREAL

Evan Williams
HENNA
SHAMPOO



Demandez ce livret GRATIS!

Cent-quatre-vingt-six nouveaux moyens d'améliorer votre cuisine avec le St. Charles seront vôtres sur simple demande. Demandez le nouveau livre de recettes, "Le Bon Pourvoyeur". Utilisez ce coupon.

LAIT ST. CHARLES

Borden
EVAPORE NON SUCRE ST. C. 16F

The Borden Co. Limited
115 George St., Toronto, Ont.
Veuillez m'expédier, gratis, un exemplaire du "Bon Pourvoyeur".
Nom.....
Adresse.....

Hémorroïdes SOULAGÉES

Si vous souffrez d'hémorroïdes saignantes, cuisantes, internes ou saillantes, nous vous offrons un soulagement assuré. Vous pouvez appliquer vous-même, chez vous, notre nouveau traitement par absorption. Envoyez-nous votre adresse et nous vous ferons parvenir des témoignages recueillis dans votre propre localité ainsi qu'un

TRAITEMENT GRATUIT

qui vous procurera un soulagement instantané. N'envoyez pas d'argent. Faites connaître à d'autres ce nouveau et merveilleux traitement.

VANDERHOOF & CO. LTD., R29P
Boîte 14 Windsor, Ont.
En vente chez les meilleurs pharmaciens.

Les CHOCOLATS VERMIFUGES du Dr PIERRE

chassent les vers chez les enfants.

50cts la boîte chez votre pharmacien ou expédiés poste payée par Laboratoire du Dr Pierre 928 O. Notre-Dame Montréal

GRATIS

FORTIFIEZ VOTRE SANTE ET EMBEILLISSEZ VOTRE POITRINE

Toutes les femmes doivent être belles et vigoureuses, et toutes peuvent l'être grâce au Réformateur Myrriam Dubreuil.



Vous pouvez avoir une santé solide, une belle poitrine, être grasse, rétablir vos nerfs, enrichir votre sang avec le Réformateur Myrriam Dubreuil, approuvé par des sommités médicales. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du Réformateur. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses. Le

REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

est un tonique reconstituant et possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine en même temps que sous son action se combient les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Réformateur est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

Engraissera rapidement les personnes maigres

GRATIS. Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons GRATIS notre brochure illustrée de 32 pages, avec échantillon Myrriam Dubreuil. Notre Réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge. Correspondance strictement confidentielle.

Les jours de bureau sont:

Jeu. et Samedi, de 2 hrs à 5 hrs p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL

Boîte Postale 2353 — Dépt. 2

5920, rue Durocher, près Bernard
MONTREAL, CANADA

NE SOUFFREZ PLUS!



Le

Traitement Médical F. GUY

C'est le meilleur remède connu contre toutes les maladies féminines; des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu les déplacements, inflammations, périodes douloureuses, douleurs dans la tête, les reins ou les aines, etc.

Envoyez 5 cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de trente-deux pages avec échantillon du Traitement Médical F. Guy.

Consultation:

Jeu. et Samedi, de 2 hrs à 5 hrs p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL

Boîte Postale 2353 — Dépt. 2

5920, rue Durocher, près Bernard
MONTREAL, CANADA

Le Philtre du Professeur Gladstone

(Suite de la page 8)

lieu du bruissement des feuilles, doux rappel des paroles d'amour prononcées autrefois au milieu des bruits variés de la ville.

La première fois que Robert Samson s'était rendu au domicile privé des demoiselles Huneault, il avait bien quelque appréhension. Par combien d'allusions imperceptibles Marcelle lui avait présenté le caractère de sa soeur aînée. Non qu'il eût peur — il avait vingt-deux ans et que ne peut surmonter un tout jeune homme... sur le chapitre de l'amour — mais il voulait déjà demander la main de Marcelle à cette première entrevue. Or, il faudrait expliquer les rencontres précédentes; en donner les raisons à l'irascible vieille fille et vraiment, il ne se sentait pas des dispositions de combattant, encore moins de discussions matrimoniales, ce dimanche après-midi de mars.

Nous subissons la vie et ne la maîtrisons pas. Elle apporte parfois tellement d'imprévue. Retournant chez lui, après la soirée, Robert se demandait pour la centième fois comment il était fiancé à Marcelle sans avoir à prononcer les fastidieuses paroles conventionnelles. Madeleine Huneault avait dit, après la présentation:

— Monsieur Samson, en vous voyant, je commence à comprendre tous les bonnes choses que m'a dites Marcelle, sur vous. Je suis contente de son choix. Soeur aînée seulement, je n'ai pas le pouvoir d'entraver vos amours. Au contraire, j'en suis heureuse pour Marcelle qui ne vivait pas une vie très heureuse. Je ne veux pas aborder aujourd'hui les questions d'argent. Je les réserve pour le temps où j'aurai le plaisir de vous mieux connaître.

Elle s'était retirée et Robert, en la voyant s'éloigner avait eu l'illusion d'entendre une traîne de soie bruiser derrière sa jupe. Monseigneur, à une distribution de prix, n'aurait pas mieux parlé.

Et ils s'aimèrent. La date du mariage avait été fixée en septembre seulement, pour donner le temps à Mlle Huneault l'aînée de diriger seule la Maison de couture.

En été, les grands ateliers de couture qui ont une clientèle chic ne reçoivent pas ou presque pas de commandes. C'est la saison tranquille. La maison de Mlles Huneault ne dérogeait pas à la règle. Leurs clientes avaient commandé au printemps leur garde-robe esti-

vale et, comme toutes mondaines qui se respectent, sacrifiaient à la mode de la villégiature ou du voyage d'été. Elles ne reviendraient à l'atelier qu'en automne, commander les complets de demi-saison. Et la chanson des machines à coudre reprendrait jusqu'à l'été suivant parce qu'en hiver, il y a les robes de bal, les déshabillés, les costumes de ski, etc... qui occupent les couturières jusqu'à la préparation de la garde-robe d'été. Eternel recommencement qui, pour la première fois, ne donne pas le cafard aux individus puisque la mode apporte, chaque année, des subtilités nouvelles à la forme de ses mêmes robes et manteaux.

Et donc, pour les mois de juin, juillet et août, Mlles Huneault congédièrent, comme d'habitude, la moitié de leurs employés. L'une d'elles, à leur emploi depuis sept mois seulement, résolut de se venger. Il y avait des germes de communisme en elle, son père était l'un des chefs du parti à Montréal. Se venger... mais comment? Mettre le feu à l'atelier, les assurances couvriraient les pertes. Elle réfléchit un mois.

Au début du mois de juillet, Robert Samson reçut trois lettres anonymes. La première était ainsi conçue:

Monsieur,

Ne vous étonnez pas que je sois au courant de vos intentions vis à vis Mlle Marcelle Huneault.

Il y a peut-être quelques circonstances de la vie de Mlle Huneault que vous ne connaissez pas. Par exemple, savez-vous qu'elle embrasse les maris de ses meilleures clientes dans son bureau particulier?

Peut-être avez-vous, sur le mariage, des idées d'exclusivité que ne partage pas Mlle Huneault. Si oui, vous ne chercherez pas le pourquoi de cette lettre d'une...

AMIE INCONNUE

La dernière lettre contenait, en plus des mêmes idées que celle-ci, le post-scriptum suivant:

Vous n'avez pas ajouté foi aux conseils désintéressés qui vous ont été donnés. Pour que le doute ne vous travaille plus, soyez à la Maison de Couture Huneault, samedi prochain, à cinq heures de l'après-midi.

Toute la semaine, dans les tramways, sur la table du restaurant, dans ses livres de compte de la ban-

que, Raymond voyait danser ce post-scriptum. Quelle avait été l'idée de cette amie inconnue? Ce ne devait pas être une des employées de la maison Huneault, car les lettres étaient écrites dans un français correct et même agréable. Aucune faute de grammaire ou d'inattention. Non, il n'irait pas parce qu'il ne doutait pas de sa chère Marcelle. Ce devait être un tour de quelque camarade, jaloux de sa quiétude depuis le début de ses fiançailles. Il alla voir Marcelle et devant le naturel et l'amour évident de la jeune fille, il oublia les mystérieuses lettres.

Le samedi matin, cependant, malgré les nombreux clients qui se pressaient autour de son guichet de payeur, il revit l'agaçant post-scriptum. Il le revit à table. Chez Pierre, il le revit dans la baignoire, à sa maison de pension l'après-midi, il le revit dans le livre auquel il essaya sincèrement de s'intéresser après sa toilette. Malgré qu'il fût incapable de soutenir une partie de tennis, il prit sa raquette et sortit. Malheureusement, pour se rendre au club, il devait passer devant la Maison de Couture Huneault. Il était cinq heures.

"J'entre saluer Marcelle. Peut-être viendra-t-elle jouer un "set". En chemin, je lui montrerai les lettres qui l'accusent. Elle en rira."

Il entra. Le salon d'attente était désert. Il respira une odeur de poussière trempée. La femme de ménage avait saupoudré les tapis d'eau ammoniacée. De la porte des ateliers, au fond, le silence semblait sortir en ondes traîtresses. Il avança dans le bureau de Mlle Huneault l'aînée sur la pointe des pieds, comme s'il prévoyait qu'il aurait à laisser passer inaperçue sa présence. Sur la table du dactylographe, il vit la raquette et la bourse de Marcelle, mais il n'eut pas le temps de penser: "Elle est là". Au fond de la salle d'emballage, un homme se penchait sur Marcelle et l'embrassait...

Il recula, toujours sur la pointe des pieds, la main droite dans la poche-arrière de son pantalon. Quand il revit la raquette de Marcelle, sa main, instinctivement sortit de sa poche pour y toucher. Il avait, crispée entre le pouce et l'index, les trois lettres... Il les déposa sur la raquette et s'enfuit.

Quand Marcelle Huneault eut réussi à se débarrasser de l'insolent qui l'accablait de ses prévenances et même de ses baisers... sa soeur Madeleine entra dans son bureau.

(Suite à la page 27)

Feuilleton Littéraire du "Samedi"

Sur les Sommets

Par R. Dessaignes

No 3 (Suite)

RESUME DES CHAPITRES
PRECEDENTS

Déçue par l'attachement de Max Horval, qu'elle aime, pour Jane Le Heurteur, Nancy Delasauve tente de se noyer. Elle est sauvée à temps par Max. Mais sa santé en est gravement affectée.

CHAPITRE IV

A TATONS, VERS L'AVENIR...

— Je regrette de ne pouvoir rien vous apporter qui vous fasse plaisir. Vous n'avez pas non plus de commission à me charger pour personne?

Le visage de Nancy s'anima, et Max songea qu'il avait touché juste. Elle dit:

— Si... vous avez l'occasion d'aller chez M. et Mme Le Heurteur...

Max l'interrompit vivement:

— Mon Dieu! je ne les vois pas souvent... et même je suppose qu'ils doivent m'en tenir rancune. Mais si vous avez quelque chose à leur faire dire, je suis tout prêt à affronter leurs reproches.

— Ce n'est pas à eux personnellement, reprit Nancy toujours un peu agitée. C'est à Jane... Dites-lui... qu'elle ne m'écrit pas assez souvent... et qu'elle oublie trop dans ses lettres de me tenir au courant de ce qui l'intéresse.

— La commission sera faite, dit Max cachant son trouble.

— Et puis... Dites, Max, vous ne voyez jamais André Beauvallon? Je n'ai jamais de nouvelles de lui. Pas la moindre petite carte. C'est pourtant un bon garçon, vous savez...

— Je sais. Un très bon garçon, qui a le tort d'être un peu trop timide, voilà tout.

— C'est vrai. Mais c'est un cœur d'or. Dites-lui... que je pense souvent à lui... que j'aimerais

aussi savoir qu'il est... heureux... ou a l'espoir de l'être...

Elle soupira, puis, pour chasser l'émotion qui la gagnait, et peut-être pour enlever de la gravité aux propos qu'elle venait de tenir intentionnellement, elle feignit de s'intéresser aux évolutions d'un grand oiseau qu'on voyait voler dans le ciel. Mais Max n'était pas dupe et savait pourquoi Nancy l'avait chargé de ces commissions: elle aurait voulu apprendre que Jane et André étaient fiancés. Si raisonnable qu'elle voulût être, la pauvre petite ne pouvait se défendre de souffrir à la pensée que Jane pouvait persister dans un projet d'union avec Max, et que, peut-être, celui-ci lui cachait un secret pour éviter de la torturer.

* * *

Quand Max, ayant laissé son avion au Bourget, rentra chez lui, il avait le cœur très gros, l'esprit très préoccupé. Malgré lui, il était poursuivi par l'image d'une jeune fille pâle, dont le regard suivait son départ.

Et maintenant qu'il était loin de la malade, il ne pouvait oublier. Une tristesse sans nom pesait sur son cœur, étreignait son âme. Que la vie peut donc être cruelle, et comme il est difficile de la vivre, non seulement en répandant de la joie autour de soi, mais encore sans causer la moindre souffrance!

En la circonstance, que faire? Comment donner à Nancy le pauvre bonheur illusoire auquel elle s'accroche en tremblant, tout en ne faisant pas souffrir Jane? Car Max le sent: Même si Jane ne l'aime pas bien profondément, et en tout cas, si elle l'aime moins profondément que Nancy, elle souffrira de voir Max la délaisser pour tourner sa tendresse vers celle-ci. Elle souffrira comme une enfant jalouse qui découvre qu'elle aime tout juste au moment où celui qu'elle aime lui échappe.

Et Max était soucieux pour d'autres causes encore, des causes obscures, obstinément cachées par un voile qu'il ne parvenait pas à soulever: il ne voyait plus clair en lui-même, il ne savait plus ce qui lui importait le plus: son amour pour Jane ou sa tendresse fraternelle mais absolue pour Nancy.

En rentrant chez lui il trouva une lettre fraîchement arrivée. L'écriture en était de Mme Le Heurteur et la teneur était une invitation que cette dame et son mari envoyaient à l'aviateur. Il s'agissait d'une garden-party donnée dans leur villa de Neuilly, à Saint-James.

Max, qui était tout troublé, le fut plus encore et son premier mouvement fut de refuser et d'écarter à Mme Le Heurteur un mot d'excuse en prétextant ses occupations d'aviateur. Mais, placé devant les faits, il fut obligé de réfléchir et en fin de compte jugea peu digne de lui de fuir devant les difficultés. En somme, que craignait-il en se rendant à cette garden-party? De se trouver en face de Jane, et par là d'être placé dans une cruelle alternative: choisir entre son penchant pour Mlle Le Heurteur et ce devoir tendrement accepté envers Nancy Delasauve. N'y avait-il pas lâcheté à jouer au plus fin avec soi-même, et n'était-il pas infiniment plus digne d'envisager les conséquences de ses actes nettement, au grand jour?

— Ah! c'est entendu, se dit Max, j'irai là-bas et je verrai Jane.

La garden-party des Le Heurteur avait lieu dans le vaste jardin d'hiver attenant à la maison, et par les vitres ouvrant sur de vastes étendues de pelouses plantées d'arbres, on avait l'impression d'être aux portes d'une nature mystérieuse et romantique.

Max Horval y arriva assez tard alors que les divertissements battaient leur plein. L'assistance était élégante et nom-

breuse et Max, que sa profession rendait peu mondain, n'y reconnut presque personne. Il n'y avait guère là, pour lui, que des indifférents, à part les maîtres de la maison; encore ceux-ci n'avaient d'autre mérite à ses yeux que d'être les parents de Jane. Il alla les saluer avec sa courtoisie habituelle.

Pourtant s'il n'aperçut pas Jane tout d'abord, il eut le plaisir de se trouver en face d'un de ses camarades d'aviation, Duval, qui était, lui aussi, parmi les invités.

— Dieu merci, te voilà, fit celui-ci. Figure-toi, mon cher, que je voudrais bien savoir qui est cette jeune fille... tiens, celle-ci, là-bas, cette blonde à la robe vert amande... Elle est... elle est exquise.

— Oui, exquise, dit Max avec une légère moue qu'il dissimula aussitôt, car il jugeait peu utile de faire intervenir son goût dans celui d'autrui, surtout en cette matière. Mais je regrette beaucoup de ne pouvoir te rendre le service que tu me demandes. Je ne la connais pas du tout. Par contre, je suis heureux de te trouver ici, précisément parce que j'y connais fort peu de monde, et nous allons pouvoir bavarder. Qu'y a-t-il de nouveau?

Le camarade en question ne répondit qu'évasivement.

— Excuse-moi, mon cher... Mais il me semble qu'on va danser... Tu entends la musique... Je vais inviter...

Max coupa:

— La jolie blonde exquise à robe vert amande? Fais donc, mon vieux, et bonne chance...

Il ne voyait toujours pas Jane, mais il ne voyait non plus André. Pourtant, au son des instruments d'un petit orchestre de jazz d'amateurs, Max vit paraître un couple qu'il reconnut aussitôt: Jane et André. D'où surgissaient-ils? Peu importait d'ailleurs. Max pensa: "Ils conversaient probablement un peu à l'écart." Mais cette réflexion

l'incita à suivre plus attentivement leurs évolutions, parmi les autres danseurs.

André était, comme à l'habitude, le bon gros garçon placide et calme avec des gestes simples et sans hâte. Il dansait sans aucune affectation comme s'il avait accompli une fonction de bureau. Mais sur son visage une lueur était visible que Max ne lui connaissait pas. Il semblait heureux, comme si rien n'avait jamais dû mettre en doute ce bonheur. D'où lui venait celui-ci? Il n'était pas difficile de le deviner en voyant l'expression de Jane. Celle-ci plus jolie que jamais, vêtue avec un raffinement de coquetterie du meilleur goût, dansait à ravir; mais ce jour-là elle était particulièrement en beauté et paraissait en veine d'esprit, de charme pétulant, de jeunesse espiègle et vraiment attirante.

Max demeura sur place, sans bouger. Il ne s'étonnait pas de voir la jeune fille faire tant de frais en l'honneur de son cousin, déployer tant de grâces, il n'en souffrait pas non plus, mais il était satisfait que les circonstances lui permissent d'en être témoin. Malgré lui, Max la compara, jolie et pleine de vie, remuante et enjouée, à la pâle malade aux traits célestes, étendue là-bas, devant le soleil et la neige, pensant à lui, n'ayant que lui dans le cœur.

— Tout est bien ainsi, songea-t-il avec sérénité, mais non sans qu'une partie de lui-même éprouvât une vague tristesse, et cela peut me permettre de me consacrer sans remords aux derniers mois de vie de la malheureuse Nancy...

Il n'en continua pas moins à regarder danser Jane et son cousin. La jeune fille était toute à sa joie de séduire, d'être admirée et quand la musique s'arrêta et que les couples se dispersèrent pour un instant elle entraîna André à quelques pas de là, dans un coin du jardin d'hiver, ce qui permit à Max de continuer à être témoin de leur mutuel abandon.

Quelques instants après, comme la musique reprenait et que les deux cousins se disposaient à danser de nouveau, Max se trouva naturellement sur leur chemin, comme par hasard. Ja-

ne eut une exclamation qui trahit son trouble, mais elle se reprit aussitôt. Quant à André, qui n'avait aucune raison de se troubler, il eut un cri de plaisir:

— Ah! Max Horval... C'est une bonne surprise de vous voir... Il y a si longtemps que je n'ai pu vous rencontrer.

— Monsieur Max, dit vivement Jane, vous m'excusez, mais mon cousin vient de m'inviter pour ce fox-trot... Vous m'invitez pour le prochain, à votre tour, n'est-ce pas?

Max acquiesça. Pourtant, il commençait à regretter d'être venu, car le trouble de Jane, son brusque changement d'attitude l'inquiétaient. Mais il n'était pas au bout de son étonnement, car dès qu'il eut commencé à danser avec la jeune fille, celle-ci sembla avoir oublié complètement son abandon séducteur en face d'André, et elle attaqua sur-le-champ:

— Monsieur Max, fit-elle, je suis heureuse de vous voir ici aujourd'hui.

— Mais, fit Max, Mme votre mère m'a envoyé une invitation et...

Jane coupa:

— Je vois que pour vous rencontrer, il faut que maman donne une garden-party. Il est encore heureux que vous n'avez pas décliné l'invitation.

— Que vous voilà sévère à mon égard, mademoiselle Jane, dit Max. Vous savez que j'ai un emploi très fatigant à l'Aéronautique, que je sors peu et...

— C'est vrai, reprit Jane, et je sais aussi ce que m'a dit votre ami et camarade Duval, tout à l'heure, c'est-à-dire que vous êtes parti, en Haute-Savoie à Passy... Je dois vous dire que, pour cette raison, je supposais que vous ne seriez pas rentré pour venir ici...

— Ah! dit tranquillement Max, sans laisser voir son émotion, vous savez? C'était d'autant plus facile à apprendre que je ne me suis pas caché. Votre pauvre amie Nancy est très malade, mademoiselle Jane...

— Mon Dieu! fit Jane en s'arrêtant de danser.

La voix changée, elle ajouta:

— Voulez-vous venir avec moi vous asseoir? Vous me direz...

Ils s'assirent, en effet, mais André inquiet, le pauvre garçon, les avait suivis des yeux et vint aussitôt les rejoindre. Max ne parut pas gêné de sa présence, mais Jane ne put réprimer un léger mouvement d'agace-

ment. Toutefois, elle n'osa rien tenter pour éloigner son cousin.

Max regardait Jane qui ne lui avait jamais paru si jolie et qui n'avait jamais été si parfaitement à son avantage, mais il détourna les yeux, de peur que les traits de ce charmant visage, son expression troublante ne prissent l'avantage sur la fermeté de ses résolutions. Il dit, d'une voix un peu voilée:

— Oui, mademoiselle Jane, votre amie est condamnée par le médecin. Il n'envisage que la possibilité d'un miracle pour la sauver.

— C'est affreux, dirent ensemble Jane et André.

— Oui, c'est terrible, reprit Max, et ce l'est d'autant plus qu'elle désire vivre.

Jane eut un mouvement nerveux et serra convulsivement son petit mouchoir. Que Nancy désirât vivre, elle savait que c'était pour l'amour de Max, avec l'espoir de devenir sa femme... Et brusquement, elle ne songea plus qu'à cela, avec jalousie.

— Mlle Delasauve m'a chargé de deux commissions pour vous deux, dit Max en les unissant du regard. Pour vous, mademoiselle Jane, elle m'a demandé de vous prier de ne point la délaisser comme vous le faites. Vous ne lui écrivez pas assez, dit-elle, et quand vous le faites, vous oubliez trop qu'elle vous aime beaucoup et qu'elle s'intéresse à votre vie, à vos espoirs de jeune fille, que sais-je?...

— Mais c'est injuste, se récria Jane, agitée.

— Ne vous défendez pas, mademoiselle Jane, dit l'aviateur en conservant le même ton volontairement lointain. Ce n'est pas moi qui vous fais ces reproches. C'est Mlle Nancy, et si elle est injuste, il faut lui pardonner, elle est si malade.

Jane baissa la tête. Max continuait:

— Elle aimerait aussi avoir de vos nouvelles, mon cher Beauvallon. Une carte de temps à autre lui ferait plaisir. Elle vous estime beaucoup et m'a chargé de vous dire ceci: "Je serais si satisfaite de savoir qu'il est enfin sur le chemin du bonheur et que son rêve se réalise."

Très troublé, André Beauvallon balbutia quelque réponse indistincte et, avec la candeur charmante qui le caractérisait, il ne put se retenir de porter son regard sur Jane, qui justement

pour lui représentait le bonheur futur et contenant tous ses rêves. Par contre, Jean s'exclama:

— Nancy a dit cela?

— Je vous rapporte le plus fidèlement possible ses paroles. En tout cas, je n'en ai pas changé le sens, dit Max.

Jane ne répondit rien, mais continua à persécuter machinalement son mouchoir de dentelles. En réalité, un combat animé se livrait en elle sans qu'elle en eût une conscience exacte. Elle était, en somme, de nature assez primitive, de sentiments qu'on eût pu croire compliqués, en accord avec sa frivolité et sa coquetterie, mais qui n'étaient que frustes. La vérité pouvait se résumer en quelques mots: Privée de la société de Max Horval qu'elle était portée à rechercher et vers lequel elle ressentait une inclination, elle avait, naturellement, recherché celle d'André Beauvallon, dont l'adoration touchante ne pouvait la laisser indifférente. Et peu à peu cette adoration avait fait son effet au point qu'André se croyait bien près d'obtenir un consentement si désiré.

Par contre le brusque retour de Max, la nouvelle qu'il avait séjourné près de Nancy et les dernières nouvelles qu'il rapportait, venaient de réveiller une jalousie endormie: celle-ci ne datait-elle pas du jour où tacitement ils avaient convenu de ne point rendre public le sentiment qu'ils pouvaient éprouver l'un pour l'autre.

D'autre part, l'attitude de Max était si lointaine, si indifférente, si froide, qu'elle ne faisait qu'exacerber son exaltation. Encore une fois, bien qu'elle eût été prête à oublier Max en faveur d'André, elle se raccrochait à lui au moment qu'il lui échappait.

Une grande gêne naissait de la nervosité apparente de Mlle Le Heurteur. Heureusement, M. Le Heurteur passa à ce moment et s'arrêta en voyant le groupe sombre des trois jeunes gens:

— Eh bien! mes enfants, fit-il avec cordialité, vous voilà avec des mines de conspirateurs. Excusez-moi, M. Horval, ce n'est pas pour vous que je dis cela... Mais bien pour ma fille et mon bon André. Allons, les deux boudeurs, n'entendez-vous pas l'orchestre qui entame un tango? N'avez-vous plus de jambes? Je ne vous reconnais plus... Dire qu'il faut que ce soit moi, un

avoué aussi sérieux, qui vous conseille de danser. Le monde est renversé, ma parole...

Jane se leva sans répondre, mais ses yeux brillants et durs parlaient pour elle ; au moins Max pouvait comprendre la signification de leur langage exaspéré. La jeune fille eut un simple geste à destination d'André :

— Vous venez, ma cousine ? demanda André aussitôt en interprétant ce regard.

Elle se laissa entraîner, pour toute réponse. Mais Max qui restait à la même place, se demandait avec anxiété si elle n'allait pas faire quelque éclat. Il lui fallait toute sa force d'âme pour ne pas aller au jeune couple, l'arrêter au milieu de la danse, enlacer Jane à la place de Beauvallon et l'entraîner parmi les danseurs en lui murmurant à l'oreille :

— Calmez-vous, mademoiselle Jane... je ne renonce pas à vous, et nous nous épouserons si vos parents y consentent.

Mais dans un mélancolique retour sur lui-même, il entrevit l'image de Nancy, il crut sentir peser sur lui ce regard déchirant dont elle avait accompagné son départ de la villa des Neiges. Il soupira, se contraignit au calme et volontairement cessa d'épier les faits et gestes de Jane et d'André.

Un bras se posa sur le sien : c'était son ami Duval. Il avait triste mine et Max s'en étonna :

— Mon cher, répondit Duval, je n'ai pas de chance... La jeune fille en robe vert amande m'a bien accordé une danse, mais depuis, pas moyen de l'approcher. Je pense que...

Max l'interrompit et continua à sa place :

— Pense tout simplement qu'elle est fiancée au jeune homme avec qui elle danse en ce moment. J'ai entendu dire tout à l'heure qu'ils allaient se marier dans un mois...

— Dommage, dit Duval avec une grimace. Il est vraiment moins bien qu'elle...

Max se mit à rire :

— Que veux-tu... Cette jeune fille a sans doute un tout autre goût que toi en ce qui concerne le physique de son fiancé. Console-toi, mon vieux. Et puis... nous autres, nous avons le voisinage des nuages pour prendre les choses de haut... A propos, toujours pas besoin de l'avion, ces temps-ci ?

— Non, non, tu peux en disposer. Tu vas retourner là-bas,

dans quelques jours ? L'appareil est à toi autant qu'à nous...

— Oui. Merci, Duval. Et maintenant, au revoir...

— Tu pars déjà ?

— Ma foi, oui.

— Alors, au revoir, Horval...

Max se disposait à partir à l'anglaise et gagnait déjà le vestiaire, mais au moment où il s'y attendait le moins il vit surgir Jane Le Heurteur :

— Monsieur Max...

— Mademoiselle ?

Elle hésitait, la poitrine un peu haletante :

— Vous direz à Nancy...

— Que lui dirai-je ?

— Ah ! j'étais sûre que vous y retourniez...

Max dit avec reproche :

— Oh ! mademoiselle Jane...

La malheureuse a si peu de temps à vivre, peut-être...

— Oui, oui, vous avez raison, c'est moi qui suis mauvaise... Faites pour le mieux... Dites-lui que je l'aime bien.

Elle offrait le spectacle d'un grand trouble, et telle, elle était touchante. Son désarroi, son désir de s'élever au niveau que désirait Max pour être digne de lui, et en même temps son incapacité d'accepter un renoncement même provisoire à un projet quelle eût peut-être abandonné d'elle-même s'il avait été sans obstacle, faisaient que Horval avait pitié d'elle et ne pouvait s'empêcher de la plaindre. Il eût voulu prononcer quelque douce parole pour panser cette âme instable, mais Jane, que guettaient les sanglots, prit le parti de fuir.

Un instant après Max était dans l'avenue et s'en allait vers Paris. Jane Le Heurteur avait retrouvé André qui la cherchait, et les yeux encore fiévreux, acceptait qu'il la menât au buffet où elle trempa ses lèvres rouges dans la mousse du champagne.

CHAPITRE V

AU PREMIER PRINTEMPS

Quelques jours plus tard, à Passy où les premières neiges avaient un peu fondu, on guettait avec fièvre l'arrivée d'un avion aux ailes blanches, à la carlingue blanche et bleue. Il apparut dans le ciel après midi, grandit, tournoya au-dessus du plateau, puis se posa doucement sur une étendue où l'herbe apparaissait entre les flaques de neige.

Cette fois, il n'y eut aucun incident et c'est le visage vif et l'allure décidée que Max Horval sortit de sa carlingue et se dirigea vers la villa où Mme Delasauve l'attendait en lui tendant les mains :

— Mon cher ami... que vous êtes donc bon d'avoir tenu votre promesse, dit la vieille dame.

— Ne parlons pas de bonté, fit Max. Ce n'est pas le mot qui convient. C'est une grande affection qui me guide, et cela ne se remercie pas. Mais, chère madame, dites-moi vite comment va Mlle Nancy ?

Le visage de Mme Delasauve, rosi par l'air frais et l'émotion, devint très triste :

— Aujourd'hui, dit-elle, elle va bien... Vous comprenez pourquoi, mon cher enfant...

Les larmes perlaient à ses yeux. Max, alarmé, demanda :

— Mais elle n'est pas plus mal ?

— Ah ! gémit la tante Line, le terrible est dans ce que le médecin m'a dit avant-hier : le jour de sa mort, elle ne sera pas plus mal, comprenez-vous... Elle s'éteindra ainsi, comme une petite flamme qui a cessé de...

Elle ne put terminer la phrase. Max lui prit le bras avec une ferme douceur :

— Vous ne voulez pas dire qu'elle en est là ?

— Non, non, mais nous ne savons pas quand...

— Venez... De tout mon cœur, je suis avec vous. Il ne faut rien montrer de ces préoccupations, il ne faut pas qu'elle lise sur nos visages le moindre souci à son égard. Mais qu'au moins, quand elle s'en ira, que ce soit dans le calme, sans s'en apercevoir elle-même...

Il n'osait plus prononcer le nom de Nancy pour parler d'elle, tant il était ému, mais son ton était si ferme et si grave, si tendre en même temps que Mme Delasauve comprit à quelle hauteur d'âme il s'élevait à ce moment. Elle refoula au fond d'elle son terrible chagrin, et parvint à faire refluer sur son visage ravagé par l'angoisse un sourire presque joyeux.

— Que vous avez tous deux l'air jeune et gai... fit Nancy en les voyant arriver auprès d'elle, alors qu'un peu dressée sur sa chaise longue, elle épiait impatiemment la venue de Max. Que vous arrive-t-il ?

— Ce qu'il nous arrive ? fit Max en souriant et en lui prenant la main. Mais c'est que

UNE FEMME MAIGRIT DE 28 lbs

MONTE LES ESCALIERS
COMME UNE ENFANT,
DE 2 ANS

Une femme écrit : — "Après beaucoup de discussion, on me persuadait, il y a trois mois, d'essayer les Sels Kruschen pour diminuer mon poids — 222 lbs. J'avais essayé d'autres choses sans succès. Après trois semaines de Kruschen, j'avais perdu 5 lbs 4 onces. Je me sentais plus jeune de cinq ans. Réellement, je me sens toute différente. J'ai 37 ans. J'ai maigri de 28 lbs. Avant, je montais très difficilement les escaliers, mais, comme mon mari dit, je monte les escaliers comme une enfant de deux ans." — (Mme) S. G. B.

Les Sels Kruschen tiennent le système libre de tous déchets encombrants. Si ces déchets ne sont pas expulsés régulièrement, ils engendrent les poisons rhumatismaux et autres du système. Et ce sont ces poisons qui, n'étant pas éliminés, forment le tissu gras. Kruschen, contrairement à la plupart des sels, n'est pas simplement un laxatif. Les six sels combinés qu'il renferme, ont un effet tonifiant sur tous les organes, glandes, nerfs et fibres du système.



Une
Belle
Taille

Aux lignes
Harmonieuses

a toujours été un des charmes de la femme. Pourquoi envier celles de vos sœurs que la nature a mieux favorisées que vous ? quand par l'emploi des

PILULES PERSANES

vous pouvez donner à votre poitrine cette rondeur et cette fermeté si recherchées.

Sous l'influence des Pilules Persanes, les creux des épaules disparaissent et la gorge se remplit d'une chair ferme et abondante.

\$1.00 la boîte, 6 boîtes pour \$5.00 dans toutes les bonnes pharmacies. Expédiées franco, par la malle, sur réception du prix.

Agents

SOCIÉTÉ DES PRODUITS PERSANS

PHARMACIES MODELES GOYER

256, rue Sainte-Catherine Est, Montréal.

AGENTS DEMANDÉS

pour vendre des cravates de soie pour nous. Nous vous vendrons à un prix qui vous permet de faire 100% de commission. Ecrivez-nous aujourd'hui pour échantillons et renseignements. Ontario Neckwear Co., Dept. 515, Toronto 8, Ontario.

L I S E Z

LE FILM

Magazine de vues animées

En vente partout - - 10 sous

pour ma part je suis joliment content de vous voir, tout court. Quelle chance vous avez de vous trouver dans ce beau pays, au calme, alors qu'il y a tant de gens qui gâchent leur vie dans Paris, à mener l'existence la plus vide qui soit!

— Vous êtes très gentil, Max, dit doucement Nancy en souriant d'un pâle sourire, d'essayer de me consoler. Ma tante et vous, vous rivalisez de doux subterfuges pour me donner le change...

— Ma chérie... commença Mme Delasauve.

— Allez, allez, je ne me plains pas de la vie. Vos affections me sont trop chères pour que j'aie le droit de me plaindre. Et comme je vous vois souriants, heureux auprès de moi, je veux être à la hauteur, moi aussi, et ne pas me montrer la moins gaie. Et pour commencer, mon bon ami Max, mon grand frère, vous allez me raconter ce que vous avez vu de beau dans ce vilain Paris, comme vous l'appellez. Cela me distraira... Vous êtes-vous bien amusé, au moins?

— Mon Dieu... fit Max, non, je n'y ai rien fait de particulièrement agréable.

— Oh! le vilain cachottier, dit la jeune fille en le menaçant du doigt.

— Qu'ai-je fait qui mérite cette épithète? questionna Max vaguement inquiet.

— Tenez, lisez donc ce journal que nous avons reçu ce matin. Il parle de vous.

Max s'exclama:

— De moi? Par exemple...

Du bout de son doigt frêle, Nancy lui désigna un entrefilet, pris dans les échos mondains d'un journal de Paris. Il y était question de la garden-party donnée par M. et Mme Le Heurteur à Neuilly. Et parmi beaucoup

d'invités, on citait l'aviateur Max Horval.

— Je ne vois pas, dit Max, sans trouble apparent, car il se sentait observé avec acuité, je ne vois pas ce qui motive cette appellation de cachottier. Je vous ai dit que je n'avais rien fait de particulièrement amusant. Cela convient parfaitement à ma présence à la garden-party. D'ailleurs, vous savez que j'ai fort peu de goût pour les réceptions mondaines.

Nancy se récria vivement:

— Mais, Max, je n'ai aucun droit à vous reprocher quoi que ce soit, et cela ne me vient pas à l'esprit.

Et elle ajouta plus lentement:

— Mon souhait le plus cher est que vous ayez une vie heureuse. Et je pensais... que peut-être... vous aviez eu du plaisir à aller chez les parents de Jane.

— En arrivant à Paris, l'autre jour après vous avoir quittée, j'ai trouvé l'invitation dont il est question. J'ai accepté, uniquement pour avoir l'occasion de faire les commissions dont vous m'aviez chargé.

— C'est vrai, dit Nancy en se contraignant à sourire, et... vous vous en êtes acquitté? Comme c'est gentil à vous... Que devient André Beauvallon?

— Je l'ai trouvé très gai... et pour ne vous rien cacher, quand je suis entré chez les Le Heurteur, on dansait déjà... et André dansait fort bien, ma foi, avec sa cousine Jane. Et tous deux paraissaient apprécier leur mutuelle compagnie.

— Oui! dit Nancy. Mais... vous leur avez parlé, je suppose? Vous ont-ils demandé de mes nouvelles?

— Certes, répondit Max, et tous deux sont, comme moi, heureux de vous savoir mieux.

— Ils sont gentils...

— A la vérité, je n'ai eu avec eux qu'un entretien assez court, car la musique ne laissait aucun répit aux danseurs enragés qu'ils sont. De sorte que lorsque je me suis éclipsé après avoir fait acte de présence, ils dansaient encore. Ecoutez, peut-être sont-ils même encore en train de se livrer à leur sport favori.

Nancy eut un rire très frais et coula vers Max, à travers ses beaux cils, un long regard qui tentait de lire au fond de lui-même. Rassurée par la sérénité du jeune homme, elle se montra d'une espièglerie et d'une loquacité telles que Mme Delasauve en fut bouleversée d'espoir. Depuis des mois et des mois, la jeune fille n'avait été aussi joyeuse, insouciant. Du rose venait à ses joues qui, habituellement, ne quittaient guère la pâleur des pétales de lis. Il fallut même lui donner d'amicaux conseils de calme pour ne pas faire monter la fièvre, mais ce fut en vain.

Cependant elle finit par se calmer, peu à peu, et brusquement, à Max qui à cet instant-là se trouvait seul à côté d'elle, elle demanda:

— Votre impression, Max, c'est que vraiment André et Jane vont bientôt annoncer leurs fiançailles?

Surpris par cette question inopinée, Max eut une hésitation imperceptible. Mais il se reprit aussitôt et le plus naturellement du monde répondit:

— Je ne sais s'ils vont les annoncer bientôt, mais mon impression est que tout est déjà convenu entre eux et leurs parents.

Nancy avait-elle surpris l'hésitation de Max? Elle resta un instant silencieuse, à l'observer. Puis elle murmura:

— Je ne sais pas pourquoi, mais je serais vraiment heureuse si dans le journal je voyais l'annonce de ces fiançailles.

Et, comme pour légitimer cette phrase, elle ajouta:

— Ils méritent bien d'être heureux, tous les deux.

Max eut à peine un battement de cœur pour appuyer:

— Oui, dit-il, ils le méritent vraiment.

Le timbre de sa voix rassura Nancy et soudain elle se sentit un grand besoin d'expansion pour communiquer son soulagement, la joie intime de tout son être. Dans un élan charmant, elle saisit la main de l'aviateur et la serra:

— Mon grand ami, mon grand frère Max... Mon bon grand frère... balbutia-t-elle.

Effrayée tout à coup par son audace, elle retira sa main, mais elle continua à sourire. Ils se regardèrent en silence, sans rien dire, longtemps. Mais dans les yeux de Nancy, le jeune homme voyait distinctement des larmes qui ne coulaient pas, des larmes bien plus émouvantes que celles de la douleur ou de la joie sans retenue.

* * *

Des semaines, puis deux mois passèrent. Le congé de Max s'était terminé: il demanda à le renouveler, mais on le lui refusa. Cela voulait dire qu'il ne pourrait plus guère voir Nancy qu'une fois par mois, et quand il essaya de le lui annoncer, il vit le pauvre visage amaigri se crispier de telle manière qu'il détournait le sens de sa phrase et lui assura qu'elle s'était méprise: ce n'était pas cela qu'il voulait dire.

— Je me suis mal exprimé, fit-il. Au contraire, je me félicitais de pouvoir satisfaire mon plaisir égoïste de venir ici chaque semaine. Il n'y a pas de raison que cela cesse.

Quand il fut de retour à Paris, Max donna sa démission. Avant de partir, il avait rencontré le médecin et lui avait demandé ce qu'il pensait de l'état de la jeune fille.

(Suite et fin au prochain No)



DEPUIS 1898

10 oz. \$1.10
26 oz. \$2.60
40 oz. \$3.75

Le gin canadien authentique. Fameux depuis plus de 30 ans.
La plus grande vente de tous les gins au Canada.
Fait au Canada par des Canadiens.

Gin Canadien
Melchers
Croix d'Or

MELCHERS DISTILLERIES LIMITED
Distilleries: Berthierville, P.Q. Bureau-Chef: Montréal, P.Q.

Les Gagnants de nos Mots Croisés

VOICI LES NOMS DES CINQ GAGNANTS DU CONCOURS No 40.
PARU DANS "LE SAMEDI" DU 17 SEPTEMBRE

Mlle CAROLINE CARLE, 386 St-Jean, Québec.
Mlle BEATRICE DEZIEL, 146 Hôtel-de-Ville, Hull.
Mlle NINE ROLLA, Sanatorium, Lac Edouard.
M. LEO JODOIN, 164, rue Longueil, Longueil, Qué.
M. RENE NANTEL, 6993 Fullum.

Le Philtre du Professeur Gladstone

(Suite de la page 22)

— Vous êtes satisfait de vos chemises, monsieur?

— Parfaitement. Mademoiselle. Voici mon chèque. Cent dollars. C'est cela, n'est-ce pas?

— Oui, monsieur.

— Mon chauffeur passera prendre le colis. Mes hommages, Mesdemoiselles.

Il disparut avec sa canne, son monocle, son complet gris pâle et l'odeur de lilas qui se dégageait de ses cheveux lustrés. Madeleine Huneault eut un sourire de mépris en encaissant le chèque.

— Voilà cent dollars qui ont été gagnés sans trop de travail, n'est-ce pas, Marcelle? Mais... qu'est-ce que tu as? mon Dieu!

Madeleine gisait sur le canapé voisin de la table du dactylographe. Sous l'influence d'une serviette d'eau froide posée sur son front, elle revint rapidement à elle.

— Il est parti?

— Qui? Mais oui. Mais qu'as-tu, ma pauvre Marcelle? Ce n'est pas ce cent dollars qui te remue à ce point.

— Regarde.

Elle lui montra les trois lettres et le chandail blanc de Robert qui avait glissé des épaules de ce dernier sur la chaise du dactylographe. Il ne s'en était même pas aperçu.

— Il était là. Il ne m'aime plus.

— Robert? Oh! là, là. Il est cinq heures et demie, et j'ai faim. Viens à la maison, tu es toute pâle. Tu me conteras tes histoires au souper.

Le même soir, vers neuf heures, un messenger apportait à l'adresse de la maison de pension de Robert Samson, une lettre et son chandail de laine. Il remercia et dit: "Pas de réponse". La lettre était, non de Marcelle mais de Madeleine Huneault. Elle disait:

Mon cher Robert,

Je n'ai pas voulu que Marcelle vous écrive parce qu'elle a la fièvre et ne cesse de pleurer.

La scène que vous avez vue, cette après-midi, a besoin d'être expliquée. Avant de le faire, laissez-moi vous dire que jamais Marcelle ne vous a — comme on dit vulgairement — fait manger de l'avoine. J'emploie à dessein, cette expression, parce que je sais que vous vous êtes sauvé, plus par orgueil que par douleur. Si vous étiez resté cinq minutes de plus, vous auriez assisté au départ de Monsieur La Palme et vous auriez constaté que Marcelle a dû subir le baiser

d'un client qui nous apportait un chèque de cent dollars que nous avions besoin en cette fin de semaine. La faute de cette scène ridicule retombe sur moi. Que je vous explique...

Madame La Palme est une de nos meilleures clientes. Elle est actuellement à Old Orchard. Son mari l'accompagne toujours quand elle vient aux essayages. Il a aussi l'habitude d'apporter son chèque lui-même à la fin de chaque saison. Quand il vint solder le prix de la dernière garde-robe de sa femme, il y a deux jours, il me fit une proposition bizarre.

Le tailleur de son manufacturier de chemises étant malade, il m'offrit cent dollars pour lui faire faire dix chemises de sport par mes ouvrières. J'hésitais, voyant d'avance le sourire amusé des maisons rivales, si elles apprenaient la chose. Monsieur La Palme ajouta: "Je vous paie en recevant le colis". Cela me décida. Cent dollars gagnés en deux jours avec la main d'œuvre de trois ouvrières seulement, dont ma soeur et moi, représentaient quelque chose dans les finances de la Maison. Nous n'avions fait de toute la semaine qu'une parure de lingerie. Il est vrai que nous avons aussi travaillé au trousseau de ma pauvre Marcelle.

"A quatre heures, hier après-midi, j'ai demandé à Marcelle d'attendre M. La Palme pour lui livrer les chemises et recevoir le chèque de cent dollars. Elle n'a pas paru enchantée de cette demande. J'ai mis son air contraint sur le compte du retard apporté à vous voir et je partis.

"Les femmes ont des intuitions secrètes avec les événements futurs. Marcelle éprouvait un certain malaise et sentait venir la catastrophe. Si vous avez vu un homme penché sur elle, vous n'avez pas vu qu'elle se débattait. Elle vous aime trop pour pouvoir sentir même les lèvres d'un indifférent.

"Je sens que j'ai mal expliqué les faits. Je n'excuse pas Marcelle. Je veux simplement vous montrer qu'elle n'a pas péché. Vous devez me connaître assez pour savoir qu'une lettre semblable écrite par moi supporte une forte conviction pour qu'elle l'emporte sur mon orgueil nature. Je n'implore pas seulement. Je mets à nue la vérité.

Espérant vous appeler un jour mon beau-frère,

Bien à vous,

MADELEINE HUNEULT

Robert ne répondit jamais à cette lettre. Il ne revit jamais les soeurs Huneault.

Marcelle ne retourna plus au club et ne fit plus de sport. Malgré les efforts réitérés de Madeleine, elle ne voulut jamais sortir. Peu à peu, elle devint pâle, anémiée et finalement consomptive. Le médecin lui recommanda l'air du Nord. Après avoir résisté deux ans aux instances de sa soeur, elle partit, un dimanche matin, pour Lesage où elle savait retrouver la ferme des parents d'une amie de pensionnat. Elle y était depuis trois mois et demi et son état demeurerait stationnaire. Elle savait bien, elle, ce qui aurait pu la guérir en lui donnant le goût de vivre.

Monsieur Clavel et son aide René ayant fini d'amasser le maigre foin du trécaré, ils hélèrent Madeleine à travers le bois. Elle revint avec un gros bouquet de cerises et quelques branches d'érable. Elle pensait aux "Rapaillages" de l'abbé Groulx où, dans "Le dernier voyage", l'auteur dit: "En un tour de poignet, l'un de nous casse de hautes branches de feuillage et les fixe en guise de panache à la frontière des brides."

Mais monsieur Clavel n'est pas du même pays que l'abbé Groulx. A Lesage, on ne fleurit pas les "derniers" voyages. Condescendant tout de même, il plaça les "panaches à la frontière des brides". Comme il l'avait annoncé, Le Pit et La Grise "sentait l'écurie". Ils trottaient... trottaient... malgré la charge de foin.

Etendue sur la faite du voyage, Marcelle avait l'âme légère. Il lui semblait être sur la proue d'un petit navire quelconque et voguer sur la mer du bonheur. Là-bas, ce rouge resplendissant au haut de la montagne c'était, mais c'était l'amour!... Et de ses moindres sens tendus et crispés, elle attendit.

Le même soir, à huit heures et demie, dans le salon-salle à manger de la ferme Clavel, deux femmes, assises dans l'obscurité, écoutent avidement l'annonce du programme Carling représenté par l'astrologue professeur Gladstone. Ce sont Marcelle, et Mme Clavel qui a été mise dans la confidence. L'annonceur dit:

"Mlle Marcelle Huneault. Lesage, demande: "Voilà trois ans, j'étais fiancée avec un jeune homme qui me laissa sur la foi de let-

(Suite à la page 40)

Maintenant...

toutes
les Canadiennes
acclament les

PATRONS BUTTERICK

Grâce au nouveau service français dont la Maison BUTTERICK a l'exclusivité, nos clientes de langue française trouvent un réel plaisir et plus de facilité à confectionner leurs toilettes.

Maintenant, chaque patron Butterick, à partir du numéro 3756, est accompagné d'une traduction française complète et exacte des instructions en anglais du fameux Deltor..., comprenant la manière de couper, rassembler et finir chaque dessin Butterick.

La couture devient un jeu avec l'aide des patrons Butterick. Rendez-vous-en compte par vous-même!

Profitez de cette offre spéciale de patrons offerte à nos lectrices du "Samedi" seulement. Pour renseignements complémentaires, lisez le certificat ci-dessous. :: ::

CERTIFICAT BUTTERICK

Avis Important

Ce certificat tel que publié dans le présent numéro du "SAMEDI", donne droit à cinq cents (5c) sur le prix d'achat de tout Patron Butterick, à condition d'être présenté complet, le ou avant le 1er octobre 1932, à tout marchand vendant les Patrons Butterick. Si votre marchand local ne peut vous fournir les Patrons Butterick ce certificat sera accepté si adressé complet par la poste, avec la balance du prix d'achat à:

THE BUTTERICK PUBLISHING COMPANY,
468 Wellington Street West,
Toronto - - - - Canada

COMMANDE DE LA CLIENTE

Conformément aux conditions ci-dessus, veuillez m'envoyer le

Patron Butterick No _____

Grandeur _____

Adresse ou Casier Postal _____

Localité _____

Province _____

CE CERTIFICAT EST VALIDE AU CANADA SEULEMENT.

COMPLET — veut dire découpé autour de la bordure du certificat.

CERTIFICAT BUTTERICK

T'a'pas ?

par — RACEY —



Tas-pas déjà oublié de vider le bassin en dessous de la glacière - et ta femme te force à te lever du lit, afin d'y voir -



naturellement, tu trouves le bassin rempli à déborder, et il te faut faire des prouesses d'équilibre pour le transporter -



mais juste au moment où tu approches de l'évier, tu trébuches sur une barre de savon, avec le résultat que voici!



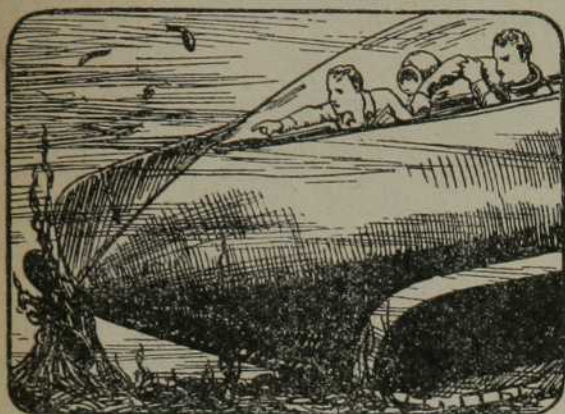
Tas-pas ensuite pris une BLACK HORSE? Il n'y a que ça pour remettre d'aplomb!

156F

Dites simplement —
“Bière BLACK HORSE”
 Dawes, s.v.p.”

A LA RECHERCHE DU TRESOR PERDU

EPISODE NUMERO 4



1 — Après bien des péripéties, l'explorateur Jules Hardy et son neveu avaient réussi à atteindre la rivière où se trouvait le trésor des Indiens.



2 — Alors que leur sous-marin amphibie roulait sur le lit de la rivière l'hélice accrocha des lianes.



3 — L'explorateur revêtit son uniforme de scaphandrier, il sortit par une porte pour briser les lianes avec une hache.



4 — Jacques regardait son oncle travailler péniblement dans l'eau. Au moment où celui-ci allait frapper, un énorme poisson électrique surgit.



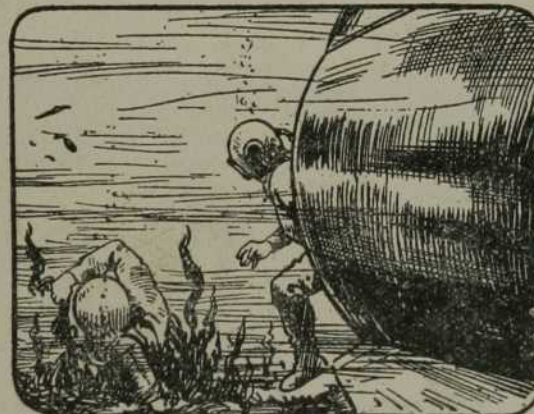
5 — L'animal frôla la hache que tenait l'oncle Jules. Celui-ci reçut aussitôt un violent choc électrique qui le renversa à terre inanimé.



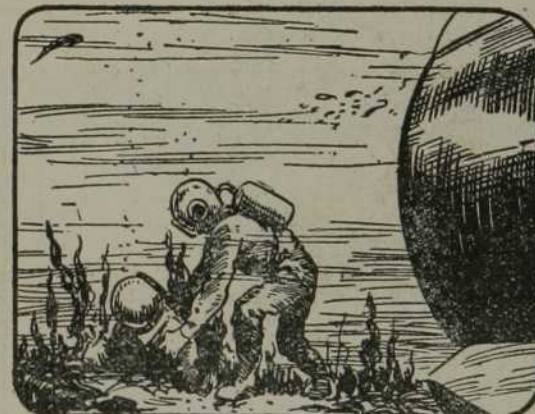
6 — Jacques était désespéré. Comment pourrait-il délivrer son oncle? Etaient-ils condamnés à périr tous deux asphyxiés sous les eaux?



7 — Mais tout à coup Jacques reprit courage. Il venait de découvrir un autre vêtement de scaphandrier. Il se hâta de le revêtir puis il sortit.



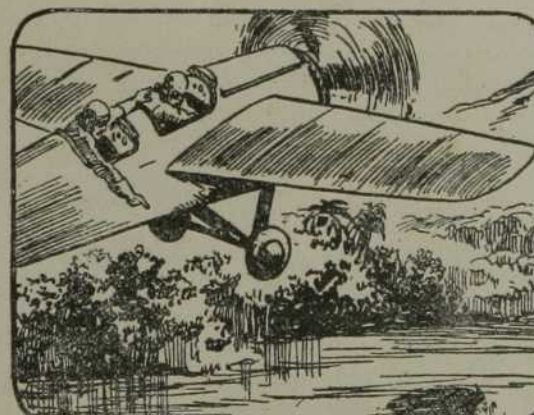
8 — L'explorateur lui avait appris comment faire fonctionner la porte de sortie. Jacques manipula toutes ces valves non sans une certaine crainte.



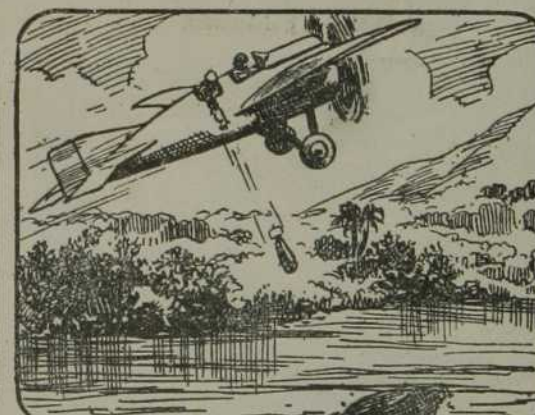
9 — Puis le jeune homme entreprit de dégager son oncle des herbes marines qui le retenaient. Ce fut un travail très dur mais Jacques était vaillant.



10 — Il traîna ensuite l'explorateur dans le sous-marin dont il referma soigneusement les portes. Il s'occupa ensuite à le ranimer.



11 — Soudain, nos deux amis aperçurent un avion qui survolait la rivière. C'était leur ennemi l'Espagnol Pedro qui voulait les faire périr.



12 — L'un des aviateurs lança une bombe de façon à atteindre le sous-marin. A-t-il réalisé son désir et nos amis ont-ils péri?

(La suite de cette belle histoire dans LE SAMEDI de la semaine prochaine.)



Le Capitaine Jolicoeur

de la Police Montée



EPISODE NUMERO 94



1 — Deux bandits s'étaient emparé d'une jeune fille qui avait découvert par hasard leurs complots. Mais le Capitaine Jolicoeur suivait leur piste.



2 — Après avoir été ligoté par les deux complices, le Capitaine avait réussi à se débarrasser de ses liens grâce à l'habileté de son brave compagnon.



3 — Mais il constata que ceux qu'il poursuivait étaient disparus. Il partit aussitôt au grand galop sur son cheval, guidé par le flair de Tempête.



4 — Pendant ce temps, le canot portant la jeune fille et ses ravisseurs accostait le long de la rive auprès d'une grande et profonde caverne.



5 — La trace des pas des trois personnes était bien visible, mais la jeune fille eut l'heureuse idée de laisser tomber un gant.



6 — La prisonnière fut solidement attachée dans la caverne. Les deux malfaiteurs partirent aussitôt et abandonnèrent la jeune fille à son sort.



7 — Des heures se passèrent sans que la jeune fille perçut le moindre bruit. Elle n'entendit même pas le brave chien du policier qui survint.



8 — L'animal trouva le gant. Habitué à tout rapporter à son maître, il lança quelques appels et aussitôt, le policier arriva au grand galop.



9 — Le Capitaine Jolicoeur s'aperçut que le gant appartenait à une jeune fille. Il en conclut qu'il était sur la piste de la prisonnière.



10 — Il pénétra sans hésiter dans la caverne et à sa grande surprise il trouva la jeune fille solidement liée. Il se hâta de détacher ses liens.



11 — Celle-ci expliqua au policier que les bandits avaient comploté de dévaliser son père qui revenait avec des marchandises et beaucoup d'argent.



12 — Elle conduisit le Capitaine au lieu où devait se produire l'attaque. Mais il était trop tard car le sinistre projet était réalisé.

(La suite de cette belle histoire dans LE SAMEDI de la semaine prochaine.)

DU TAC AU TAC



— Alors! n'entendez jamais l'appel? V's êtes donc le dernier des idiots?...
— Pardon, chef! j'suis arrivé dix minutes avant vous!...

LE DEPIT A TOUT FAIT

— Vous avez donc accepter Pierre pour votre mari?

— Oui, car il m'a dit qu'il ne voulait pas se marier. J'ai donc voulu lui donner une leçon.

LE CAMBRIOLEUR SE PRESENTE AU PARADIS



Saint Pierre. — Vous arrivez bien, je viens justement de perdre la clef du paradis!

AU BUREAU DE PLACEMENT

— Voyons... vous n'êtes ni bonne d'enfants... ni bonne à tout faire... Seriez-vous bonne à rien?

COTE D'AZUR

HOTEL



— Mon ami m'avait recommandé votre hôtel, mais je ne suis pas du tout content du service et de la nourriture...
— Ce n'est pas à moi qu'il faut vous plaindre, monsieur... c'est à votre ami!...

BLESSE DANS SES SENTIMENTS

Elle. — Quelle heure est-il chéri?

Lui, (arrivant de son club). — Onze heures et demi.

Mais au même moment l'horloge sonne trois heures.

Elle. — Comment, tu arrives à trois heures du matin, et par-dessus le marché, tu oses me conter un mensonge!

Lui. — Dire que tu aimes mieux croire une petite horloge de cinquante sous que la parole de ton pauvre mari.

AMOUR INTERESSE

Boireau écoute l'histoire des amours d'un jeune clubman.

— Oui, dit celui-ci, en parlant de sa belle, je lui ai acheté hier un collier de perles. Elle m'aime tant! Aujourd'hui je lui ai acheté un bracelet. Demain...

Boireau avec bonhomie:
— Méfiez-vous, mon ami; voilà une femme qui vous aime... comme dans un bois!

COQUILLES

Alphonse Karr assure qu'un libraire, nommé Ruel, fit annoncer dans la "Presse" les "Chats du crépuscule" de Victor Hugo. Il s'agissait, comme on s'en doute, des "Chants du Crépuscule".

— o —

Dans un magnifique volume illustré, coté fort cher, on relevait l'amusante coquille que voici:

"Le Vésuve lançait des raves" (pour laves).

SANS DEFENSE

— Si tu parles que je n'ai pas eu une petite séance hier soir avec ma femme. Elle a trouvé une lettre de femme dans ma poche de paletot.

— Tu ne dis pas cela, toi?

— Entendons-nous. C'était une lettre que ma femme m'avait donnée il y a trois semaines pour mettre à la poste; je l'avais oubliée.

UN GARÇON UTILE

Dans un restaurant de la rue Sainte-Catherine:

— Que dois-je servir à monsieur?

— Euh!... ne bougez pas... servez-moi de paravent: voici un de mes créanciers qui passe.

PLANCHE DE SALUT

— Faites toujours par lettre une demande en mariage.

— Parce que vous serez peut-être assez chanceux de la mettre à la poste.

FAÇON DE PARLER

— Je viens d'être victime d'un accident d'automobile.

— Mais tu n'as pas d'auto, je crois?

— Oui, mais c'est l'autre qui l'avait.

APRES REFLEXION

L'agent motocycliste. — Je vais vous apprendre à aller à un train pareil. Donnez-moi votre nom.

Le chauffeur. — Volontiers, je m'appelle Cztwitzchmosftchminotpf!

L'agent. — Pour cette fois, passons... mais n'y revenez plus.

POETE INGENIEUX

L'huissier avait saisi la première édition des sonnets d'un jeune poète. Celui-ci emprunte de l'argent, fait tirer une seconde édition en faisant annoncer que la première édition avait été épuisée en 24 heures.

CE QUI L'INCITAIT

— Non, je ne veux pas vous épouser. Je ne veux pas même vous parler.

— Je sais fort bien cela, et c'est précisément ce qui me porte à croire que vous feriez une femme idéale.

UN MONSTRE

— Je ne lui prêterai plus d'argent.

— Il ne vous a pas remis ce qu'il vous a emprunté?

— Eh oui, même avant le temps, de sorte que j'ai été priver du plaisir de raconter à tout le monde qu'il ne payait pas ces dettes.

SON SUJET DE MEDITATION

A mon ami Paul.

— Jamais avant mon mariage, je n'avais songé à mettre de l'argent de côté.

Et aujourd'hui?

— Je ne cesse de penser au montant que je pourrais épargner si je n'étais pas marié.



— Crois-tu, quelle déveine!
— Pourquoi?
— La bouche de l'égout est trop petite!

BOUT DE CONVERSATION

— Puisque vous avez des velléités matrimoniales, pourquoi n'épouseriez-vous pas mademoiselle Marguerite, l'amie de votre sœur? c'est un ange.

— D'accord, mais elle se peint.

— Voyons, mon cher, — la main sur la conscience — avez-vous jamais vu un ange qui ne soit pas peint?



— C'est ici, Monsieur, qu'un crime a été commis?
— Je ne sais pas, je vais aller demander à ma femme.

PAS DECOURAGE

— Voulez-vous m'épouser?

— Je vous ai déjà dit non une fois.

— C'est vrai, mais c'était hier.

IDYLLE



Elle. — Vous me connaissez depuis deux jours et vous me faites déjà une déclaration.

Lui. — Mademoiselle, je vous connais depuis fort longtemps, car c'est dans notre banque que Monsieur votre père a déposé votre dot!



— Sont-elles soeurs jumelles?

— Pas du tout, seulement elles vont dans le même institut de beauté.

UN PHENOMENE

— Je désire payer mes taxes.
— Très bien... vous êtes le premier.
— Le premier à payer?
— Non, le premier à désirer...

CHACUN SON TOUR

— Monsieur, j'aime votre fille et je voudrais vous demander sa main très respectueusement.
— Oui, hein? Monsieur le constable! Il y a un an, tu m'as fait arrêter pour ivresse, tu m'as bâtonné jusqu'au poste de police. C'est à mon tour aujourd'hui... Tu veux avoir ma fille, eh bien! prends-là. Je suis vengé...

PARDONNE

— Comment! je ne vous ai jamais vu et vous m'embrassez comme ça en pleine rue...
— Je vous demande pardon, mais j'avais parié avec un ami que j'embrasserais la plus jolie femme qui passerait.
Elle sourit et lui dit d'un ton singulièrement adouci:
— Je vous pardonne mais ne recommencez plus.

C'EST EVIDENT

Le père.— Jeune homme, je voudrais savoir si vous êtes sérieux?

L'amoureux.— Sérieux? Mais croyez-vous que je courrais le risque, trois fois par semaine, d'être jeté à la porte si je ne l'étais pas?

VERITE PALPABLE

Peu d'hommes peuvent, en même temps, tenir une ampoule électrique chaude et réciter les dix commandements de Dieu.

UN HOMME EN DANGER

— Elle l'appelle déjà par son premier nom...
— Alors, je suis certaine qu'elle a des vues sur son second.



Le prestidigitateur.— Vous entendez bien votre montre qui fait tic-toc dans le mouchoir. Etes-vous satisfait?

Le petit garçon.— Plus que satisfait. Il y a un mois qu'elle ne marchait pas.

REPETITION FACILE

Le gros monsieur.— Tu vois bien cet homme qui est de l'autre côté de la rue? Eh bien, va lui dire de ma part qu'il n'est qu'une andouille. Pour ne pas te tromper, répète-moi ce que je viens de te dire.

Le gamin (à tue-tête).— Vous n'êtes qu'une andouille..

(Emoi, rassemblement, arrivée de la police et tête du gros monsieur.)

AIMABLE NAIVETE

— Ah! c'est vous, la bonne que le bureau de placement nous envoie. Voilà ce que c'est: nous donnons une soirée dansante le 24. Savez-vous ce que vous aurez à faire?

— Dame! j'sais pas! J'ai jamais dansé; mais, si madame veut, je vais prendre tout de suite quelques leçons pour être en mesure!...

RAISONNEMENT PERFIDE

— Maman, Henri m'a dit hier que j'étais belle comme une image.

— Il ne faut pas prêter l'oreille aux flatteurs.

— Comment puis-je savoir que les gens sont flatteurs, si je ne les écoute pas?

JEUX DE MOTS

— Un peu d'eau-de-seltz?
— Non, merci, je n'en prends jamais.
— Tiens, il y a pourtant des gens qui *siphon*.

ENTRE DEUX VOLEURS

— Alors, tout à coup, un silence, mon vieux... un de ces silences... On aurait entendu voler une bourse.

RIEN... DEPUIS

— Qu'est-il arrivé entre Henri et toi? Vous sembliez si bons amis l'an dernier.

— Oh! peu de chose. Je lui ai prêté \$10, l'an dernier... mais rien n'est... arrivé depuis.

HUM!

— Pourquoi le directeur a-t-il refusé ton écrit?

— Il m'a dit qu'il était trop long pour une courte histoire et trop court pour une longue histoire.

RETOUR DE VOYAGE DE NOCES

— Et ton mari, demande madame X... à son amie, a-t-il été gentil?

— Presque trop, répond la jeune mariée, on finissait par croire que nous n'étions pas mariés.

ENVIE MOTIVEE

— Oui, je l'avoue: j'envie son sort...

— Mais pourquoi?

— Il a demandé, autrefois, la main de celle qui est ma femme, et il a été refusé.

L'EXPERIENCE

Madame (très laide).— Si vous ne vous en allez pas, je vais appeler mon mari...

Le tramp.— Il n'est pas ici.

Madame.— Comment le savez-vous?

Le tramp.— Ma longue expérience m'a appris que, quand un homme a une femme de votre genre, il ne vient à la maison qu'aux heures des repas.

DISTRACTION



— Madame!... j'ai perdu bébé au square!...
Tant pis!... on le retiendra sur vos gages!...

PRECOCE ENFANT

Deux gamins cheminaient, quand ils vinrent à passer devant un marchand de tabac de la rue Mont-Royal. Le plus grand dit à l'autre:

— J'ai trois sous, tu en as deux, passe-moi-les et je vais acheter de quoi fumer pour nous deux.

Les sous furent produits, le grand entra dans le magasin, en sortit avec un cigare au bec, et ils reprirent leur marche. Au bout de cinq minutes le petit jugea à propos d'intervenir.

— Dis donc, nous sommes de société pour ce cigare...

— Ferme-toi, retorqua l'autre, je suis le président de cette société et tu n'es qu'un actionnaire. Tout ce que tu as à faire, c'est de cracher.

MOUVEMENT INQUIETANT

Elle.— Savez-vous que papa ne peut tenir ses pieds en place quand je joue?

L'amoureux (effrayé).— Alors, de grâce, attendez qu'il soit sorti pour jouer.

OPINION VALABLE

— Trouvez-vous que c'est une grande commodité d'avoir le téléphone chez vous, maintenant?

— Oui. Les voisins assurent qu'ils ne pourraient plus s'en passer.

LA MEILLEURE PREUVE

— Charles, avez-vous des goûts bien dispendieux?

— Oui, Charlotte, je suis très épris de vous.

FABLE-EXPRESS

De Rose que Jean a suivie
La fenêtre s'entr'ouvre. Jean
Triomphe, il a l'âme ravie.

— C'est elle!—Non, c'est sa ma-

[man

Qui vide un vase sur lui. V'lan!

Moralié

Tout n'est pas rose dans la vie.

GENRE NOUVEAU

— Evangeline, si tu m'aimes, dis-le; si tu ne m'aimes pas et que cela te gêne pour le dire, serre-moi la main.

LES BONS CONSEILS

— Je me demande quelle forme donner à mes vers?

— Pourquoi ne pas les essayer en prose?

SUPPOSITION CHARITABLE

— La musique de ma fille m'a coûté très cher.

— Ah!... quelque voisin vous a poursuivi, je suppose?

CHACUN SON ROLE

— Ta femme s'entend supérieurement en fait de cuisine.

— Je suis enchanté de te l'entendre dire. Je t'avouerai que je croyais le contraire.

— Comment... Tu aurais dû remarquer qu'elle laissait faire sa cuisinière et n'intervenait jamais.

RAISON PROBABLE

— Papa, pourquoi les gens pleurent-ils aux mariages?

— Parce que, pour la plupart, ils sont mariés eux-mêmes.

SON SYSTEME

— Vous paraissez toujours heureux et satisfait...

— C'est vrai. J'arrive à cela en étant assez sourd pour ne pas entendre certaines choses et assez aveugle pour ne pas voir les autres.

CRI DU COEUR

— Quand je mourrai, tu comprendras combien je t'ai été utile...

— Oh! combien j'ai hâte de pouvoir t'apprécier à ta valeur.

AUCUNE SOUFFRANCE

— Pourquoi as-tu souffert que Monsieur Boniface t'embrasse, hier?

— Mais, maman, je n'ai pas souffert.

UN DILEMME

— Brigitte, j'exige de vous surtout la vérité et l'obéissance.

— Mais que ferai-je quand vous me commanderez de dire que vous n'êtes pas à la maison quand vous y serez?

AU RESTAURANT



— Ce bouillon est beaucoup trop chaud... je viens de me brûler tout l'intérieur...
— C'est donc ça qu'à la cuisine on disait que ça sentait le cochon grillé!...

INNOCENCE ET VERITE



— Alors, petite Yvette, es-tu bien sage?... aides-tu ta maman?...
— Voui, madame... c'est moi qui compte les couverts en argent quand vous êtes partie!...

FERME PROPOS

— Viens-tu à la pêche avec moi?

— Peux pas. Il y a un an que j'ai promis de ne plus mentir.

RECONNAISSANT

Extrait d'un testament:
"Je lègue à Oscar Machin, la somme de \$500. Il y a dix ans qu'il s'est sauvé avec ma femme. Je n'oublie jamais un bien-fait."

VA-T-IL COMPRENDRE

— Ah! mademoiselle... il est de ces mélodies qui ont le don de me transporter loin, loin... bien loin...

— Dites-moi, vite laquelle, monsieur, je vous la jouerai avec plaisir.

LA PREUVE

— Fabien à l'esprit le plus juste, le plus sûr que je connaisse.

— En êtes-vous bien certain?

— Il a sur toutes les questions les mêmes opinions que moi.

PREVISION



— Dites-moi la vérité, docteur; est-ce que je peux me commander une robe claire?...

suite qu'après deux ou trois ans qu'ils obtenaient le titre de moines. À l'âge de trente ans ils pouvaient être promus aux fonctions sacerdotales par l'abbé directeur du couvent. Ce dernier exerçait lui seul un pouvoir suprême; il répartissait comme il l'entendait les fonctions et dignités du couvent.

Il y avait, dans les couvents du mont Athos, huit principaux fonctionnaires. L'Econome, qui s'occupait de l'administration générale; le Diacos, qui était en quelque sorte le trésorier; l'Archontade ou hôtelier qui avait charge d'une maison où l'on hébergeait les étrangers de passage; le Grammaire, qui surveillait la bibliothèque; le Portier, dont les fonctions étaient suffisamment désignées par son titre; le Cellerier, préposé à la garde des caves,

ou petits ermitages; c'étaient des maisonnettes suffisamment confortables pour mettre leurs occupants à l'abri des intempéries mais qui n'avaient cependant rien de luxueux; un jardin permettait aux deux ou trois occupants de chacune de ces maisonnettes de subsister assez chichement bien entendu. Certains de ces ermites ne voulaient toutefois pas admettre de compagnie; c'étaient les *anachorètes* qui vivaient seuls dans des cabanes grossières ou même dans des cavernes cachées dans les vallées ou sur les flancs de la montagne.

Sur le Mont Athos

(Suite de la page 9)

sévère; il y eut jusqu'à des révoltes successives et il en résulta qu'une sorte de gouvernement constitutionnel remplaça le régime autocratique. La discipline fut elle-même beaucoup atténuée; chaque moine qui avait des biens personnels pouvait les administrer lui-même; chacun d'ailleurs vivait un peu comme il l'entendait, on ne se réunissait pour les repas qu'aux jours de fête et, en temps ordinaire, les moines préparaient individuellement leurs repas dans leurs cellules.

L'assistance à la messe ne fut même plus obligatoire pour les moines qui n'avaient pas à remplir

ne faisait une lecture pieuse pendant le cours du repas.

Le réfectoire était splendide mais la nourriture était beaucoup plus modeste quoique assez confortable; le pays fournissait d'excellents fruits tels que melons, figues et raisins et les cuisiniers avaient, pour apprêter le riz une recette excellente que l'on ne trouve malheureusement plus dans les livres de cuisine d'aujourd'hui.

Les bibliothèques des couvents possédaient de véritables trésors artistiques; depuis le milieu du dix-huitième siècle on y a découvert un grand nombre de manuscrits précieux, classiques ou théologiques qui comptent aujourd'hui parmi les plus grandes richesses littéraires de l'Europe.

Ce qui frappait surtout l'imagination des visiteurs, c'était l'interdiction absolue de laisser séjourner ou même aborder sur le sol de la presqu'île aucune personne du sexe féminin. Cette rigoureuse défense n'a cependant pas empêché des voyageuses anglaises de parcourir le mont Athos, mais à leur grand regret elles ne purent naturellement pas pénétrer à l'intérieur des couvents.

Toutefois, en 1844, l'ambassadeur anglais, lord Stratford, qui visitait le mont Athos, décida de passer outre à la défense. Il prit la liberté de faire entrer avec lui sa femme et ses deux filles dans un des principaux couvents et donna l'ordre aux moines de leur montrer toutes les curiosités. Bien des années plus tard, lorsque dans ce couvent, on rappelait la visite de ces étrangères, on en parlait comme d'un véritable sacrilège.

En général, et sous la réserve de l'interdiction précitée, l'hospitalité était largement offerte dans les couvents aux étrangers et l'on mettait à leur disposition toutes les ressources de la cuisine. Les chambres qui leur étaient réservées étaient meublées simplement, à la manière antique mais avec tout le confortable qu'on pouvait souhaiter.

Tout cela alla en déclinant sans cesse; les revenus des couvents diminuaient tous les jours et les moines ne se recrutaient plus guère que parmi les gens très pauvres; de plus les bouleversements causés par la terre, les remaniements politiques effectués dans la région et de multiples autres causes de moindre importance ont à peu près relégué le mont Athos et ses couvents au chapitre des souvenirs.

Ainsi disparaissent lentement, un peu partout, tout ce qui a fait le caractère distinctif d'une époque et souvent sa grandeur.



Un des couvents du mont Athos vu de la cour intérieure.

et enfin le Trapézaire, ou maître d'hôtel.

Ces huit fonctionnaires disposaient d'un certain nombre de jeunes moines ou de serviteurs laïques qui travaillaient sous leurs ordres aux heures où il n'y avait pas d'offices.

Les personnes qui sollicitaient leur admission dans ces couvents pouvaient se diviser en deux classes nettement distinctes; les unes en trouvaient les rigueurs trop pénibles et les autres, d'un état d'esprit tout opposé, estimaient au contraire que la règle était encore trop douce et ils voulaient une discipline plus sévère. Les abbés directeurs s'efforcèrent de donner satisfaction aux uns et aux autres.

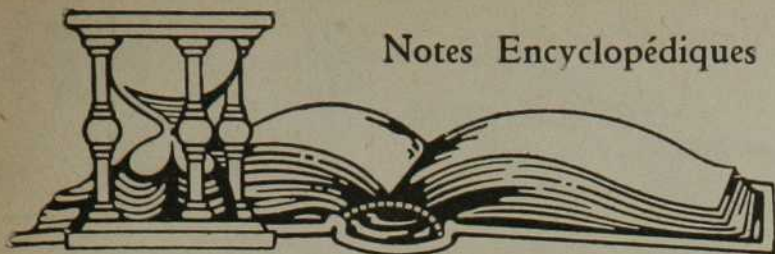
Pour se mettre à la portée des premiers, ils firent bâtir des laures

Ces hommes menaient là une vie toute solitaire et ne se rendaient jusqu'au couvent que rarement, pour se procurer par exemple les denrées les plus indispensables; ils donnaient en échange des fruits sauvages, des corbeilles qu'ils avaient faites. Bien de ces sculptures de modestes artisans qui n'ont pas laissé de nom dans l'histoire étaient de pures merveilles de goût et de talent; elles feraient aujourd'hui le bonheur de bien des collectionneurs ou pourraient revendiquer une belle place dans les musées mais il n'en existe plus que de très rares exemplaires.

Dans les derniers temps, il y eut à la charte primitive des infractions d'un autre genre, la règle fut violemment attaquée par les moines eux-mêmes qui la trouvaient trop

des fonctions de diacre ou de sous-diacre. La charte de saint Basile avait donc reçu un large accroc et l'importance des monastères s'en ressentit grandement.

Ces monastères étaient extrêmement intéressants et les beaux vestiges qui en restent peuvent donner une idée de ce qu'ils ont été dans le passé. Les réfectoires méritent une mention spéciale; ils étaient ornés à profusion de magnifiques peintures; on y voyait deux longues rangées de tables en pierre, plaquées de marbre et, au fond, en face de la porte d'entrée, la table des chefs du couvent, entourée de fauteuils, parmi lesquels on voyait le fauteuil abbatial splendidement orné de sculptures. À côté de cette place d'honneur était placée une chaire du haut de laquelle un moi-



Notes Encyclopédiques

Chaque année il passe, par les chutes du Niagara un volume d'eau pesant quarante-quatre milliards de tonnes; cette énorme quantité peut frapper davantage encore l'esprit quand on sait qu'elle serait suffisante pour former un canal plein d'eau, ayant douze pieds de largeur, six de profondeur et allant de la terre à la lune.

* * *

Quand au cours d'une pluie violente il tombe un pouce d'eau sur toute l'île de Montréal, cela représente une chute d'eau pesant au total huit millions de tonnes.

* * *

D'après les calculs aussi précis que possible des météorologistes, les pluies qui tombent continuellement sur la terre sur un point ou sur un autre se chiffrent par un poids d'au moins cinq cent soixante milliards de tonnes par heure. L'évaporation continue d'une égale quantité maintient l'équilibre atmosphérique.

* * *

Il ne faut pas s'étonner que l'eau brise les vases les plus solides lorsqu'elle y est enfermée et qu'elle y gèle. En se transformant en glace elle développe sur les parois une pression de plus de cent-vingt tonnes par pouce carré.

* * *

De l'eau qui met le feu, c'est un fait assez extraordinaire pour être signalé; la chose s'est pourtant produite en Californie. Une bouteille d'un gallon, pleine d'eau, avait été placée sur une étagère à l'extérieur d'une maison; les rayons du soleil, concentrés par la forme de la bouteille comme par une lentille, ont tellement échauffé la boiserie de la maison que l'incendie a fini par se déclarer. Les voilà bien, les méfaits de l'eau au pays sec!

* * *

On a fait, à Cleveland, des essais de construction de maisons en acier; toutes les parties sont préparées d'avance à la fabrique et leur mise en place, soudure, etc., ne demande que fort peu de temps ensuite. Il est ainsi possible de construire en deux jours seulement une maison de huit pièces avec deux salles de bain et un garage pour deux autos.

L'oiseau mouche d'Afrique est le seul oiseau qui puisse voler à reculons, et encore il ne peut le faire que sur une très courte distance.

* * *

L'art de l'imprimerie fut en usage au Japon dès l'an 1200, soit environ deux cents cinquante ans avant l'Europe.

* * *

Un météorologiste anglais estime qu'il y a, sur la terre entière, environ quarante-quatre mille orages électriques par jour. C'est peut-être beaucoup.

* * *

Au cours d'expériences on a remarqué que des fleurs en papier aux vives couleurs attiraient aussi bien les papillons que les fleurs naturelles. On en a conclu que les papillons sont attirés vers les fleurs par la couleur simplement et non par le parfum.

* * *

Un chimiste allemand a trouvé le moyen de combiner un alliage d'aluminium qui est aussi transparent que le verre et garde toutes les propriétés de résistance et de flexibilité de l'aluminium. On prétend que ce produit remplacera avec avantage les vitres ordinaires, les toitures et même nombre d'ustensiles de ménage en services.

* * *

Il y a actuellement six paquebots transatlantiques qui ont une installation radio-téléphonique permettant aux passagers de téléphoner en cours de route aux personnes restées sur la terre ferme.

* * *

Une sirène à vapeur de douze pouces demande une force de quatre cents chevaux-vapeur pour être actionnée. Il y a donc bien de la force qui est ainsi souvent gaspillée en beuglements inutiles.

* * *

L'astronome hollandais Dr Willem de Sitter dit que l'univers change continuellement de forme et de grandeur et que son étendue actuelle est de deux à vingt milliards d'années de lumière. Si c'est pour "notre" univers seul, c'est peut-être beaucoup trop, mais si c'est pour l'espace entier ce n'est sûrement pas assez. Ce n'est peut-être pas l'univers qui change, mais les idées des astronomes.

Complétez votre liste d'achats avec des SOUPES HEINZ faites comme à la maison

Pourquoi passer de longues heures à faire le marché et la cuisine, quand vous pouvez vous procurer les Soupes Heinz chez n'importe quel marchand?

Ce sont les soupes les plus appétissantes que vous puissiez goûter, faites avec les meilleurs légumes canadiens et les plus fins assaisonnements, d'après l'exclusive méthode Heinz.

Pour vous assurer saveur, commodité et économie, mettez aujourd'hui des Soupes Heinz sur votre liste d'achats.

SOUPES A LA CREME—

Tomates, Asperges, Blé d'Inde, Céleri et Pois Verts
AUSSI—Légumes, Bouillon de Boeuf, Tête de Veau (Mock Turtle).

SOUPES COMME CHEZ SOI HEINZ

Prêtes à servir



Fabriquées par Heinz. Etablie à Leamington, Ont., depuis près d'un quart de siècle

Liste
aux
Tomates
Bouillon
aux
Légumes
à la
Tête de
Boeuf

Maintenant
offertes
à prix
réduits.

Nouvelle édition plus complète

LE CHIEN

Son élevage, dressage du chien de garde, d'attaque, de défense et de police.

Dressage du chien de traîneau. Traitement de ses maladies

175 ILLUSTRATIONS PRIX: \$1.25

En vente partout ou chez l'auteur

ALBERT PLEAU,

Saint-Vincent de Paul, (Comté Laval), P. Q.



Coupon d'Abonnement Le Samedi

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (Etats-Unis: \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI.

Nom.....

Adresse.....

Ville et Province.....

POIRIER, BESSETTE & CIE LTEE, 975, rue De Bullion, Montréal, Can.

L'Action Rapide Compte et L'ASPIRINE la possède!

Quand vous voulez soulager la douleur, fiez-vous à l'Aspirine! Non seulement à cause de sa sûreté, mais à cause de son *action rapide*. Une tablette Aspirine se dissout *immédiatement*. Elle s'attaque aussitôt à la cause du mal. Elle est de plusieurs minutes plus rapide que d'autres remèdes, et le temps compte lorsque vous souffrez! Pour soulagement immédiat de maux de tête, gripes, maux de gorge, névralgies et rhumatismes, douleurs périodiques et autres affections, prenez l'Aspirine; elle n'affecte pas le cœur.

Dans toutes les pharmacies.

"Aspirin" est une
marque de fabrique



enregistrée au Canada

DOLLFUS-MIEG & C^{IE}
SOCIÉTÉ ANONYME
MAISON FONDÉE EN 1746
MULHOUSE - BELFORT - PARIS



COTONS À BRODER D.M.C., COTONS PERLÉS... D.M.C.
COTONS À COUDRE D.M.C., COTON À TRICOTER D.M.C.
COTON À REPRISER D.M.C., CORDONNETS... D.M.C.
SOIE À BRODER... D.M.C., FILS DE LIN... D.M.C.
SOIE ARTIFICIELLE D.M.C., LACETS DE COTON D.M.C.

PUBLICATIONS POUR OUVRAGES DE DAMES

On peut se procurer les fils et lacets de la marque D.M.C. dans tous les magasins de mercerie et d'ouvrages de Dames

Nos Recettes de Cuisine

Par LUCILE ST-DIDIER,
Directrice de la Chronique Culinaire



Pour les réceptions, soirées, thés, etc.

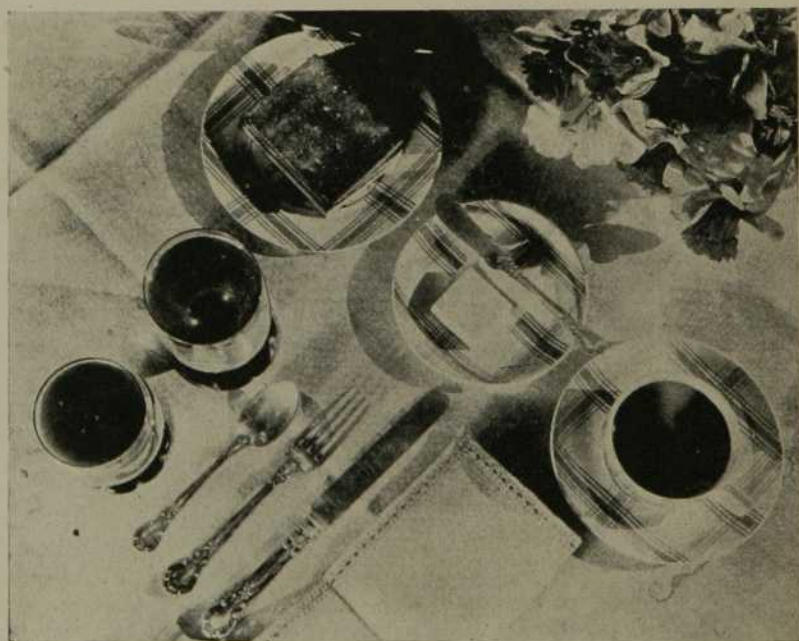
On peut achever toute la fraîcheur du concombre en préparant des sandwiches comme ceci: coupez très finement deux petits concombres, ajoutez les $\frac{2}{3}$ d'une tasse de mayonnaise, et laissez pour au moins une demi-heure dans la glacière. Laissez égoutter la mayonnaise et ajoutez $\frac{1}{2}$ tasse d'amandes salées hachées. On peut s'en servir pour en faire des sandwiches avec du pain beurré de mayonnaise. Une autre combinaison populaire renferme le jambon, les olives et les noix, toujours avec de la mayonnaise.

Un excellent gâteau, possédant les deux saveurs favorites de chocolat et de coco, est le gâteau *coconut fudge*. On prend :

pour une heure. Étendez avec le *Coconut Marshmallow*, qui se prépare ainsi :

- 2 blancs d'oeufs (non battus)
- $\frac{1}{2}$ tasses de sucre
- 1 c. à thé de vanille
- 5 c. à dessert d'eau froide
- $\frac{1}{2}$ c. à thé de sirop (corn syrup)
- 1 tasse de marshmallows
- 1 boîte de coco

Placez les blancs d'oeuf, le sucre, l'eau et le sirop dans la partie supérieure d'une chaudière double. Faites battre jusqu'à ce que le tout soit bien mélangé. Placez sur de l'eau en état d'ébullition vive, en battant continuellement, et faites cuire pendant 7 minutes, ou jusqu'à ce que la masse devienne passablement raide. Otez de sur le feu, ajoutez la vanille, et faites battre de nouveau. Ajoutez les marshmallows, faites



Un déjeuner léger, mais appétissant: jus d'orange, rôties beurrées et café, le tout servi dans la faïence de couleurs, sur une table fleurie.

- 2 tasses de farine criblée
- 2 c. à thé de poudre à pâte
- $\frac{1}{2}$ c. à thé de sel
- $\frac{1}{2}$ tasse de beurre
- 2 carrés de chocolat, fondu
- 1 oeuf, bien battu
- 1 c. à thé de vanille
- $\frac{3}{4}$ de tasse de lait
- 1 tasse de sucre

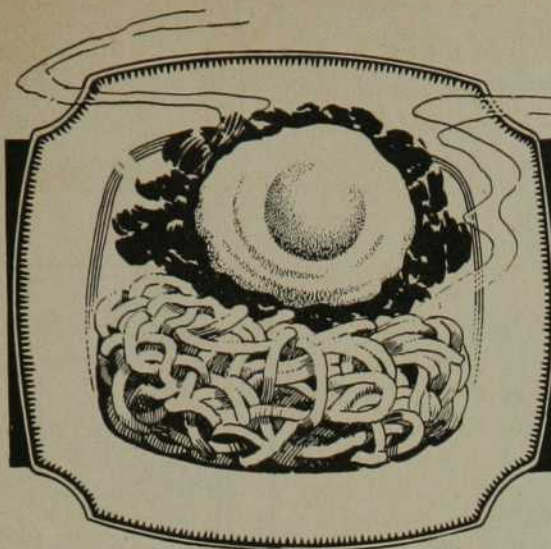
Faites cribler la farine, mesurez, ajoutez la poudre à pâte et le sel, et faites cribler ensemble trois fois. Faites crémier le beurre, ajoutez le sucre peu à peu, et faites crémier ensemble jusqu'à ce que le tout soit très léger. Ajoutez le chocolat, faites mêler, et ajoutez l'oeuf et la vanille. Ajoutez la farine, alternativement avec le lait, un peu à la fois, en battant après chaque addition. Faites cuire dans une bassine graissée d'environ 8 x 8 x 2 pouces dans un four modéré (325° F.)

étendre sur le gâteau, et faites étendre le contenu de la boîte de coco pendant que le tout est encore mou.

PETITS PÂTES À LA VIANDE

- $\frac{1}{2}$ livre de porc moulu
- $\frac{1}{2}$ livre de bœuf moulu
- 1 cuillerée à thé de sel
- 6 tranches très minces de bacon
- 2 c. à table Ketchup aux Tomates Heinz
- $\frac{1}{2}$ tasse d'eau froide
- 1 oeuf

Mélangez la viande, le sel et l'oeuf. Faites-en six petits pâtés plats. Enveloppez chacun d'une tranche de bacon, en maintenant le tout avec un cure-dents. Faites sauter sur chaque côté pendant 10 minutes dans une poêle chaude. Mettez dans un fourneau (400° F.), et ajoutez 2 c. à table de ketchup et $\frac{1}{2}$ tasse d'eau, puis recouvrez et faites chauffer durant 20 m.



SPAGHETTI HEINZ épinards et oeuf poché - très appétissant pour le lunch

DEMAIN, au lunch, essayez ce mets délicieux. Avec les épinards, faites un nid pour l'oeuf poché puis, à côté, placez une portion généreuse de Spaghetti Cuit Heinz.

Vous avez ainsi une assiette attrayante — un repas appétissant, parfaitement équilibré et de préparation très facile.

Si vous ne connaissez pas déjà les avantages que vous offre le Spaghetti Cuit Heinz pour l'élaboration d'un menu de lunch, essayez-en une boîte aujourd'hui même. Vous en serez en-

chantée. Ce Spaghetti est vraiment une combinaison d'aliments exquis et reconstituants — spaghetti, fromage, sauce aux tomates, lait, beurre et assaisonnement; il est cuit d'après l'incomparable méthode Heinz, prêt à réchauffer et à servir.

Le Spaghetti Cuit Heinz possède de remarquables propriétés nutritives — une saveur et un piquant exceptionnels. C'est tout un repas par lui-même. Combine avec d'autres mets populaires, il vous permet de varier vos menus à peu de frais.

Chez votre fournisseur,
en boîtes de quatre
grandeurs différentes.

UNE DES
57



SPAGHETTI CUIT HEINZ

Fabrique par Heinz — établie à Leamington, Ont., depuis près d'un quart de siècle

Un numéro sensationnel

La Revue Populaire

du mois d'OCTOBRE fait sensation !

En plus de son ROMAN COMPLET :

Le Talisman de la Princesse

Par COURTHS-MAHLER

La Revue Populaire du mois d'octobre contient :

- Pour la première fois dans l'histoire du journalisme canadien: Les souvenirs d'un ancien détenu du pénitencier de Saint-Vincent de Paul, ou tout ce qui se passe à l'intérieur du bagne.
- Vingt autres articles du genre, tous illustrés
- La méthode la plus facile de tirer les cartes.
- Les Mots Croisés, avec \$10.00 de prix.

Tout cela pour
15 cents seulement

La Revue
Populaire

est en vente partout

Coupon
d'Abonnement

La Revue
Populaire

Ci-inclus veuillez trouver la somme
de \$1.50 pour 1 an ou 75c pour 6 mois
(Etats-Unis: 1 an, \$1.75; 6 mois, 90c)
d'abonnement à la REVUE POPULAIRE.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____

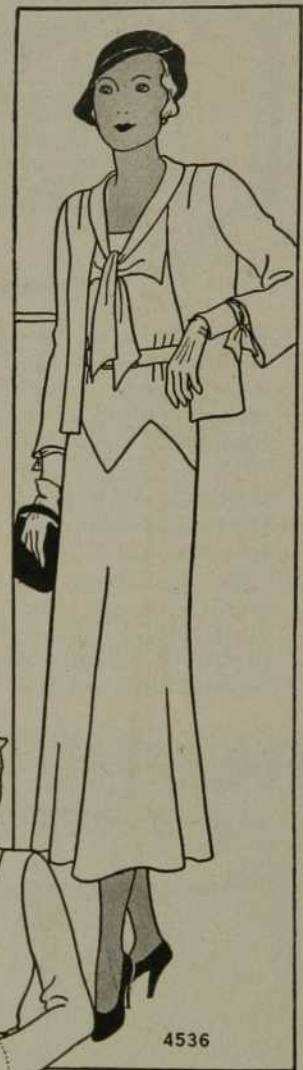
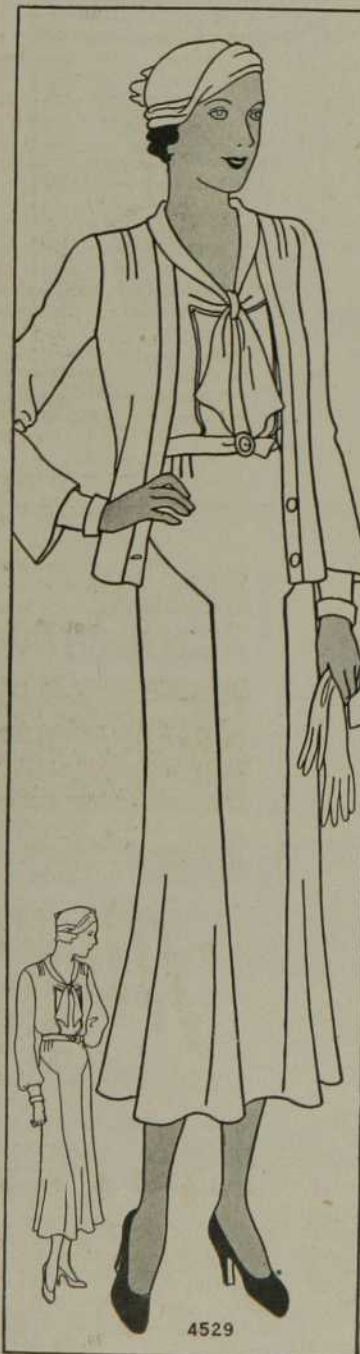
Province ou Etat _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE,
975, rue de Bullion, Montréal, Can.

Voici des costumes qui vous donneront
ce que vous cherchez : la sveltesse

4593 — Élégant costume pour personne de grande taille. Plis en avant seulement. Larg. $2\frac{1}{8}$ verges. Pour 40, $6\frac{3}{8}$ v. de crêpe de soie lourd de 39. Pour 36 à 52 de buste. 55 cents.

4529 — Un autre charmant patron de costume. Les lignes donnent beaucoup de sveltesse. Largeur $2\frac{3}{4}$ verges. Pour 40, 6 v. de crêpe de Chine de 39, et $\frac{7}{8}$ v. de contrastant. Pour 36 à 52 de buste. 55 cents.



4457 — Costume tailleur aux lignes sobres et harmonieuses. Largeur $1\frac{3}{4}$ verge. Pour 40, $3\frac{3}{4}$ verges de laine légère novelty de 54, et $\frac{3}{4}$ verge d'uni pour la partie supérieure de la robe. Pour 34 à 48 de buste. 50 cents.

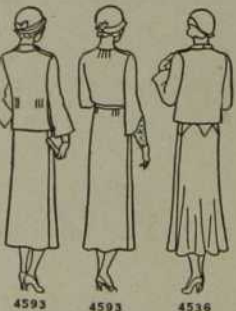
4452 — Voici un joli patron pour celles qui veulent paraître plus grande et plus mince. Largeur 2 verges. Pour 40, 3 verges de laine de 54, et $\frac{7}{8}$ v. de soie de 32 pour assortir. Pour 34 à 52 de buste. 45 cents.

4536 — Pour les personnes aux lignes plus amples, voici un élégant patron. Largeur $3\frac{1}{4}$ verges. Pour 40: robe, 5 verges de soie de 39 et $\frac{3}{4}$ verge de chaque contrastant: gilet, 2 verges de 39. Pour 34 à 52 de buste. 55 cents.



4457

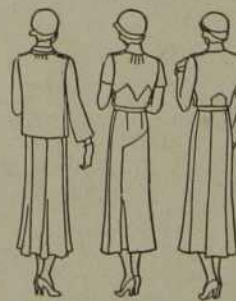
4452



4593

4593

4536



4529

4457

4452

PATRONS BUTTERICK

Si votre marchand ne peut vous les procurer, écrivez à :
THE BUTTERICK COMPANY, 468 Wellington St. W., Toronto

Tout ce qu'il y a de plus nouveau à des prix très bas



4234 — Jolie robe avec de gracieux ornements: poignets larges, plis très accentués, etc. Largeur 2 verges. Pour 36, 4 $\frac{3}{4}$ verges de coton lainu de 35. Pour 14 à 18; 32 à 44 de buste. 35 cents.

4500 — Remarquez l'agencement des boutons de cette charmante robe d'intérieur. Ceinture contrastante. Largeur 1 $\frac{1}{2}$ verge. Pour 36, 3 $\frac{1}{2}$ verges de 39; ceinture $\frac{1}{8}$ verge de 39. Pour 12 à 20; 30 à 44 de buste. 40 cents.

PATRONS BUTTERICK

Si votre marchand ne peut vous les procurer, écrivez à The Butterick Co., 468 Wellington St. W., Toronto, Ont.

4563 — Voici un patron qui commence à être très estimé. Cette robe est de laine légère avec blouse de crêpe de Chine. Largeur 1 $\frac{3}{8}$ verge. Pour 34, robe 2 v. de 54; blouse 2 $\frac{1}{4}$ verges de 39. Pour 12 à 20; 30 à 40 de buste. 40c.

4591 — Les manches font partie de la robe. Gilet avec ou sans manches. Largeur 1 $\frac{7}{8}$ verge. Pour 36, 3 $\frac{1}{2}$ verges de laine légère de 54, et $\frac{3}{8}$ verge de contrastant de 54. Pour 12 à 20; 30 à 44 de buste. 40 cents

A NOS LECTRICES

Voyez, page 27, notre Certificat Butterick qui vous donne droit à 5 cents sur le prix d'achat de tout patron Butterick.

IL AVAIT JURE DE RESTER GARÇON, MAIS

Ses Yeux Surent le Conquérir !



Vous aussi pouvez, de cette manière sûre et facile, avoir des yeux clairs et brillants qui captivent.

Plus d'une idylle a eu son point de départ dans une paire d'yeux clairs, étincelants. Et cependant, la plupart des femmes négligent honteusement leurs yeux! Si vous leur donniez les soins quotidiens de votre peau, de vos dents et de vos cheveux, ils obtiendraient bientôt une clarté et un éclat qui vous surprendraient.

Pour maintenir vos yeux clairs, brillants et pleins de vie, rien n'égale la célèbre Murine. Elle dissout la pellicule empoussiérée qui rend les yeux ternes, et par son action astringente, délicate, elle fait disparaître les taches veineuses. Appliquez cette lotion calmante, rafraîchissante, inoffensive, soir et matin... régulièrement!

Contrairement aux liquides ordinaires pour les yeux, Murine ne requiert pas de gondole. Elle est appliquée de façon hygiénique et commode au moyen du compte-gouttes qui sert aussi à boucher la bouteille. 150 traitements ne coûtent que 60c aux pharmacies dans tout le Canada. Demandez-en aujourd'hui une bouteille! Procurez-vous les brochures gratuites sur la beauté et le soin des yeux, en écrivant à Murine Co., Dépt. A. 9 E., rue Ohio, Chicago, Ill.



FAITES CETTE EXPERIENCE! Placez de la Murine dans un oeil seulement puis remarquez comme il est plus brillant, plus clair et plus grand!

MURINE
POUR VOS
YEUX

FABRICATION CANADIENNE

UTILE LIVRE GRATUIT SUR L'
EPILEPSIE

Si vous souffrez ou avez des amis souffrant de cette terrible maladie, découpez cette annonce et faites venir le livre de renseignements GRATUIT sur le FAMEUX Remède Trench de Renommée Mondiale contre l'Epilepsie et les Crises. Simple traitement domestique. 40 ans de succès. Des milliers de témoignages. Adressez: TRENCH'S REMEDIES Ltd., Dépt. 37, 79, rue Adelaide Est, Toronto. (Découpez ceci immédiatement.)

FEMMES DEMANDÉES

Nous avons besoin de femmes ayant une machine à coudre pour coudre pour nous, chez elles. Rien à vendre. Tout ouvrage fait à la machine. Ecrivez à Ontario Neckwear Compagnie, Dépt. 190, Toronto 8, Ontario.

Le Philtre du Prof. Gladstone

(Suite de la page 27)

tres anonymes. Croyez-vous qu'il m'aime encore, et que je le retrouverai?"

Alors, de sa voix messianique, le professeur avait répondu: "Votre ami vous aime encore beaucoup. Il regrette ce qu'il a fait. Il a su depuis que les accusations des lettres anonymes étaient fausses. Il vous reviendra en septembre."

En septembre! Dans l'obscurité, Marcelle a serré la main de Mme Clavel. Plus qu'une semaine d'attente...

Le soir même, dans deux maisons montréalaises différentes, ce message du professeur Gladstone a ému fortement deux personnes. Je n'ai pas à nommer Madeleine Huneault et Robert Samson. Sous le coup de la plus forte émotion de sa vie — il le dira plus tard — il ferma le radio, au grand désappointement des autres pensionnaires qui écoutaient avec autant d'attention que lui, ce programme, et courut au domicile des demoiselles Huneault. Madeleine elle-même vint lui ouvrir.

— Vous avez entendu? Il faut qu'elle soit bien malade, ma pauvre Marcelle. Elle ne songeait même pas à le rabrouer parce qu'il était la cause de la maladie de sa soeur.

— Puis-je vous demander une seconde fois sa main?

Elle sourit:

— A quelque chose, malheur est bon.

Elle pensait soudain: "Quelle peur! J'ai cru un instant que le ridicule s'attacherait à la Maison à cause de cette folle démarche. Mais ce revirement romanesque sera la meilleure annonce possible. Les clients viendront en grand nombre admirer la constance de cette jeune fille qui attendit quatre ans la fin de la bouderie de son fiancé..."

L'amour des jeunes gens du peuple moyen échelonne ses dates mémorables les dimanches de l'année. Ce fut un dimanche de la première semaine de septembre que Marcelle Huneault revit son fiancé. Elle revenait à pas lents de la grand'messe, frôlée de près par les nombreuses voitures-automobiles qui se suivent sur la route de Lesage. En approchant de la maison, elle remarqua une automobile étrangère. "Tiens, se dit-elle, chez monsieur Clavel ont de la visite." Fait étrange, elle n'entendait pas d'éclats

(Suite à la page 41)

PETITE GIRL

(Suite de la page 6)

pas beaucoup de monde dans les rues...

Les fillettes furent installées dans une austère pension de famille. Elles y trouvèrent un dortoir comme à Londres, et matin et soir, comme à Londres, Miss Sanderson les fit prier.

Puis elles débutèrent au Grand Casino.

La salle était immense et les projecteurs jetaient des feux aveuglants sur la scène. L'orchestre était endiablé. Les *girls* parurent.

Maud était au milieu. C'est elle qui dirigeait ses petites compagnes. Elle ne fut pas intimidée, ni même interloquée. A peine jeta-t-elle un coup d'oeil dans la salle. Elle pensa seulement à son père Bill Renold, à sa mère Mary qui lui avaient dit d'être bien sage. Alors elle sourit, toute rose comme une petite cerise à peine touchée par le soleil; et elle dansa, et elle sourit. Et ses amies qui étaient aussi bien sages dansèrent et sourirent...

Toute la salle applaudit, la musique devint folle et les *girls* disparurent.

Pourtant des messieurs un peu forts et un peu chauves se pressaient aux premiers rangs des fauteuils d'orchestre du Grand Casino pour lorgner les fins mollets roses des petites *girls*. Maud surtout obtenait un succès fou.

Elle avait dépassé ses quinze ans maintenant. Elle était élancée, fluette, délicate. Ses cheveux mousseux et pâles lui faisaient un halo autour du visage. Dès qu'elle paraissait en scène avec sa petite mine rose et son éclatant sourire, cent lorgnettes avides se braquaient sur elle. On l'applaudissait à tout rompre et on lui jetait des bouquets de roses. Son succès fut tel qu'on décida de lui faire faire un numéro à elle toute seule. Et d'immenses affiches recouvrirent les murs de Paris.

MAUD RENOLD
Au Grand Casino

Un jour Miss Sanderson dit à Maud:

— Maud, je viens de recevoir pour vous une bague merveilleuse. Il paraît qu'elle vaut vingt mille francs, plus peut-être.

— C'est drôle! fit Maud. Eh bien, il faut l'envoyer à mon père Bill Renold, à Manchester.

Quelques jours après, Maud reçut un bracelet, puis un collier. Tous ces bijoux partirent pour Manchester.

Et les cadeaux se succédèrent. Chaque soir, c'était un nouveau

présent plus beau que celui de la veille.

— Les Parisiens sont très gentils, disait Maud, simplement.

Un matin, Maud venait de se lever et buvait son thé quand Miss Sanderson l'appela. Elle avait l'air affolée, Miss Sanderson!

— Maud, il faut que je vous parle, à vous, à vous toute seule. Venez avec moi!

— Vous voulez me gronder, Miss? demanda Maud.

— Mais non, Maud, mais non, venez...

Alors, haletante, suffoquée d'émotion, Miss Sanderson apprit à Maud une effarante nouvelle: le duc de Chomar, le fameux duc de Chomar, était là, dans la pièce à côté. C'était lui qui depuis un mois comblait Maud de présents. Aujourd'hui il voulait l'épouser.

— Qu'est-ce que cela veut dire? demanda Maud.

Miss Sanderson expliqua à Maud que le duc lui offrait de devenir duchesse et millionnaire. Et tout en s'expliquant, elle murmurait:

— C'est insensé! C'est miraculeux! Maud, duchesse!... Duchesse!... Enfin, ma petite, que pensez-vous faire? Voulez-vous que je fasse entrer le duc?

— Je veux bien, répondit Maud.

— Mademoiselle!... Mademoiselle! fit le duc, en entrant.

C'était un bel homme fort distingué et son émotion était si grande qu'il ne savait que dire.

Maud le regarda en riant.

— Vous voulez m'épouser? demanda-t-elle sans préambule.

— Je... je... oui... je veux, répondit le duc.

— Alors voilà, dit Maud. Mon père est Bill Renold; ma mère est Mary Renold. Ils habitent à Manchester, 542, Dawson Street. Allez les voir et dites-leur que vous voulez m'épouser. Ils vous regarderont et ils demanderont au pasteur sans doute. Vous leur direz que je suis leur petite fille obéissante.

— Mais vous? fit le duc interloqué.

— Moi je voudrais bien une robe kaki pour ma poupée.

Ainsi le duc de Chomar alla rendre visite à Bill Renold de Manchester et demanda la main de Maud. Mary Renold courut chez le pasteur et le pasteur ayant déclaré que le ciel bénissait cette union, Maud Renold, *Manchester's girl*, devint duchesse et ne dansa plus.

MAURICE PRAX

Le Cœur de Lorraine et de Serge

(Suite de la page 5)

un adieu déchirant entre Lorraine et lui.

Deux ans plus tard, Lorraine, devenue infirmière, apprit que le matin même arriverait un convoi de blessés. Elle soupira et les larmes lui venaient aux yeux, car il y avait presque huit mois qu'elle n'entendait plus parler de lui. Elle se leva et se dirigea dans son appartement, car M. d'Autray, de retour en France, avait fait de sa résidence un hôpital pour recevoir les blessés. Peut-être regrettait-il son coup de tête, car il voyait bien que le cœur de Lorraine s'était donné tout entier, et il avait bien peur, que si la mort touchait Serge, elle emporterait sûrement sa fille. Il devenait fou à cette idée.

Deux heures plus tard, Lorraine descendit et se trouva au milieu d'une quinzaine de soldats blessés plus ou moins gravement. Elle dit aux serveurs:

— Installez ces hommes et j'irai les soigner.

Quelques minutes plus tard on la voyait passer d'un lit à l'autre pour prodiguer des soins et consoler ceux qui étaient loin de leur foyer.

Elle était rendu au dernier lit lorsqu'elle poussa un cri et devint si blanche qu'elle pensa perdre connaissance. Serge était là et il était presque mourant. Oh! c'était trop cruel! Avec un effort farouche elle se jeta au pied du lit et lui prit les mains, les baisa en sanglottant.

Enfin il ouvrit les yeux et la reconnut. Ses mains tremblaient et un son partit de son cœur: Lorraine! Il essaya de la prendre sur son cœur mais elle comprit, elle s'y blottit et le baiser qu'ils se donnaient était bien le baiser de deux inséparables.

Un mois plus tard, Serge se promenait au bras de sa jeune infirmière, sa chère fiancée. Ils se regardèrent et comprirent que le bonheur s'ouvrait devant eux.

PETITE PRINCESSE

AVEUGLE

(Suite de la page 4)

— Asseyez-vous là, tout près de moi, continua-t-il. Depuis si longtemps vous avez été mon rayon de soleil dans les tristes ténèbres où je suis plongé; malgré mon infirmité vous êtes restée auprès de moi, m'encourageant, me rattachant à la vie. Cela serait-il si surprenant si je voulais vous connaître plus amplement. Parlez-moi de votre physique; je connais déjà votre âme!

A ces mots Jeanne devint pâle et pensa:

— Il s'intéresse donc à moi. Et sans oser répondre, elle partit.

Léon continua:

— Il faut me dire ce que je ne puis voir.

Il parut désespéré de ne recevoir aucune réponse. Il voulait aimer. Si ses yeux étaient mornes, son cœur n'avait cessé de battre.

— Jeanne, permettez-moi que je vous appelle ainsi, je veux vous aimer. Ah, que dis-je, je vous aime déjà! Et vous ne répondez pas. Vous me refusez l'unique bonheur de mon existence, murmura-t-il; mais, trop tard pour qu'elle entendit cet aveu, puis-elle s'était déjà enfuie.

Pourquoi? puisqu'elle partageait les mêmes sentiments avec lui?

Parce qu'elle avait peur d'aimer sans retour, et cette crainte la privait de son bonheur. Si elle avait osé! si elle n'avait écouté que son cœur, ils se seraient compris, mais hélas! il n'en avait pas été ainsi; elle avait refusé d'écouter la voix de cet être qui l'adorait plus que tout au monde.

Pauvre Bernard, il continuait de vider le fiel de son âme et sanglotait:

— Je sais, je suis aveugle, et vous ne voulez pas de moi!

Sa poitrine se soulevait, écrasée par le fardeau trop lourd de son amour.

Tout à coup, il se leva et parvint sans difficulté au bouton de la sonnette, s'assurant à tâtons que Jeanne n'était plus là. Il appela son domestique; celui-ci apparut aussitôt.

— Antoine, prends du papier, une plume et écris ceci, commanda Léon; puis, d'une voix tremblante, il dicta:

Chère Demoiselle,

Je ne puis aimer sans être aimé!
Adieu!

LEON BERNARD

... C'était tout et pourtant!! si cruel!!!

Effaré, Antoine interrogea son maître:

— Ne crains rien, mon ami, s'empressa de répondre Bernard; seulement un voyage, un très long voyage. Va faire ma valise.

Rassuré, le vieil Antoine partit d'un pas chancelant.

L'auteur alla vers son bureau, tira d'un tiroir un "browning" puis, appuyant le canon sur sa tempe, pressa la détente. Il tomba sans un cri, un sourire aux lèvres.

Au coup de feu, Jeanne, comme une folle, se précipita dans la pièce, et se jetant près de lui, murmura:

— Et moi qui l'aimais tant!

Avait-il entendu ces mots? Sans doute, car en frémissant il se souleva et retomba aussitôt.

Plusieurs mois se sont passés. Une auto s'arrête devant la villa. Cette fois ce sont Monsieur et Madame Bernard qui reviennent dans leur petite maison, qui, maintenant, sera vraiment le nid de bonheur qui avait été envié si souvent par les passants.

Le coup de revolver que Léon s'était tiré, avait provoqué la nécessité d'une opération qui ayant également agie sur les nerfs ophtalmiques, lui avait rendu la vue. Quand il vit clair pour la première fois, ce fut pour contempler la douce image de sa secrétaire, la seule qui ne l'avait quitté un seul instant et l'avait veillé avec tant de dévouement durant sa longue maladie. Alors il se souvint. Elle l'aimait et il voyait...

Le voile s'était déchiré, lui montrant la vie et l'amour.

Et, maintenant, tous deux, ils vont franchir le seuil de leur demeure, mais, avant, Jeanne court dans le jardin pour cueillir les premières roses du printemps. Elles devront orner la table de travail de Léon, qui, à présent pourra enfin jouir de leur vue et les admirer tout à son aise.

— Dépêche-toi, chérie, je meurs d'envie d'entrer avec toi, dans notre maison; d'examiner tout sur notre passage, lui cria son mari.

Elle accourut, ses bras chargés de fleurs.

Ils avancèrent lentement dans les pièces, puis arrivèrent dans le bureau de Léon.

— Oh! qu'est ceci? fit Jeanne en voyant, sur le plancher une feuille blanche qu'elle ramassât. Elle la lut, puis se tournant vers son mari, lui dit, des larmes plein les yeux:

— Nous n'aurons plus besoin de cela, Dieu merci!

C'étaient les adieux de Léon qui furent déchirés entre ses doigts gra-

cieux. La note que le vieil Antoine avait écrit ne devait plus leur servir.

— Viens, lui murmura Léon, tout en lui passant un bras autour de la taille, et il l'entraîna vers la fenêtre.

C'était le soir, et là, tous deux, bien près l'un de l'autre, ils contemplaient ensemble le beau clair de lune. Il n'avait plus besoin que Jeanne lui en décrive les admirables beautés. Ils se recueillaient dans le silence de la nuit, puis entendirent ces mots:

— Que c'est joli ici; comme ils doivent y être heureux!

Puis un bruit de moteur; puis le calme à nouveau enveloppa ces êtres qui méritaient bien leur bonheur, si chèrement acheté; puis à la fenêtre où Jeanne avait déjà tant pleuré, l'on aurait pu voir son bien-aimé effleurer d'un doux baiser ses joues, où, jadis tant de larmes avaient laissé leurs traces.

Il avait fallu un enchaînement de telles circonstances pour empêcher cette femme de briser sa vie et son bonheur, en n'osant avouer son amour.

SIMONE COLIN

Le Philtre du Prof. Gladstone

(Suite de la page 40)

de voix. A travers le rideau de la porte, elle vit le visage de Mme Clavel qui éclatait de joie. Elle entra.

— Le professeur Gladstone, dit Madame Clavel, d'un air réticent, en montrant la porte du salon en souriant.

Ne comprenant pas, elle avança. Madeleine l'embrassa vivement et avant qu'elle eut le temps de réaliser quelque chose, elle était devant Robert.

— Marcelle, voulez-vous être ma femme?

Pour toute réponse, elle regarda d'un air égaré Madeleine, Monsieur Clavel, Madame Clavel et René qui s'écrasaient d'un air souriant dans le cadre de la porte.

— Les bancs sont publiés. C'est pour samedi, dit Robert.

— Mais je n'ai pas de trousseau, de toilettes...

— Tout est prêt, dit Madeleine. Allons, embrasse Robert. Il en brûle de désir. Elle lui sauta au cou.

Dans la cuisine, Monsieur Clavel secouait la cendre de sa pipe sur le fourneau du poêle...

JEANNOT MARLI



L'HUILE QUI EVITE DES REPARATIONS

N'importe quelle huile fera fonctionner mieux les appareils domestiques pour quelque temps. Mais l'huile 3-dans-Un fait réellement trois choses qui diminuent les frais de réparations!

En même temps qu'elle huile, elle enlève l'huile sale et rude des pièces qui travaillent, et les protège contre la rouille.

Trois-dans-Un est un mélange spécial de trois huiles, pour remplir cette triple fonction. Tous les appareils domestiques en ont besoin régulièrement. En vente partout; en boîtes et bouteilles commodées.

Three-in-One Oil, Co., Windsor, Ont.

HUILE 3-DANS-UN

NETTOIE — HUILE — PROTEGE

EMBELLISSEZ VOS YEUX!

Transformez-les avec ce nouvel embellisseur de cils d'application facile qui relèvera l'éclat de vos yeux. Fait paraître les cils naturellement noirs, longs et soyeux. Aucune habileté requise. N'échauffe pas les yeux. A l'épreuve des larmes. Essayez-le. Noir ou châtain. 75c aux comptoirs d'articles de toilette. Distribué par Palmers Ltd., Montréal.



La Nouvelle MAYBELLINE
NE BRULE PAS — A L'EPREUVE des LARMES

PUREMENT VÉGÉTALES

Elles stimulent votre foie, le débarrassent des poisons et

Améliorent votre APPÉTIT

En vente partout, en pqs rouges de 25c et 75c.

CARTER'S LITTLE LIVER PILLS

Pour traitement de pis de vaches enrhumées ou autrement malades, utilisez le Liniment Egyptien Douglas — le remède sûr et rapide. Economise temps et argent. Empêche les bestiaux de se tarer.

\$5.00 A GAGNER CHAQUE SEMAINE

SOLUTION
du
PROBLEME
No 41
de
MOTS CROISES
PARU
dans
"LE SAMEDI"
de la
SEMAINE
DERNIERE



★
LE SAMEDI donne
chaque semaine CINQ
prix de \$1.00 cha-
cun. Envoyez votre so-
lution sur le carrela-
ge ci-dessous d'ici le

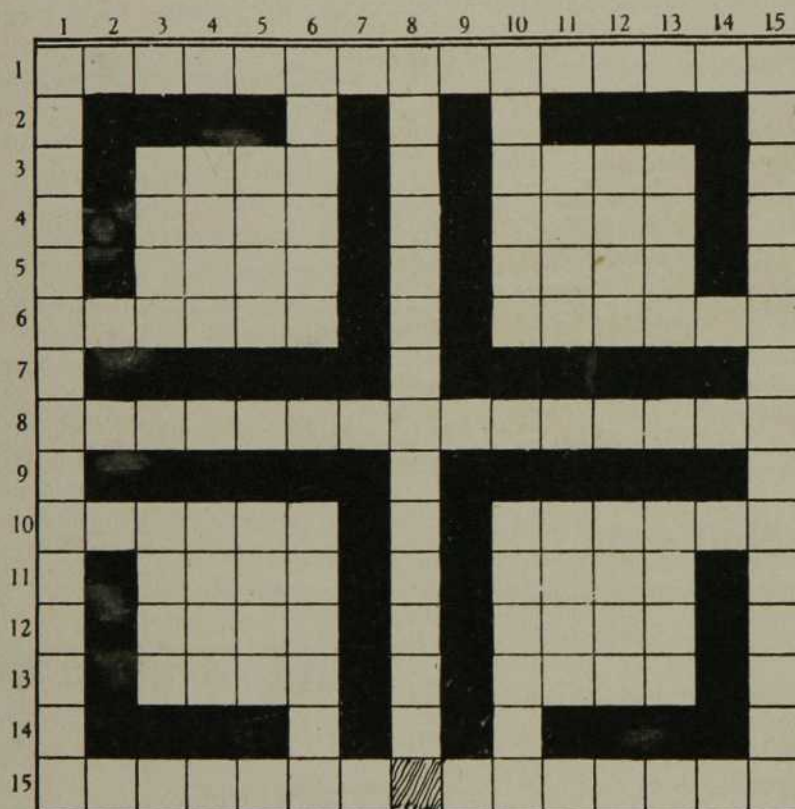
30 septembre

Les bonnes solutions
sont tirées au sort,
chaque semaine, et les
cinq premières sortan-
tes gagnent les prix.
Adressez: LES MOTS
CROISES (Le Samedi),
975, rue de Bullion,
Montréal, - - Canada.

★

Vous trouverez à la page 26 les noms des CINQ gagnants du Concours No 40,
paru dans LE SAMEDI du 17 septembre.

LES MOTS CROISES DU "SAMEDI" — Problème No 42



NOM _____

ADRESSE _____

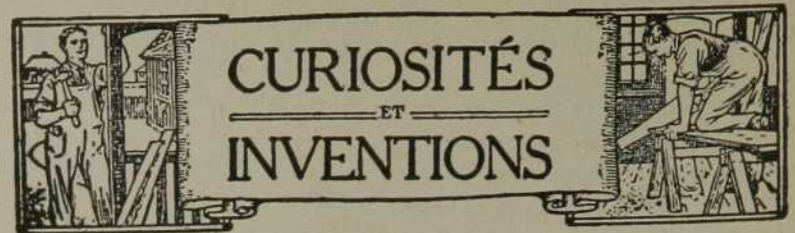
Horizontalement

- Dégénération.
- Poison avec lequel les Javanais empoisonnent leurs flèches. — Ville du Mexique.
- Transporté de joie. — Fatigué.
- Nom donné à la Perse. — Titre des descendants de Mahomet.
- Qui possède la suprême perfection (féminin). — Reparaît.
- Tournoyante.
- Ancienne Ancyre. — Danses.
- Lac du Canada. — Air, mélodie.
- Ingénieur français qui a réalisé la première machine volante. — Patrie de Barante.
- Grande victoire de Napoléon. — Prénom féminin.
- Donner du vent. — Promesse.

Verticalement

- Qui dirige une affaire (féminin).
- Mari de Bethsabée. — Oiseau.
- Monnaie turque. — Vilaine, hideuse.
- Côté vers lequel descend la rivière. — Néant.
- Matière qui découle de certains arbres. — Action de donner de l'air.
- Dépourvue d'intelligence.
- Franchir. — Revue des troupes.
- Fait des vers. — Câble.
- L'Irlande. — Le roi des animaux.
- Du verbe être. — Poignard circassien.
- Violemment, en tempête.

(La solution de ce problème dans LE SAMEDI de la
semaine prochaine.)



COMMENT FAIRE TENIR UNE SORBETIERE EN PLACE

Une excellente suggestion pour
tous ceux et celles qui font leur
propre crème glacée, soit pour la
consommation domestique, soit
pour la clientèle d'un restaurant,

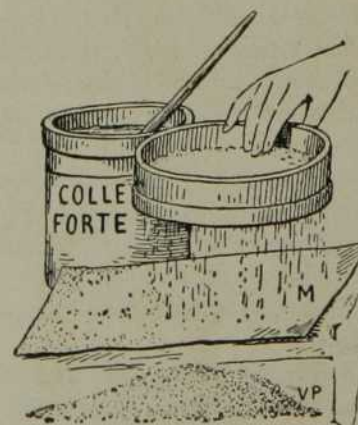


d'une pension. Quatre crochets
vissés sur le dessus de la table ou
sur une planche retiennent la sor-
betière et l'empêchent de bouger
constamment pendant qu'on tour-
ne la manivelle.

FABRIQUEZ VOUS-MEME DU PAPIER DE VERRE

Généralement, on fabrique le pa-
pier de verre ordinaire avec du sa-
ble pilé qu'on répand sur du papier
enduit de colle forte. On arrive
facilement à fabriquer quelque cho-
se de mieux.

Prenez d'abord de la mousseline
assez forte, mais très souple, que



vous découperez en rectangles M.
Etendez ces rectangles sur du papier
mince, puis enduisez-les d'une cou-
che de colle forte étendue à l'aide
d'un pinceau. D'autre part, vous
avez préparé du verre VP, avec des
débris de verre pilé à l'aide d'un
fort marteau. Vous arriverez faci-
lement, en tapotant modérément, à

concasser finement les morceaux de
verre que vous voulez employer.

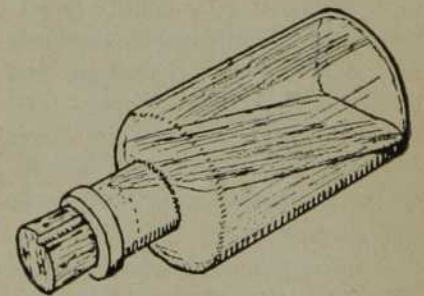
Pour vous en servir, vous le pla-
cez ainsi préparé dans un tamis fin
qui retiendra les morceaux insuffi-
samment pulvérisés. Quand vous
aurez enduit la mousseline avec de
la colle forte, secouez le tamis au-
dessus, pour garnir l'étoffe. Lais-
sez sécher, puis secouez la mousseline
au-dessus du tamis. Le verre,
en excès, qui ne sera pas retenu par
la colle, tombera.

Le reste constituera une étoffe
verrée souple, facile à manipuler,
plus que le papier verrier toujours
trop raide et souvent cassant.

— o —

POUR PROJETER UN LIQUIDE GOUTTE A GOUTTE

On a quelquefois à projeter un
liquide goutte à goutte: par exem-
ple, lorsqu'on se sert d'un produit
de nettoyage quelconque. Il est
commode de se servir d'un flacon
spécialement pour cet usage. La
préparation du flacon n'est pas
compliquée: en effet, il suffit de



munir ce flacon d'un bouchon rai-
nuré. Le bouchon n'étant rainuré
que d'un côté, il faut agiter le fla-
con violemment pour projeter les
quelques gouttes de liquide dont
on a besoin.

— o —

COMMENT UTILISER LES PLAQUES PHOTOGRA- PHIQUES VOILEES

Dans ce but on prépare une dis-
solution d'un sixième d'once d'aci-
de chromique et d'un tiers d'once
de bromure de potassium dans une
pinte d'eau. On met les plaques
dans ce bain et on les y laisse pen-
dant cinq minutes; on les lave en-
suite à l'eau courante, on les fait
sécher dans une chambre obscure,
le côté de la couche sensible étant
exposé à l'air; et si ces plaques sont
plus lentes que celles qui n'ont pas
été voilées, du moins elles donnent
des négatifs à contrastes brillants.

Calmante

COMME UNE BRISE DE L'OCEAN



N'importe quand est propice pour la Carling's Black Label Lager, mais comme elle est bonne lorsque vous avez chaud... lorsque la température s'élève... et que les rues inondées de soleil dancent dans une atmosphère suffocante... buvez alors une bouteille de Carling's Black Label Lager... vous jouirez de sa calmante fraîcheur... comme une brise de l'océan... réconfortante... stimulante... un tonique pour des nerfs agacés... il n'y a rien comme cela... pas une bière Lager comme la Carling's Black Label... commandez-la à votre taverne ou au club... ou à la caisse chez votre épicier.

Carling's

Black Label Lager Beer

CARLING'S AMBER ALE ★ RED CAP ALE ★ INVALID STOUT ★ BLACK LABEL LAGER BEER

FC-251

Waterman

*montre ce qu'il advint de Pointes de Plumes
après une Épreuve Ecrite de 38 milles*



Autre Marque No 1—Les deux bouts de la pointe sont usés à plat. Le conduit de l'encre est obstrué par le métal usé.



Autre Marque No 2—Le côté droit de la pointe est plus usé que le gauche. Le bout est extrêmement rugueux.



Autre Marque No 3—Les sommets sont usés sur toute la surface écrivant. Le bout de droite est aplati et creusé.



Waterman — Rondeur et égalité parfaites, aucunement affectées par la rigoureuse épreuve de 38 milles.



PATRICIAN



LADY PATRICIA

Savez-vous que vous pouvez vous procurer une Waterman... la meilleure plume au monde... pour aussi peu que \$2.75?

QUATRE nouvelles pointes de plumes... une Waterman et trois d'autres marques... ont été adaptées à des porte-plume, sur une machine à écrire, pour qu'on pût juger de leurs capacités comparatives de résistance à l'usure.

Chaque pointe de plume a parcouru une distance de 38 milles... l'équivalent d'années d'usure moyenne.

Le Microscope Montre ce qui s'est Produit

Examinez les microphotographies ci-contre... constatez la rondeur et l'égalité de la pointe Waterman en iridium, l'absence d'usure après l'épreuve rigide de 38 milles, contrastant avec la surface devenue rugueuse et le bout usé des autres pointes.

Quel témoignage plus convaincant de la supériorité de qualité de la pointe Waterman... quelle meilleure preuve que la Waterman écrit avec une égalité incomparable, non seulement lorsque neuve, mais après des années d'usage?

Waterman vous fournit une pointe de plume qui, en plus de ses qualités d'endurance, s'adapte exactement à chaque style particulier d'écriture. Que ce soit pour vous-même ou qu'il s'agisse d'un cadeau, cela paie de se procurer une Waterman.

L. E. Waterman Co. Limited, 263 Ouest, rue St-Jacques, Montréal
New-York — Chicago — Boston — San Francisco

PLUMES · CRAYONS · ENCRE · WATERMAN